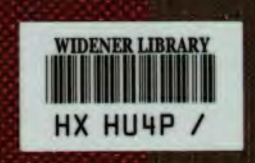

WIDENER LIBRARY
HX HU4P /




BIBLIOTHEQUE
DE M. CH. SCHEFER

ITINÉRAIRE

DE TIFLIS

A CONSTANTINOPLE.

IMPRIMERIE DE TENCÉ FRÈRES, A BRUXELLES.

ITINÉRAIRE

DE TIFLIS

A CONSTANTINOPLE;

Bernard Eugène Antoine

PAR LE COLONEL ROTTIERS,

COMMANDEUR, CHEVALIER DE DIFFÉRENS ORDRES,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES, ETC.

Lustraturo orbem monitus tu scribis amico,
Et memoras variis quæque notanda locis.
BAUDELET.



BRUXELLES,

CHEZ FRECHET, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS CARMES N°. 1501.

1829.

Itinéraire

DE TIFLIS

A CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur. — Séjour à Tiflis. — Voyage projeté. — Son but. — Ses dangers. — Plan de cet ouvrage.

A l'exemple de tant d'officiers étrangers de toute arme et principalement de l'état-major et du génie, qui, depuis le Czar Pierre, sont entrés au service de la Russie, des circonstances toutes particulières, quoiqu'elles se rattachent aux événements politiques du commencement de ce siècle, me forcèrent à chercher pour moi et pour toute ma famille, dans l'immense Empire du nord, un refuge que je n'aurais point trouvé dans les autres états de l'Europe. L'œil de l'aigle ne perçait point jusque-là, et sa foudre, avant de m'y frapper, devait s'étein-

dre dans les frimas. Admis dès 1808 au service de S. M. l'empereur Alexandre, je fus envoyé en Géorgie au commencement de 1811, comme chef d'état-major près la 20me division militaire, sous le général prince Orbélianoff. J'avais sollicité cette destination, afin de visiter des contrées trop peu connues et d'y étudier en même temps un genre de guerre tout nouveau pour moi. Ma résidence habituelle était Tiflis, capitale autrefois du faible royaume et aujourd'hui de la belle province de Géorgie. Si quelque chose peut consoler de la patrie absente, des malheurs auxquels on la sait en proie et de l'impuissance de se dévouer pour elle; c'est un séjour aussi beau que celui des provinces du Caucase, des objets d'étude aussi variés que ceux qui s'y présentent, et enfin cette vie toujours active d'une guerre de courses, de surprises et d'escarmouches. En face de cet ennemi qui échappe et se représente sans cesse avec un aspect nouveau, devant ces peuples, non point entièrement barbares, mais à demi empreints d'une civilisation toute bizarre, un européen éprouve je ne sais quels mouvements qui lui font aimer la guerre : ce n'est point le plaisir de combattre, comme on l'a tant dit, les éternels ennemis de la chrétienté, mais le désir de dompter des êtres qui, ayant si peu de rapports avec nous-mêmes, semblent presque ennemis de l'humanité telle que nous l'avons conçue.

D'autre part, en étudiant, observant autour de moi, amis et ennemis, mœurs et travaux des vivants, monuments et souvenirs des morts, je trouvai dans mes réflexions et dans les recherches où elles m'entraînèrent un attrait que je n'y aurais point soupçonné d'abord. Cet Orient, la première patrie du genre humain, excite encore une profonde sympathie chez les enfants des hommes qu'il a dispersés sur la terre en colonies lointaines. Les occidentaux tiennent les yeux toujours élevés, vers ces vastes plateaux d'où ils sont descendus en Europe; la moindre nouvelle qui en arrive les intéresse comme une nouvelle de famille; la découverte d'un monument les touche comme celle d'un tombeau de leurs pères.

Ainsi les colons français au Canada, après trois générations, s'informent encore curieusement des usages de la grande métropole et des révolutions frivoles de la mode et des arts.

Cet entraînement, prenant chaque jour une nouvelle force, me fit concevoir un projet hasardeux, que j'exécutai long-temps après l'avoir médité, mais aussitôt que les circonstances me le permirent.

La paix ayant été conclue à *Goulistan*, le 12 octobre 1813 (vieux style), je crus néanmoins qu'il était de mon devoir de ne point trop me hâter de quitter un service dont je n'avais qu'à me louer : je ne sollicitai ma démission qu'en 1818. Je me devais de nouveau à mon pays, qui libre mainte-

nant, sous le sceptre paternel de la maison d'Orange, pouvait réclamer les services de ses enfants et les payer par l'honneur et l'indépendance. Le sentiment aussi bien que le devoir me rappelaient dans ma patrie : j'avais hâte de revoir des lieux et des objets chéris. Ma mère vivait encore ; elle habitait Anvers. J'aurais pu néanmoins demeurer sous ce climat le plus beau de la terre ; je pouvais y former pour ma famille un établissement avantageux ; mais, comme dit le bon Homère,

Ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον·
Ὡς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος, οὐδὲ τοκήων
Γίνεται, εἴπερ καί τις ἀπόπροθι πίονα οἶκον,
Γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ, ναίει, ἀπάνευθε τοκήων. (*)

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ I, v. 34.

Quelle que fut mon impatience, néanmoins, au lieu de traverser la Russie et l'Allemagne, je résolus de me rendre d'abord à Constantinople par l'Asie-

---

(*) Sed meo nunquam animo intra præcordia persuaserunt.
Ut nihil dulcius suâ patriâ, neque parentibus
Est, etiamsi et quis procul divitem domum,
Terrâ in alienâ, habitet, seorsùm à parentibus.

« Mais elles (Calypso et Circé) ne purent jamais me persuader dans mon cœur ; car rien n'est plus doux à l'homme que sa patrie, que ses parents, même quand il habite une riche demeure, dans la terre étrangère et loin de tous les siens. »

Mineure. Je devais passer par Mschett, Gori et Cotaïs, m'embarquer à Poti, à l'embouchure du Phase (Rion), pour longer la côte en touchant à Trébisonde, Sinope, etc., et débarquer enfin dans le port de Bysance. En suivant cette route, je sillonnais les mêmes flots qui portèrent le premier navire; je retrouvais sur le rivage les traces des Dix-Mille, les colonies grecques, les palais de Mithridate, les camps de Pompée, et les forteresses des Césars.

Outre ces grands souvenirs, que pouvaient raviver quelques découvertes neuves ou quelques rectifications plus ou moins importantes, j'avais un but d'observation plus rapproché. Je voulais rassembler des notions précises sur la situation actuelle de ces contrées, si mal connues des Européens depuis la conquête des Ottomans. Prendre un dessin exact des côtes, relever les principales positions militaires et commerciales, tenir note des produits agricoles et industriels, des moyens de transport, de l'exportation et de l'importation, des lois et des mœurs des différents peuples : telle était la tâche immense que je m'imposais en partant de Tiflis. Hélas! un voyageur, au moment du départ, est pareil à l'adolescent qui va entrer dans la vie, plein de projets et d'espérances : souvent il n'accomplit pas mieux les premiers, que le sort ne réalise les autres.

Il y avait, j'ose le dire, quelque courage dans le choix de cette route. On connaît l'inconstance de cette

mer, si bien nommée d'après les noires tempêtes qui en soulèvent les flots. Le rivage n'offre guères plus de sécurité : se livrer aux farouches Asiatiques ou braver les vagues en courroux, c'est là souvent une terrible alternative ; et plus d'un voyageur, à sec sur l'arène, a regretté l'onde et la tempête.

Et ce n'était pas de moi seul que j'avais à m'occuper ; car alors qu'aurais-je craint? mais je devais être accompagné dans cette course hasardeuse par ma femme, ma fille et mes trois fils, dont l'un avait à peine atteint sa dixième année. Plutôt que d'exposer ces êtres chéris au plus léger péril, j'aurais sacrifié ma curiosité et jusqu'à mon désir de rendre mes travaux utiles à la science. Mais ma femme elle-même m'encourageait dans mes projets aventureux ; déjà elle se trouvait accoutumée aux trajets longs et pénibles : elle préférait me suivre partout plutôt que de retourner seule à travers la Russie ; elle me représentait que mon fils aîné, ayant fait quelques progrès dans la langue turque, pourrait nous servir partout d'interprète, et acquérir, en nous étant utile, une précoce expérience. Bref, je cédai à ses instances ; je résolus de ne point me séparer de ces êtres si dévoués, et je me félicitai depuis de ne point l'avoir fait ; car j'ai tout lieu de présumer, que si j'ai échappé aux chances les plus terribles de mon expédition, je le dois à ce respect dont les peuples les plus barbares ne peuvent se défendre pour une famille, une femme, des enfants,

errants et isolés sur une terre étrangère : respect qu'un homme seul ne pourrait leur inspirer.

D'après les observations recueillies durant ce voyage, j'ai rédigé l'ouvrage que je livre aujourd'hui au public. Sans doute j'aurais pu être plus complet et plus méthodique ; mais des embarras imprévus m'ont empêché de tout observer ; il est des choses que je n'ai pas même eu le temps ou l'occasion d'entrevoir. N'ayant donc que des notes éparses et telles que, si je voulais rédiger mon ouvrage par ordre de matières, je ne pourrais peut-être point compléter un seul chapitre, j'ai préféré prendre la forme d'Itinéraire et classer mes observations, de quelque genre qu'elles soient, selon l'ordre dans lequel j'ai eu occasion de les faire. J'espère que l'intérêt qui se porte aujourd'hui vers des contrées destinées à être le théâtre des plus grands évènements politiques et militaires, pourra faire accueillir favorablement cet essai. Peut-être la variété des matières aura-t-elle un attrait qui manquerait à la méthode ; peut-être aussi daignera-t-on, en faveur de la vérité de ce que je dis, m'excuser sur tout ce que je laisse à dire.

CHAPITRE II.

Quelques remarques sur l'histoire de la Géorgie jusqu'à l'introduction du christianisme. — Les Mamlouks. — Les Amazones. — Alexandre. — Mines de sel. — Note extraite des Chroniques géorgiennes.

Les contrées situées sur le versant méridional du Caucase furent le théâtre des faits mythologiques les plus anciens, depuis les querelles de Jupiter et de Saturne jusqu'à cette expédition des Argonautes qui n'appartient pas moins à l'histoire qu'à la fable, et qui forme une heureuse transition entre les deux époques. Les conquêtes de Sésostris et d'Alexandre, les guerres des Romains, les illustrèrent à des époques mieux connues de l'ère ancienne et vers le commencement de la nôtre ; les émigrations de quelques peuplades, le passage des hordes asiatiques, la conquête musulmane, et tout récemment les progrès de l'empire et de la civilisation Slave les rendent également intéressantes aux yeux de quiconque s'occupe de l'histoire moderne et contemporaine. Il conviendrait donc de tracer ici un tableau de l'état de ces contrées à ces différentes époques, et, avant d'entraîner le lecteur sur mes pas dans mon rapide pèlerinage, de bien lui faire connaître le point de mon départ; car il n'offre guère moins d'intérêt que ceux

où je m'arrêterai dans ma route. Dans l'intention de compléter cette partie de mon travail, de nombreux documents avaient été rassemblés, et je n'avais plus qu'à les mettre en ordre quand parurent le Tableau de M. Klaproth et le Voyage du comte Gamba. Je reconnus, et c'est un hommage que je m'empresse de rendre aux deux écrivains qui m'ont devancé, je reconnus que, si l'on réunit à ces deux ouvrages ce que l'on trouve encore dans Chardin, et les recherches de Guldenstaet, on peut acquérir des notions sûres et presque complètes sur le pays que je voulais décrire. Je fais volontiers le sacrifice de la masse de mes recherches : le nombre des livres qui se répètent et se copient n'est malheureusement que trop grand, et je ne voudrais point contribuer pour ma part à grossir ce terrible fléau de la science moderne : car ce sera bientôt là le grand obstacle que devra rencontrer quiconque voudra former une collection de bons ouvrages ou se tracer un cours d'études positives.

Toutefois, j'ai cette consolation que les travaux dont j'abandonne le fruit n'auront pas été entièrement inutiles. Les assertions de M. Klaproth, appuyées jusqu'ici du seul témoignage de l'Auteur, qui, je pense, n'a passé que peu de temps à Tiflis et même dans le pays, mais qui, à l'aide de son habile sagacité et de sa profonde érudition, a presque toujours deviné juste quand il n'a point eu l'occasion

de voir, ces assertions avaient peut-être besoin d'être confirmées par un homme à qui sept années de séjour et d'observations donnent le droit de se considérer ici comme une autorité. Je parcourrai donc rapidement ce que les voyageurs qui m'ont précédé nous apprennent principalement de la Géorgie et des pays voisins, et je m'étendrai seulement quand je croirai pouvoir redresser leurs idées ou y ajouter les miennes.

Laissons de côté les siècles fabuleux et même l'expédition de Jason, à laquelle nous aurons occasion de revenir. Arrivons aux temps que l'on est convenu de nommer historiques. D'abord se présente (treize siècles avant J. C.) ce fameux Sésostris dont plus d'un critique relègue l'histoire dans la mythologie. Se fiant sur le témoignage d'Hérodote, M. Klaproth admet comme incontestable que ce conquérant peupla la Colchide, en laissant vers l'embouchure du Phase une colonie d'Égyptiens. L'historien grec a pu encore constater de son temps, c'est-à-dire environ neuf siècles après Sésostris et quatre siècles avant notre ère, les nombreux rapports de couleur, de constitution physique, de mœurs et de langage, communs aux deux populations; l'usage de la circoncision l'avait surtout frappé comme étant d'origine égyptienne ou éthiopienne. (*) M. Klaproth conjecture que ces

(*) Hinc digressus retrò abiit, et posteaquàm ad Phasin flumen subsedit, quid indè contigerit non habeo li-

soldats de Sésostris auront pris des femmes parmi les habitants autochtones; ce qui le porte surtout à admettre le récit d'Hérodote, c'est qu'il reconnaît dans les idiomes du Caucase quelques mots de la langue cophte. A la vérité les anciens Égyptiens ne paraissent plus habiter les bords du Phase : il n'y rencontre que les Émérétiens et plus au nord les Mingréliens, peu-

---

quidè dicere, utrùm ipse rex Sesostris, diviso suo exercitu, partem qualemcumque reliquerit ad eam regionem incolendam, an aliqui militum pertæsi peregrinationis errorem circà fluvium Phasin substiterint. Nam Colchi videntur Ægyptii esse, quod ipse prius cogitatum quam ex aliis auditum refero. Cujus rei quum mihi cura incessisset ut utrosque percontarer, magis Colchi reminiscebantur Ægyptiorum, quàm Ægyptii Colchorum. Dicebant autem Ægyptii se opinari Colchos e Sesostris esse exercitu. Ipse autem ex hoc conjectabam quod atro colore sunt et crispo capillo (tametsi hoc pro nihilo putari posset quum et alii sunt hujusce modi) sed magis etiam inde quod soli omnium hominum Colchi et Ægyptii et Æthiopes ab initio pudenda circumcidunt. Nam et Phœnices et Syri, qui sunt in Palæstinâ, didicisse ab Ægyptiis et ipsi confitentur; Syri vero qui fluvium Thermodontem et Parthenium accolunt a Colchis se nuper didicisse aiunt.

Hi soli atque Ægyptii linum et quidem eâdem ratione elaborant; omnisque utrorumque vita et lingua similis est. Linum autem Colchicum a Græcis Sardonicum appellatum est, quum illud quod ab Ægypto venit appelletur Ægyptium.

HERODOTI EUTERPE, lib II. § 103. 104. 105.

ples d'origine géorgienne. Mais il croit retrouver la race des colons dans les Abazes qui habitent bien au nord des Mingréliens et sur les côtes du Pont. Sans doute ce savant voyageur n'aura point eu l'occasion d'observer que les Circassiens, appelés par les Géorgiens *Tsherkessiani* et par les arabes *Mamlouks*, et qui habitent, au nord du Caucase, la grande et la petite Kabardah, ont seuls les traits de ressemblance en question. D'après l'opinion de Volney (*), cette particularité s'expliquerait au contraire parce que ce seraient des esclaves de cette nation Tsherkesse qui, conduits en Égypte par les Turcs, s'y seraient rendus redoutables à leurs maîtres. « Depuis cinq cent » cinquante ans qu'il y a des Mamloucks en Égypte,» ajoute cet auteur, « pas un n'a donné lignée subsis- » tante; il n'en existe pas une famille à la seconde » génération, tous leurs enfants périssent en bas âge. » Le moyen qui les a perpétués est donc le même » que celui qui les a établis; c'est à dire qu'ils se » sont régénérés par des esclaves transportés de » leur pays originel. » Il est certain que le trafic de ces esclaves se fait encore aujourd'hui, comme on le verra plus loin, quoique les Russes soient parvenus à le restreindre beaucoup. Dans tous les cas néanmoins, la seconde opinion, que je partage entiè-

---

(*) Voyage en Syrie et en Égypte, tom. I, p. 90.

rement, mais dont M. Klaproth ne fait aucune mention, ne détruit point la première. (*) On peut admettre simultanément, et la fondation de la colonie par Sésostris, et le retour en Égypte des enfants des colons. Singulier destin alors, que celui de ces vieux cophtes, transplantés à quatre cents lieues de leurs foyers, perpétuant leur race sous un nouveau climat, puis après vingt siècles, ramenés chez eux chargés de fers, y retrouvant leur valeur pour y reprendre leurs droits, mais là ne pouvant se reproduire et se recrutant d'esclaves en esclaves, jusqu'aux jours où les Russes arrêtent ce renouvellement, où la mitraille de Bonaparte les décime et où leurs restes infortunés s'anéantissent enfin sous les balles de Mehemet Ali.

(*) Celle-ci est confirmée par Valerius Flaccus qui lui-même pourrait bien avoir copié Hérodote.

Cunabula gentis
Colchidos hic ortusque tuens; ut prima Sesostris
Intulerit rex bella Getis; ut clade suorum
Territus, hos Thebas patriumque reducat ad amnem,
Phasidis hos imponat agris Colchosque vocari
Imperet. ARGONAUT. LIB. V, v. 418.

» Il voit le berceau, l'origine des peuples de Colchos : comment Sésostris va d'abord porter la guerre aux Gètes; comment, épouvanté de la défaite des siens, il en ramène une partie à Thèbes et sur le fleuve de leurs pères, tandis qu'il laisse les autres dans les campagnes du Phase en leur donnant le nom de Colchidiens. »

Pour ne plus être obligé d'en revenir à ces Tsherkess, établis tous loin de la Géorgie sur l'autre versant du Caucase, je dois faire observer que le savant voyageur dont j'examine les travaux, outre qu'il a méconnu leur origine, a commis encore quelques légères erreurs à leur sujet. Il rend bien compte de la division du peuple en cinq classes, princes, nobles, affranchis des nobles, affranchis des affranchis et serfs; de l'anarchie qui s'est introduite dans cette aristocratie par les querelles des princes entre eux; de l'incertitude où flottent ces peuples entre la religion chrétienne et le mahométisme, et de l'irréligion même dans laquelle ils ont long-temps vécu, etc. Mais il ne me paraît point rendre assez de justice à leur rare valeur, et au cas qu'ils font de cette qualité, laquelle doit, selon leurs coutumes, se manifester brillamment dans chacun de leurs princes pour que ceux-ci soient légalement confirmés dans tous les priviléges de leur naissance. Cette vertu va chez eux jusqu'à la témérité. Dans une des dernières guerres, un de ces princes entreprit avec trois de ses amis de se faire jour à travers une colonne russe. Il passa seul : ses trois compagnons furent tués.

Il y a plus : les femmes même de cette nation guerrière suivent leurs époux au combat, non seulement pour exciter leur valeur ou panser leurs blessures, mais même pour se battre comme eux.

Hinc et Amazonidum lunatis agmina peltis (*)

Car rapprochons de ce fait cet autre certifié par M. Klaproth lui-même : les enfans mâles des princes et des nobles ne sont jamais élevés à la maison ; mais toujours confiés à des étrangers et quelquefois enlevés par eux ; parce que l'éducation d'un enfant donne les plus grands droits à l'amitié et à la protection de sa famille ; tandis que les filles seules sont élevées à la maison par leurs mères. N'arriverons-nous pas à une conclusion que notre auteur a négligée? et ne serons-nous pas convaincus que ces Amazones et ces Gargarenses, placés dans ces contrées par d'anciens géographes, ne sont autres que les femmes Tsherkess et leurs époux. Ce sont elles que nous voyons accourir au secours de Troie sur les pas de Penthésilée. C'est une d'elles, cette Thalestris, qui vient demander au grand Alexandre une entrevue à laquelle les historiens ont jugé à propos de donner un motif trop peu honorable.

Strabon a déjà fait remarquer que parmi tant de fictions tombées en discrédit, l'histoire des Amazones n'a cessé d'être confirmée par le témoignage des voyageurs. Suivant le rapport de Zonorius, après que Pompée eut vaincu les Albains, on trouva sur le champ de bataille des cuirasses qui n'avaient

(*) Delà les bataillons des Amazones aux boucliers en croissant. Virgil. Æn. lib. I, v. 491.



pu appartenir qu'à des femmes. Procope en dit autant d'un combat entre les Romains et les Huns. Vers une époque plus récente, quelques tribus du Caucase ayant attaqué les peuples du Karatchaï et ayant été repoussées, on présenta au prince du pays plusieurs armures dont on avait dépouillé des cadavres de femmes tuées dans la mêlée. Chacune consistait en un casque, des brassards et une cuirasse faite de petites plaques d'acier. A la cuirasse était attaché un vêtement d'étoffe d'un très beau rouge qui venait à mi-jambe. (*) Voila donc encore un de ces prétendus préjugés de l'antiquité d'où jaillit évidemment un fait réel. Soyons bien sûrs qu'en analysant et réduisant à de justes proportions tout ce que les anciens nous ont transmis, on découvrirait une foule de vérités historiques ou géographiques, même dans ce qui nous paraît au premier coup d'œil le plus éloigné de toute probabilité. Les premiers historiens voyaient à travers une imagination qui leur grandissait les objets; mais certes, là où ils ont vu quelque chose agrandi, c'est que quelque chose existait.

Puisque l'on remonte à Sésostris, rien n'empêchait de mentionner Cyrus, qui, dans son expédition contre les Scythes auxquels Hérodote et ses commentateurs donnent le nom de Massagètes, et contre leur reine Tomyris, ayant passé l'Araxe et étant arrivé à l'en-

---

(*) Recueil de Voyages dans le Nord. vol. X, pag. 180.

droit où ce fleuve se réunit au Kour (Cyrus), s'engagea imprudemment dans des défilés et y fut massacré avec toute son armée par les habitants des montagnes: événement qui fit changer le nom du fleuve autrefois appelé Corus en celui de Cyrus (*).

Ceci touche à la Géorgie fort indirectement et seulement en ce que le Kour traverse cette province; mais ce qu'il était peut-être curieux d'examiner en détail, c'est le plus ou moins de fondement de l'opinion de tous les peuples de ces contrées qui croient fermement que leurs ancêtres ont eu affaire au grand Iskander (Alexandre). D'après le témoignage de Quinte-Curce, liv. VII, chap. XII, Alexandre aurait traversé le Caucase, et quelques-uns pensent qu'il avait passé par la Géorgie. Arrien paraît confirmer le même fait; mais, autant qu'on en peut juger au milieu de la confusion qui règne dans les données géographiques de ces deux auteurs, Alexandre, dans son expédition contre Bessus, ne se porta que sur les bords de la mer Caspienne où sans doute il franchit quelque montagne que l'on a confondue avec le Caucase et où il fonda la 4e ou 5e ville du nom d'Alexandrie. Peut-être s'agit-il ici des portes Caspiennes à Derbent (*Pylæ Caspiæ*), où l'on voit encore une muraille que l'on dit avoir été bâtie par ce conquérant, mais qui porte

---

(*) Hérodote; Justin. Hist. Lib. 1, Cap. 8; Strabon, Liv. XI.

plutôt des marques d'une construction des Arabes.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'un des capitaines d'Alexandre, nommé Azon, fut envoyé contre les peuples de la Géorgie, qu'il les subjugua, et qu'à la mort d'Alexandre il se fit le chef de toute la contrée. Il fut tué plus tard par Pharnaos que l'on regarde comme le premier roi des Ibériens.

On sait encore que des troupes Géorgiennes figuraient dans l'armée des rois de Perse, qui sans doute avaient contracté une alliance avec les peuples du nord de leur empire : un chef nommé Samara Kartlossiani fut tué à Ecbatane (Hamadan.) avec son frère.

Une ville nommée Anthropæa, peut-être l'Alexandrie de Quinte-Curce, se trouve en Somghétie, province d'Arménie située à l'ouest de Tiflis et entièrement abandonnée par suite des invasions continuelles des Turcs d'Aghalzike. Là, dit-on, Alexandre fonda une petite colonie d'invalides, ce qu'indique assez l'étymologie de son nom. Tout ce qu'un conquérant laisse sur son passage n'est donc après tout que des ruines : des débris de monuments, là où ses guerriers ont passé; et les débris de ses guerriers, là où il a fondé des villes!

En voilà bien assez pour justifier ou plutôt expliquer la croyance que partagent les Géorgiens, et qui se trouve consignée dans leurs chroniques (*) con-

(*) Voyez la Note à la fin du chapitre.

cernant le vainqueur de l'Asie. Les imaginations orientales ont toujours été facilement ébranlées par ces noms sonores des illustres envahisseurs du globe, et des grands donneurs de coups d'épée : le nom de Bonaparte retentit maintenant dans tout l'Orient plus peut-être que dans notre Europe, et tandis que tôt ou tard le peuple l'oubliera parmi nous, comme celui d'Alexandre il restera immortel et toujours populaire parmi les Asiatiques.

De l'époque d'Alexandre jusques à la guerre Mithridatique, des chroniques, sans doute fabuleuses, et qui d'ailleurs ne nous apprennent guères que des noms propres, sont les seuls monuments qui nous restent ; monuments propres à constater un seul fait, à savoir que la Géorgie existait durant cet intervalle comme pays distinct et indépendant. Le seul rapport que les Géorgiens eurent avec les Grecs doit avoir consisté dans l'établissement de la colonie de Dioscurias. Au 7e siècle avant notre ère, les Milésiens fondèrent cette ville à l'embouchure du Marmar : on en voit encore les ruines sur lesquelles est bâti le misérable village d'Iskouriah. J'ai visité ces ruines ; elles sont muettes comme celles de Troie.

La domination de Mithridate, dans le 2e siècle avant J. C. ; ses établissements civils, militaires et commerciaux sur les bords du Pont et jusques au pied du Caucase ; son gouvernement dans Æa, cette vieille capitale de la Colchide ; la campagne contre

les Romains dans cette contrée : tout cela aurait besoin d'être décrit plus au long qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Malheureusement, les esprits impartiaux trouveront toujours beaucoup de confusion et d'incertitude dans ce qu'on leur apprend des événements de cette époque : on doit craindre de les voir tous par les yeux d'un romain. Ce serait une bien belle chose que l'histoire de Mithridate écrite par Mithridate sous la forme de commentaires. Les maîtres du monde ne tiendraient pas tant de place sur la carte ancienne s'ils ne s'y étaient point dessinés eux-mêmes. C'est l'histoire de l'homme et du lion : il n'avait point de peintre, lui !

M. Klaproth, parcourant la période romaine, attribue à une cause bien petite l'étendue et la durée de la domination établie par les armes de Pompée : outre sa trivialité, la circonstance qu'il rapporte me paraît manquer d'exactitude. A en croire ce voyageur, les Romains auraient fourni seuls aux peuples de ces contrées une denrée de première nécessité, le sel, qu'ils n'avaient point encore su extraire des eaux de la mer. Cette denrée aurait joué dans l'Asie le rôle que l'esprit de feu (l'eau-de-vie) joue parmi les peuplades sauvages de l'Amérique : le fer a fondé la conquête ; un besoin factice en assure la durée. Mais il ne suffit pas qu'une hypothèse soit ingénieuse. D'après quelles autorités M. Klaproth a-t-il avancé celle-ci ? je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'au nord

du Caucase se trouvent des steppes immenses entrecoupées de lacs et de marais salés, et où le terrain même est imprégné de sels qui, à mesure qu'ils se dessèchent, se cristallisent à sa surface : c'était par là que jadis la mer Caspienne communiquait avec la mer d'Azow. Peut-être objectera-t-on que des guerres entre les habitants des montagnes et ceux des côtes empêchaient les derniers de profiter de ce bienfait de la nature. Mais, d'un autre côté, on trouve à Agtchevan près d'Érivan et à Cars même des mines de sel de roche exploitées de temps immémorial. Celles de Cars surtout sont très-abondantes et fournissent un produit de meilleure qualité. Et enfin, peut-on supposer, dans ces contrées où existaient déjà des villes considérables, un peuple assez barbare pour ne point avoir deviné le procédé bien simple de l'évaporation des eaux de la mer : mais ce peuple n'était point assez ignorant néanmoins pour ne pas connaître l'usage de ce qui lui manquait ; or, il est de ces besoins que l'on ne peut sentir sans trouver aussitôt le moyen de les satisfaire. Attribuons donc à des causes plus sérieuses la durée d'un pouvoir qui s'étendait encore bien plus loin, sans qu'on lui cherche toujours d'aussi frivoles raisons.

NOTE DU CHAPITRE II.

(*) Il existe une Chronique manuscrite écrite en langue Géorgienne par ordre du roi Wachtang, d'après les archives conservées dans le monastère de Gellati près de Cotaïs. Cette histoire singulière commence ainsi : « En l'an du monde 1792, demeurait dans une forteresse sur le mont Ararath un homme nommé Targamos. Il vécut six cents ans et fut père de huit fils. 1. Aos, de qui descendent les Arméniens. 2. Kartlos, d'où sont venus les Kartvelta (Géorgiens). 3. Baidos, père des peuples de Raanta (Shirvan). 4. Moakan, de qui descendent les Mokavnelta (Érivan). 5. Lekas, souche de ceux du Lecta (Lesghis). 6. Eros, père des Migrella (Mingréliens). 7. Kaukas, d'où descendent les Kaukasianta (Caucasiens). Et 8. Egros, père des Imirettiens et des Caketiens.

» De ces fils, le plus distingué fut Kartlos. Il eut quatre enfants, qui tous devinrent Mépés (souverains). 1. Obserokos, qui régna sur le pays Thasiskari, qui s'étend jusqu'à la mer noire (Imirette et Mingrélie). 2. Dshavakhos, qui posséda le pays de Parvanidkhon, jusqu'à la rivière Mtkuari (Kur). (Ceci paraît être le district de Trianetti). 3. Uplos, roi du pays depuis la rivière Aragui jusqu'au pays de Thasiskari (Carduël). 4. Charsarti, qui régna sur le pays depuis Derbent jusqu'à la rivière Aragui.

» Alexandre Makedonaeli (le Macédonien) vint de Tioletti (le Nord) à Kartveli. Alors, l'iniquité était à son comble et les hommes se livraient à l'adultère et à l'inceste. Alexandre vint d'abord devant Chartis, et

ensuite il prit successivement les villes d'Odsrekal, Tsharochi, Uplisziche, fort grande ville; Sarkine, Samshilde, Mscheta, Urbnisi, Zichedidi, Aspaulani, habité par des juifs; Rutsawi, Daldoziche, Btkuresziche et toutes les villes du Kaket. Il laissa des garnisons dans toutes ces places et s'établit à Mscheta, d'où il marcha à Nastakesi sur la rivière Ksani. Dans la ville de Sarkinetti, tous les habitants, au-dessus de l'âge de quinze ans, furent mis à mort.

» Depuis la fondation de Rome, qui arriva 3233 ans après Adam, jusqu'au temps de Mérian, il y eut en Géorgie vingt deux Mépés ou souverains dont les noms sont écrits dans la Chronique. Sous le règne de Mérian, la sainte femme Nino, avec sa sainte sœur Sidonia et le saint homme Abrata, arrivèrent dans ce pays, et ils y établirent la religion chrétienne. »

Suit un catalogue des souverains de la Géorgie, qui ne va que jusqu'au roi Wachtang. On n'a pas jugé à propos de le copier; mais on y a suppléé par le suivant, qui doit d'ailleurs être plus exact, étant directement extrait de la chronique du monastère de Ninosminda, continuée jusqu'au dernier roi, et souvent citée parmi les Géorgiens.

AVANT J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
299.	1.	Dans ces temps obscurs vivait le *Mamatsakli* de Mschett, c'est-à-dire *le père des maisons* de toute la Géorgie : il se nommait *Samara Kartlossiani ;* il avait un frère et un neveu nommé *Pharnavaz*, ainsi que deux nièces. Il fut tué avec son frère en combattant comme auxiliaire contre l'armée d'Alexandre le Macédonien. *Pharnavaz* lui succéda et maria ensuite ses deux sœurs, l'une à *Koudgi*, et l'autre à un chef des Ossètes; lui-même prit une femme de *Dzourdzouki*, qui lui donna un fils nommé *Saourmak*.	65.
234.	2.	*Saourmak* n'ayant point de successeurs mâles, mais seulement deux filles, donna l'aînée au neveu de sa belle-mère, *Mourvan-Nebrotiani*, qu'il nomma son successeur, et la seconde au fils de *Koudgi*.	75.
159.	3.	*Czar Mourvan*, n'eut qu'une seule fille qu'il maria à *Archak*, fils d'un roi d'Arménie du même nom.	50.
109.	4.	*Czar Pharnagom*, gendre de *Saourmak*, eut un fils nommé *Mirvan*, qu'on emmena en Perse encore en bas âge.	19.
90.	5.	*Czar Archak Ier*, gendre de *Mourvan*, eut un fils du même nom.	12.
78.	6.	*Czar Archak II.* eut pour fils *Bartom*.	15.
63.	7.	*Czar Bartom* se maria à une de ses cousines, dont il eut une fille qu'il donna en mariage à un petit-fils du *Czar Pharnagom*, nommé *Kartam*, qu'il nomma son collègue; la femme de ce dernier, enceinte à sa mort, accoucha d'un fils qui fut nommé *Adrek*.	33.

AVANT J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
30.	8.	*Czar Mirvan* revint de la Perse et épousa la veuve de *Kartam*, dont il eut un fils nommé *Archak*.	10.
20.	9.	*Czar Archak III* n'eut point d'enfants.	20.
APRÈS J.-C.			
1.	10.	*Czar Adrek*, fils posthume de *Kartam*, prit en mariage une princesse de la famille des rois d'Arménie, dont il eut deux fils, *Bartom* et *Kartam*. Il partagea son royaume entre ces deux fils. Vers le commencement de son règne naquit Jésus-Christ.	57.
57.	11.	Les *Czars Bartom* et *Kartam* régnèrent ensemble. Le premier eut un fils nommé *Kaos*, et l'autre deux fils, dont l'un s'appelait *Pharasman* et le deuxième *Mithridate*.	17.
74.	12.	Les *Czars Kaos* et *Pharasman Ier*. Le premier eut un fils nommé *Armazel* et l'autre un fils nommé *Arzok*.	15.
89.	13.	Les *Czars Armazel* et *Arzok*. Le premier eut deux fils nommés *Amzasp* et *Armaz*, et l'autre en eut un nommé *Desk*.	16.
105.	14.	Les *Czars Amzasp Ier* et *Desk*. Le premier eut pour fils *Mirdat* et le second, *Pharasman*.	10.
115.	15.	Les *Czars Mirdat Ier* et *Pharasman II*. Le premier mourut sans enfants, mais le second eut pour fils *Adam*.	16.
131.	16.	*Czar Adam* eut un fils nommé *Pharasman*.	3.
134.	17.	*Czar Pharasman III* eut un fils nommé *Amzasp* et une fille.	36.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
170.	18.	*Czar Amzasp II* mourut sans enfants.	4.
174.	19.	*Czar Reff*, fils du Roi d'Arménie et petit-fils de *Pharasman III*, eut deux fils, *Wade* et *Tirdat*.	27.
201.	20.	*Czar Wade* eut un fils nommé *Bakour*.	18.
219.	21.	*Czar Bakour* eut un fils nommé *Mirdat*.	15.
234.	22.	*Czar Mirdat II* eut pour fils *Aspagour*.	15.
249.	23.	*Czar Aspagour* eut une fille nommée *Abesuora*. Les Géorgiens la marièrent après une régence de plusieurs années, à *Kasref*, fils de *Mirvan*. En montant sur le trône, celui-ci prit le nom de *Mirian*.	3.
252.	24.	*Czar Mirian*, après la mort de sa femme *Abesuora*, se remaria à *Nana d'Oulistraponte*; il eut d'elle deux fils, *Bakar* et *Reff*, ainsi qu'une fille. C'est sous ce Czar que les Géorgiens reçurent la foi chrétienne.	77.
329.	25.	*Czar Bakar*, eut pour fils *Mirdat*.	22.
351.	26.	*Czar Mirdat III*, eut pour fils *Warzabakar*.	15.
366.	27.	*Czar Warzabakar*, épousa une fille de *Tirdat*, petit-fils du 19me Czar, dont il eut *Mourvan*, *Mirdat* et *Tirdat*. Il prit une autre femme, fille de *Perose*, dont il eut un fils nommé *Pharasman*. *Mourvan*, fils aîné de sa première femme, fut envoyé en otage à Constantinople. Les autres enfants étant trop jeunes pour régner, on nomma après sa mort, son beau père *Tirdat*.	14.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
380.	28.	*Czar Tirdat.*	12.
392.	29.	*Czar Pharasman IV*, fils du 27me Czar par la fille de *Perose*, mourut sans descendants.	3.
395.	30.	*Czar Mirdat IV*, 2me fils du 27me Czar, laissa un fils en bas âge.	2.
397.	31.	*Czar Artschil*, fils de *Tirdat* 3me fils du 27me Czar; eut un fils nommé *Mirdat.*	24.
421.	32.	*Czar Mirdat V.* eut un fils nommé *Wagtang*, ainsi que deux filles, *Chevarandre* et *Miradought.*	12.
433.	33.	*Czar Wagtang Ier.*, surnommé *Wagtang-Gork-Aslan*, se maria à la fille d'un Roi de Perse, dont il eut un fils nommé *Zatchi.* Sa femme mourut en couches. Il se remaria à la fille de l'empereur *Léon*, nommée *Hélène*, dont il eut deux fils, *Léon* et *Mirdat*, et deux filles qui ne sont pas nommées.	53.
486.	34.	*Czar Zatchi*, eut un fils nommé *Bakour.*	14.
500.	35.	*Czar Bakour*, eut un fils nommé *Pharasman.*	13.
513.	36.	*Czar Pharasman V*, eut un fils du même nom.	14.
527.	37.	*Czar Pharasman VI*, eut un fils nommé *Bakour.*	15.
542.	38.	*Czar Bakour II*, laissa un fils en bas âge nommé *Adranasse.*	13.
555.	39.	*Czar Houram*, petit-fils de *Wagtang*, par une de ses filles nommée *Horgaslana*, sœur de *Léon et de Mirdat Bagration*, se trouvant en Grèce, fut renvoyé par l'Empereur, à la sollicitation des Géorgiens. Il eut un fils nommé *Stéphanos.*	25.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
580.	40.	*Stéphanos*, Régent de la Géorgie, laisse des enfants en bas âge.	41.
621.	41.	*Adranasse*, Régent, fils du 38e Czar, eut un fils nommé *Stéphanos*.	20.
641.	42.	*Czar Stéphanos Ier*, eut deux fils, *Mir* et *Artschil*.	24.
665.	43.	*Czar Mir*, eut sept filles.	5.
670.	44.	*Czar Artschil*, second fils du *Czar Stéphanos*, eut deux fils, *Johanni* et *Dgouancher*, et deux filles.	50.
720.	45.	Régents : *Johanni* et *Dgouancher*, morts sans enfants.	69.
789.	46.	*Aschot Bagration*, parvint au trône par la ligne d'*Aschot Kourad Palat* Il eut un fils nommé *Bagrat*.	36.
825.	47.	*Czar Bagrat Ier*, eut un fils nommé *David*.	35.
860.	48.	*Czar David Ier*, eut un fils nommé *Adranasse*.	5.
865.	49.	*Czar Adranasse*, eut un fils nommé *Soumbat*.	42.
907.	50.	*Czar Soumbat*, fut reconnu comme descendant de *Koubad Palat*. Il eut un fils nommé *Adranasse*. La Carthelinie lui fut enlevée par le Czar des Abazes, *George*, qui nomma son fils *Constantin* Czar de Géorgie.	35.
942.	51.	*Czar Constantin Ier*.	3.
945.	52.	*Czar David II*, fils d'*Adranasse* et petit-fils du 50me Czar, mourut sans enfants, mais il adopta le petit-fils maternel du *Czar George* des Abazes, nommé *Bagrat*.	30.
975.	53.	*Czar Bagrat II*, encore en bas âge; eut pour régent son père. Il fut ensuite Czar d'Abazie.	34.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
1009.	54.	*Czar Sourgen*, père de *Bagrat*.	14.
1023.	55.	*Bagrat III*, Czar des Abazes et de Carthelinie, eut un fils nommé *George*.	34.
1057.	56.	*Czar George Ier*, eut un fils nommé *Bagrat*.	13.
1070.	57.	*Czar Bagrat IV*, et son fils nommé *George*.	45.
1115.	58.	*Czar George II*, eut un fils nommé *David*.	17.
1132.	59.	*Czar David III*, surnommé *le Restaurateur*, eut un fils nommé *Dimitri*.	41.
1173.	60.	*Czar Dimitri Ier*, eut deux fils, *David* et *George*. De son vivant il mit son fils aîné *David* sur le trône et abdiqua.	20.
1193.	61.	*Czar David IV*, ne régna que six mois et mourut sans postérité.	½.
1193.	62.	*Czar George III*, 2e fils du Czar *Dimitri*, se maria à la fille d'un chef des Ossètes, dont il eut une fille nommée *Tamara*.	24.
1217.	63.	*Tamara*, surnommée *l'Illustre*, monta sur le trône et épousa un prince moscovite, après la mort duquel elle se remaria à *Soslan David Bagration*, dont elle eut un fils nommé *Lasha George* et une fille nommée *Rousoudan*.	27.
1244.	64.	*Czar Lasha George*, laissa un fils en bas âge, nommé *David*.	10.
1254.	65.	*Rousoudan* régna. Elle se maria à *Touagrou* (ôtage), dont elle eut un fils nommé *Narin David*, et une fille nommée *Tamara*.	26.
1280.	66.	Les *Czars David V* et *Narin* régnè-	6.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
		rent ensemble; le premier était fils de *Lasha George*, et le second, fils de *Rousoudan*. *David* eut deux fils nommés *George* et *Dimitri*, et une fille nommée *Tamara*. *Narin* n'eut point de postérité; il se fit nommer Czar d'Abazie.	
1286.	67.	*Czar Dimitri II*, eut six fils nommés *David*, *Wagtang*, *Manuël*, *Babour*, *Jedougat* et *George*, ainsi que deux filles, *Rousoudan* et *Dgigda*.	17.
1303.	68.	*Czar Wagtang II*, mourut sans descendants.	3.
1306.	69.	*Czar David V*, fils du 67me Czar, laissa un fils en bas âge, nommé *George*.	16.
1322.	70.	*Czar Wagtang III*, frère du précédent, mourut sans descendants.	3.
1325.	71.	*Czar George IV*, fils de *David*, mourut sans descendants.	10.
1335.	72.	*Czar George V*, fils du 67me Czar, eut un fils nommé *David*.	28.
1363.	73.	*Czar David VI*, eut un fils nommé *Bagrat*.	14.
1377.	74.	*Czar Bagrat V*, eut trois fils nommés *George*, *David* et *Constantin*.	45.
1412.	75.	*Czar George VI*, laissa un fils en bas âge, nommé *Alexandre*.	12.
1424.	76.	*Czar Constantin Ier*, frère du précédent, mourut sans descendants.	7.
1431.	77.	*Czar Alexandre*, fils du *Czar George VI*, eut trois fils, *Wagtang*, *George* et *Dimitri*.	28.
1459.	78.	*Czar Wagtang IV*, mourut sans descendants.	3.
1462.	79.	*Czar George VII*, fils du *Czar*	24.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONOLOGIQUE.	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
		Alexandre et frère du précédent; eut un fils nommé *Constantin*.	
1486.	80.	*Czar Constantin II* eut cinq fils nommés *David*, *George*, *Bagrat*, *Alexandre*, *Melchisedeth*.	36.
1522.	81.	*Czar David VII*, eut trois fils en bas âge, *Loarsap*, *Dimitri*, *Rosep*.	20.
1542.	82.	*Czar George VII*, fils du *Czar Constantin*, mourut sans descendants.	10.
1552.	83.	*Czar Loarsap Ier*, fils de *David VII*, eut deux fils, *Swimon* et *David*.	24.
1576.	84.	*Czar Swimon Ier*, eut deux fils nommés *George* et *Wagtang*.	34.
1610.	85.	*Czar George VIII*, fils du précédent, eut un fils nommé *Loarsap*, et une fille nommée *Hélène*.	3.
1613.	86.	*Czar Loarsap II*, mourut sans descendants.	12.
1625.	87.	*Czar Bagrat III*, fils du Czarewitch *David*, et petit-fils de *Loarsap Ier*, eut un fils nommé *Swimon*.	3.
1628.	88.	*Czar Swimon II*, mourut sans descendants.	7.
1635.	89.	*Czar Rostom*, second fils de *David* Czarewitch, surnommé *Davoud Khan*, et petit-fils de *Loarsap Ier*, 83me Czar, mourut sans postérité; mais il adopta *Wagtang*, fils de *Teimouras*, Régent de Mougran.	24.
1659.	90.	*Czar Wagtang V*, surnommé *Shah Navas*, eut pour fils *Artschil*, *George*, *Léon*, *Alexandre*, *Loarsap* et *Solomon*, et deux filles, *Anouka* et *Tamara*.	18.
1677.	91.	*Czar George IX*, second fils du	12.

APRÈS J.-C.	ORDRE CHRONO-LOGIQUE	NOMS DES CZARS ET RÉGENTS DE LA GÉORGIE, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.	DURÉE DE LEUR RÈGNE.
		précédent, eut six fils, *Kaichosro*, *Bagrat*, *Dementi*, *Jasse*, *Simon* et *Teimouras*, ainsi qu'une fille, *Choramie*.	
1689.	92.	*Czar Héraclius Ier*, fils de *David*, petit-fils du grand *Teimouras*, *Czar* de Kachétie, nommé en Tartare *Nazar Ali Khan*; eut pour fils, *Iman*, *Kouli Khan*, *Mahomet Kouli Khan* et *Teimouras*: il eut en outre une fille nommée *Hélène*.	26.
1715.	93.	*Czar Jasse*, fils du Czarewitch *Léon*, et petit-fils du 90me Czar, nommé en Tartare *Ali Kouli Khan*, eut un fils nommé *Abdullah Beg*.	4.
1719.	94.	*Czar Wagtang VI*, frère du précédent Czar, passa en 1724 avec sa famille en Russie.	5.
1724.	95.	*Czar Teimouras*, fils d'*Héraclius*, 92me Czar, eut un fils nommé *Héraclius* et une fille nommée *Anne*. Il passa en Russie en 1760.	38.
1760.	96.	*Czar Héraclius II*, eut pour fils *Wagtang*, *George*, *Levan*, *Julon*, *Almas Khan*, *Antoni*, *Mirian*, *Alexandre* et *Pharnavaz*, et pour filles *Tamara*, *Maria*, *Hélène*, *Catevana*, *Anastacia*, *Catherina* et *Tecla*.	38.
1797.	97.	*Czar George X*, eut pour fils *David*, *Johanni*, *Bagrat*, *Teimouras*, *Michaële*, *Gabriël*, *Ilia*, *Ocropir* et *Héraclius*, et pour filles *Barbara*, *Sophia*, *Nino*, *Ripsima*, *Gaïana*, *Tamara* et *Anna*. Il mourut en 1800, 28 Décembre. Il avait abdiqué le 23 novembre 1799. v. s.	3.

Ce monument historique m'a semblé digne d'être conservé. La naïveté du style de cette espèce de table chronologique rappelle assez bien la manière de M. Le Ragois, cet estimable faiseur de manuels à l'usage de la jeunesse, qui ne voyait dans l'histoire de France que la succession non interrompue de soixante-quatre rois. Cette longue existence et cette brusque extinction d'une monarchie aussi légitime que bien d'autres; cette généalogie, étalée avec le sang-froid d'un historiographe officiel, et dont le dernier nom est biffé, tout-à-coup, par la plume d'un diplomate russe : voilà qui donne bien à penser sur l'origine et la fin des légitimités.

CHAPITRE III.

Temps modernes. — Histoire du Christianisme en Géorgie. — Note sur la langue Géorgienne.

L'histoire de la civilisation d'un peuple est généralement celle des religions qu'il a successivement embrassées, jusqu'à l'époque où cette civilisation définitivement accomplie, marche seule dans de nouvelles routes. Généralement, le christianisme a fait la civilisation moderne. C'est en suivant les rapports, trop négligés par les autres historiens, de son établissement, de ses progrès et de son triomphe en Géorgie, que nous allons achever de parcourir les annales de cette contrée.

Les descendants de *Kartlos*, fondateur présumé de la nation géorgienne (*), adoraient le soleil, la lune et le feu ; les restes de ce patriarche étaient aussi devenus un objet de culte : on jurait par le *tombeau de Kartlos.*

Lors de la conquête du macédonien Azon, l'adoration des idoles fut ajoutée par les Géorgiens à celle des

(*) Voyez la note à la fin du chapitre II.

astres. Le culte d'Oromaze fut introduit par le persan Pharnaos (*Pharnavaz*), vers la fin du 3e siècle avant notre ère. Ce culte, rapproché du Déisme, favorisa l'introduction de lois équitables et amena l'invention de l'écriture géorgienne. (*)

Pendant les guerres d'Antiochus, un grand nombre de juifs de la tribu de Ruben vinrent se réfugier en Géorgie. Leurs descendants sont encore dispersés dans les différentes provinces de ce pays.

Les Géorgiens n'épousaient alors qu'une seule femme; le mahométisme introduisit plus tard une licence que le christianisme réprima de nouveau. Ils furent anthropophages et sacrifièrent des esclaves et des enfants à leurs divinités, jusques sous le règne de *Reff* ou *Rew*, vers la fin du 2e siècle après J. C.

Selon la tradition, l'apôtre Saint-André vint prêcher l'évangile en Mingrélie; mais ce fut seulement vers le commencement du 4e siècle que trois chrétiennes persécutées dans l'Occident passèrent en Ibérie où elles apportèrent et propagèrent leur foi : leurs noms étaient Nino, Ripsime et Gaïana. Nino s'établit vers 312 à Mschett, alors capitale de la Géorgie. Elle opéra dans tout le pays de nombreuses conversions et fonda plusieurs monastères, dans l'un desquels (ce-

(*) Voyez la note à la fin du chapitre III.

lui de *Ninosminda*, à une lieue de *Signagh*,) on voit encore son tombeau (*).

Pendant toute la durée du 4e siècle, la religion chrétienne fit de grands progrès dans la Géorgie. Ce fut en vain que les Perses, animés par leur zèle pour leur ancienne foi, essayèrent de soumettre cette contrée : ils furent repoussés à différentes reprises. Vers le milieu du sixième siècle, Justinien y défit Khosrou Nouchervan. Héraclius, en 625, détruisit les armées persanes ; et enfin, en 642, Stéphanos en purgea son territoire. Ce fut une des plus belles époques de l'histoire du Kartwel.

Cependant l'Islamisme venait de s'établir. Naissant à peine, il était déjà fort ; et les conversions par le cimeterre avaient, en un clin d'œil, changé la face de l'Orient. L'ambition des Califes convoita le Caucase. La première armée d'invasion fut repoussée par les naturels du pays soutenus par les Grecs : la seconde expédition eut plus de succès ; et, en 684, Mushlimeh, frère du Calife Velid, acheva la conquête de tout le pays. Cependant, même durant l'époque de la plus grande puissance des Arabes, la Géorgie resta plus indépendante que les provinces voisines. Elle garda sa foi et la dynastie légitime. Un gouverneur arabe résidait à la vérité à Tiflis ; mais en 861

(*) Voyez la note à la fin du chapitre III.

ce fléau cessa de lui être imposé. Des dissentions intestines ruinèrent le Califat, et pendant deux siècles, la Géorgie fut presque libre et tranquille. Mais des querelles avec les Grecs succédèrent aux invasions des Arabes. L'empereur Bazile vint se faire battre, en 1016 environ, par le Czar Sourgen et son fils. Cependant, au milieu de pareilles secousses, la religion du Christ et la civilisation dont elle est l'instrument, faisaient peu de progrès parmi les Géorgiens; tantôt chrétiens, tantôt mahométans de nom, sans avoir l'esprit de l'évangile ni celui de l'Alcoran; indifférents et superstitieux à la fois; pour ainsi dire idolâtres, puisqu'ils ne s'adonnaient qu'à des pratiques extérieures sans y joindre aucun sens moral, ces peuples étaient presque stationnaires, sans richesses, sans industrie, sans bonheur au dedans et sans gloire au dehors.

David III, surnommé le *restaurateur*, en montant sur le trône vers le 12e siècle, sut établir pour quelques années un ordre de choses plus régulier et plus heureux. Il chassa entièrement les Mahométans qui, depuis la domination des Seldjoukides en Perse, occupaient quelques places fortes au pied du Caucase. Dimitri, poursuivant les projets de son prédécesseur, étendit la puissance géorgienne depuis Trébisonde jusqu'à Derbend. L'illustre Tamara soumit les peuples même du Caucase. Mais avec elle finit l'époque la plus brillante de l'histoire géor-

gienne. Gengis-Khan, à la tête de ses Mogols, ayant pénétré jusqu'au delà de l'Araxe, établit en Géorgie une domination militaire. Timour, dans le 14e siècle, ne se contenta plus de régner sur ce pays; il voulut le convertir à l'Islamisme et en eut bientôt fait un désert. Depuis cette époque, tour à tour les Turcomans, les Tatares, les Sophis de Perse, furent les bourreaux des malheureux enfants de Karthlos.

En 1585, une démarche peu importante en apparence, mais qui devait plus tard lancer dans une nouvelle route toutes les destinées de la Géorgie, fut tentée par un de ses princes. Alexandre III, roi de Kakhétie, se mit sous la protection du Czar Féodor Ivanowitch. Celui-ci à la vérité lui promit des ingénieurs et lui envoya des images de saints. Mais c'est néanmoins sur cette circonstance que la Russie a fondé dans la suite les prétentions qu'elle a successivement fait valoir. Ici un nouvel ordre de choses commence. Malgré tant de reproches banaux adressés à l'ambition moscovite, la fusion des provinces Caucasiennes dans l'empire Russe n'était-elle point amenée par la force des positions? Seule chrétienne au-delà des monts, au milieu de peuples sauvages et indifférents à son sort, la Géorgie pouvait-elle lutter contre le colosse mahométan, ce colosse à mille têtes qui quelquefois semblaient s'entre-dévorer, mais qui se réunissaient toutes dès qu'il s'agissait de déchirer une proie commune?

Il fallait être membre d'un colosse aussi, pour se défendre contre celui-là. Il fallait, pour la Géorgie même, que la Russie poussât ses frontières jusqu'au delà de l'Araxe. Cette union était juste, puisqu'elle faisait le bonheur des deux parties. Dans un prochain chapitre, je raconterai avec impartialité comment elle s'est préparée, comment elle a été accomplie, comment elle doit s'affermir encore. On jugera si, malgré quelques irrégularités dans certaines formes, les Czars n'ont pas le bon droit de leur côté quant au fond.

Mais auparavant, j'ai à traiter, dans le chapitre qui va suivre immédiatement celui-ci, un point auquel je ne trouverais guère d'occasion de revenir, si je passais outre maintenant.

NOTE DU CHAPITRE III,

SUR LA LANGUE GÉORGIENNE.

On trouvera à la fin de cet ouvrage, Planche Ière, un alphabet géorgien, copié sur un exemplaire de celui qui est sorti de l'imprimerie royale avant même la réunion définitive à l'empire russe. Cette imprimerie, la première qui ait existé en Géorgie, y fut établie sous Wachtang, puis renouvelée sous Héraclius. J'ai droit de croire un alphabet sorti de ces presses plus exact qu'aucun de ceux qui ont été publiés en Europe.

Comme un autre échantillon du langage géorgien, je transcris ici la prière de Ste Nino, dont la prononciation est représentée par des caractères romains aussi rigoureusement que le manque d'étendue de notre alphabet peut me le permettre.

Sitquisa gmertisa Msagurta tana mosagleo, da Andreas kadagebisa zarmatebao, Kartuelta ganmanatlebelo, da sulisa Zmindisa Knaro Nino : evedre Christesa Gmertsa sciescalebad sulta tchovelta touis. Amin.

Traduction latine littérale :

Servorum verbi Dei socia, et Andreæ prædicationis propagatrix, Iberorum illuminatrix, atque tuba Sancti Spiritus, Nino : roga Christum Deum ut tibi supplicantium animarum misereatur. Amen.

Il existe plusieurs grammaires de la langue géorgienne. La meilleure est encore manuscrite et déposée au

couvent de Gori. Le père Girolamo da Norcia, 14[e] préfet des missions, l'a composée à l'usage des jeunes missionnaires. Il serait fort utile de faire venir en Europe ce livre manuscrit pour en multiplier les copies ou le faire imprimer. A son défaut j'extrairai d'un article de M. Brosset inséré dans le journal asiatique quelques notions surles principales anomalies de la grammaire géorgienne.

La langue géorgienne est un peu rude et bizarre, mais régulière, complète, énergique. Elle est à la fois déclinative et particulaire. La déclinaison des noms comprend jusqu'à onze cas ou terminaisons différentes. Certains mots ont à la fois le sens adjectif, substantif et adverbial. Le substantif s'y compose souvent avec un autre substantif au lieu d'être modifié par l'adjectif : ainsi *honneur dû* se dit *dette honneur*. L'article s'adjoint en se répétant à tous les compléments immédiats du nom. Le parfait des verbes peut se montrer sous huit formes différentes et le futur peut en avoir autant d'analogues.

M. Brosset signale en outre une étrange anomalie dans certains verbes qu'il nomme *indirects* et dont le sens change selon lui de l'actif au passif. Pour moi, je ne vois dans ces verbes que des défectueux qui n'ont que les formes des 3[es] personnes, mais que l'on emploie pour les deux autres, parce que le sujet et le régime sont suffisamment indiqués par les cas des noms et pronoms.

Je regrette que le manque de caractères typographiques géorgiens m'empêche de m'étendre davantage sur ce sujet intéressant pour les philologues.

CHAPITRE IV.

L'Islamisme. — Les Lesghis. — Note sur une colonie génoise.

L'islamisme eut aussi, comme on vient de le voir, sa part d'influence dans les destinées des habitants du Caucase; mais la victoire devait définitivement rester à la religion du Christ et à la civilisation européenne introduite par les Russes.

On a vu les Arabes, repoussés en 661, s'établir enfin dans la Géorgie en 684 sous le commandement de Mushlimeh, frère du Calife Velid. Ils s'y maintinrent jusqu'en 732, malgré les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les habitants des montagnes et du littoral de la mer Caspienne. Dans cet intervalle, un grand nombre de familles arabes étaient venues des pays stériles de l'Asie centrale s'établir en colonie dans ces fertiles contrées. On trouve encore dans le Daghestan des tribus nomades qui ont conservé l'idiome de leurs pères; et les Lesghis surtout offrent, dans leur langage, leurs mœurs et leurs traits, des preuves du mélange du sang des aborigènes avec celui des colons.

Les événements de la guerre m'ont fourni, pour observer de fort près ces peuples semi-barbares, des

occasions périlleuses que d'autres voyageurs n'ont rencontrées ni cherchées. La guerre seule manifeste leur caractère et presque leur existence. On me saura peut-être gré de consigner ici quelques détails éloignés de mon sujet, mais assez rares pour ne jamais nuire à l'ensemble de mon travail. J'ose en garantir l'exactitude; mais plaise à Dieu que personne ne soit jamais à même de la vérifier et qu'on ne voie point, durant la guerre commencée en Orient, les terribles Lesghis sortir de leurs bois et de leurs montagnes.

Le Lesghistan, comprenant tout le coté orientale du Caucase, fait partie de l'ancienne Albanie. Plutarque désigne déjà sous le nom d'Albanais les habitants des vallées du Daghestan : ce nom leur vient du fleuve Albanus qui sort des rochers de ce pays et que l'on nomme encore en tatare *Ac sou*, eau blanche. Il faut donc reconnaître dans les Lesghis, ces fameux Albains qui résistèrent si vaillamment à Pompée et qui furent repoussés, décimés par les armes romaines, sans jamais en être vaincus. Depuis lors, le mélange de leur race avec celle des colons arabes vint encore augmenter leur vigueur naturelle, et leur amour de l'indépendance. Ce n'est que vers l'an 1735 que Nadir Shah, connu sous le nom de Thamas Kouli Khan occupa une partie de leurs montagnes. On chante encore dans le Caucase les exploits de ce conquérant. Un guide me dit un jour une espèce de

ballade contenant le récit de la défaite des Lesghis. La narration était animée, l'expression pittoresque et plus que vigoureuse. Je regrette de n'avoir pu conserver dans ma mémoire ou dans mes notes ce poème orginal. Voici au fond comment il rendait compte de la victoire de Nadir : En suivant un sentier que les Lesghis croyaient impraticable ou qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes, il tourna leur armée postée dans une des gorges qu'elle se préparait à défendre. Ce fut l'histoire des Thermopyles ; mais il n'y eut pas de Trois-cents : on en comprend la raison. Nadir se contenta néanmoins d'imposer un tribut à ces peuples redoutables, sans se soucier de régner sur eux. Aujourd'hui les Russes ne tirent aucun revenu du Lesghistan : cette possession leur coûte même ; mais ils espèrent introduire peu à peu leur religion parmi ces peuples, priver les Turcs d'un puissant renfort, et augmenter leur force militaire dans la même proportion.

Jusqu'à présent les Lesghis, que les Géorgiens appellent Lekki, ne vivent que de pillage, soit qu'ils combattent pour leur compte, soit qu'ils se mettent à la solde de l'étranger.

Dans le premier cas, si personne ne réclame et ne paie leurs services, la Géorgie est pour eux comme une espèce de propriété qu'ils exploitent tous les ans. Dès le printemps, sortant de leurs retraites inexpugnables et de leurs monts tout couverts de neige,

ils se jettent principalement sur la Carthlinie et le beau district de Kisichi Boudbé. Ils vont se poster aux gués des rivières, dans les bois qui bordent les défilés, parmi les ruines des vieux monastères, et là ils attendent le pâtre et son troupeau, la petite caravane du marchand, et même le voyageur isolé. Souvent ils vont chercher leur proie dans les villages et jusque dans les villes ; ils emmènent les habitants prisonniers, les rançonnent ou les gardent comme esclaves. La peine qu'ils se donnent pour empêcher la fuite de ces derniers se réduit à une opération inventée par la plus ingénieuse férocité. On les garde les premiers jours avec une apparente négligence, et on les traite si mal en les employant aux travaux les plus durs, que la plupart tentent de s'échapper : connaissant mal les localités, ils sont rattrapés sans peine ; alors pour éviter le cas de récidive, le Lesghis fait à son esclave une incision sous le talon, et il insère dans la plaie du crin coupé par petits morceaux : la blessure se cicatrise bientôt, renferme ce corps étranger et semble complètement guérie ; mais le malheureux à qui l'on a fait subir ce traitement éprouve des chatouillements douloureux chaque fois qu'il veut s'appuyer sur le talon : et tout le reste de sa vie, il est forcé de se tenir sur la pointe des pieds.

Ainsi ont été martyrisés beaucoup de prisonniers et de déserteurs russes ; car, dans toute l'Asie et chez les Turcs, où on les compte par milliers, ces

deux classes d'hommes sont confondues dans le même état d'esclavage. Quel horrible instinct rend donc le sauvage si ingénieux dans le mal! Les Lesghis font eux-mêmes leur poudre et fondent leurs balles; dans une de leurs bourgades, où l'on soupçonne que sont établis des descendants de colons génois (*), se fabriquent toutes sortes d'armes blanches et d'armes à feu; ils connaissent enfin la tactique et la discipline militaire. Et les Lesghis ne savent pas lire!

Quant au service étranger, ils adoptent le plus souvent celui des Turcs, avec lesquels ils ont plus d'affinité par leurs mœurs et par leur commune religion. Ce n'est point pourtant qu'ils observent avec grand scrupule tous les préceptes de l'Alcoran: ils sont très-adonnés au vin et ils aiment avec passion l'eau-de-vie. Cette liqueur est pour eux ce que l'opium est pour les Turcs: un moyen tout matériel de se donner du courage. A la bataille de Manavi, en 1812, les Lesghis étaient presque tous dans un état complet d'ivresse; quelques-uns se laissaient aller sur nos baïonnettes. Une division russe n'en fut pas moins entamée, et plusieurs centaines de grenadiers furent trouvés sur le terrain, étendus morts à côté de leurs ennemis qui n'étaient tombés que d'ivresse.

Chaque fois que les Turcs entrent en campagne,

(*) Voir la note à la fin du chapitre IV.

un nombre considérable de Lesghis vient se ranger sous leurs drapeaux. Eux-mêmes, avant de quitter leurs montagnes, s'y sont choisi des chefs qu'ils nomment *Belkad* et auxquels ils ont engagé leur foi. Ils se mettent alors en marche pour traverser la Géorgie, par petits pelotons, chacun sous la conduite de son chef. Suivant les sentiers dérobés, qu'ils connaissent mieux que les indigènes même, ils passent les nuits dans des forêts épaisses, se gardant bien de toute surprise et évitant soigneusement les lieux habités. Ils traversent le Kour (Cyrus) à gué, et arrivent enfin au rendez-vous assigné, qui est Kars, Aghalziké ou Aghalkalaki. Ainsi dix ou vingt-mille hommes ont quelquefois traversé par petites escouades un pays où il n'est pas un habitant qui ne soit leur ennemi mortel : au moindre indice de leur passage, un soulèvement général aurait lieu autour d'eux et ils seraient tous infailliblement massacrés.

Le Lesghis sert bien, tant qu'il est bien payé : un homme à cheval se fait donner douze francs par mois et ses vivres : mais sa fidélité, que n'ébranle aucun revers, ne résiste point à la disette. Il faut aussi lui permettre le pillage et tous les excès de la guerre : les Turcs sous ce dernier rapport leur offrent un excellent service.

Les Tatares ont eu également recours à ces auxiliaires dans leurs révoltes contre la Russie. La forteresse de Ganja (Élisabethpool) fut emportée d'assaut

par les troupes moscovites le 3 janvier 1803, *v. st.* *Djavat*, Khan de Ganja, périt sur le rempart les armes à la main. La résistance fut terrible. Or, parmi les troupes de la garnison, se trouvait un corps de quatre à cinq cents Lesghis; en voyant leurs cadavres, on sut à qui attribuer la longue et belle défense de la place.

Au prix de l'exactitude et de l'indulgence dont je parlais tout à l'heure, on a dans les Lesghis des soldats intrépides, infatigables et d'une admirable dextérité. Leurs armes sont le sabre, le poignard et le fusil. On peut les regarder comme les meilleurs tireurs qui habitent entre les deux mers. Ils choisissent leur homme, ne semblent point viser et l'abattent presque toujours. C'est du reste une faculté que l'on remarque dans tous les peuples montagnards, et que l'on peut attribuer à une influence extérieure sur l'organe visuel, aussi bien qu'à la grande habitude de la chasse ou de la guerre de buissons.

Chacun des chefs nommés *Bellad* commande seul environ cent hommes. Il a avec lui un tambour, portant deux petites timballes de cuivre suspendues à sa ceinture à la manière turque, pour battre les rappels et donner les signaux.

La troupe est divisée en dix escouades. Au centre de chaque escouade, le soldat reconnu pour le plus brave porte, outre son fusil, un petit drapeau qu'il plante devant lui chaque fois que le peloton fait

halte. Ces drapeaux sont de couleurs variées comme les signaux de vaisseau, afin que chaque peloton puisse reconnaître le sien. La voix du chef, ou même le son des deux petits tambourins, suffit pour faire manœuvrer les dix escouades, qui avancent, reculent, s'arrêtent, doublent le pas, obliquent à droite ou à gauche avec un ordre et une précision étonnante.

Tel est l'ennemi auquel les troupes russes de Géorgie eurent affaire en 1812. Pendant que la plus nombreuse et la plus belle armée qui fut jamais, ayant envahi l'empire par la Pologne et l'Allemagne, se trouvait en possession de l'antique capitale, un corps russe avait à lutter dans le Caucase contre d'innombrables hordes semi-disciplinées. L'Europe avait les yeux fixés sur un théâtre plus voisin d'elle; elle ignorait et elle semble ignorer encore qu'en ce moment une lutte non moins glorieuse avait lieu à l'autre extrémité de l'empire moscovite : il était également important pour la Russie, et de repousser l'agression du peuple civilisé, et de se faire un rempart contre la barbarie.

Le Czarewitch Alexandre, fils d'Héraclius, avant-dernier roi de Géorgie, s'étant mis en révolte ouverte contre l'autorité de l'empereur, Iskander, un des chefs des Lesghis, vieillard d'une bravoure renommée, vint avec dix-neuf mille hommes se joindre aux rebelles.

Le 21 novembre 1812, le corps d'armée commandé par le général Orbélianoff, fort d'environ

4

8,000 hommes, rencontra l'ennemi près du village de Manavi, dans la province de Kakhétie (*). Les rebelles, au nombre de 40,000, furent d'abord repoussés. Ils avaient compté sur la supériorité du feu de leurs alliés qui, dès le premier coup de fusil, ne manquaient jamais d'abattre les chefs de nos troupes. Mais l'ordre avait été donné de ne laisser apercevoir aucune espèce de marque distinctive, et le danger des chefs n'était plus que celui du simple soldat. Ainsi nos officiers échappèrent au destin qui, dans une campagne précédente, avait enlevé le prince d'Anhalt-Zerbst, parent de l'impératrice Catherine, le général Gouliakoff et un grand nombre d'officiers supérieurs. Mais bientôt les Lesghis, ayant à leur tête Iskander, résolurent de faire une nouvelle tentative. Ayant mis le fusil en bandoulière, ils chargèrent les colonnes russes, le poignard en main, aux cris mille fois répétés de Allah. Il fallut les décharges multipliées d'une artillerie parfaitement dirigée pour les ébranler et les forcer à la retraite. Dans le même moment, le général Simonowitch, Servien d'origine prit l'ennemi en flanc et, après une résistance opiniâtre, le rejeta en le culbutant vers la hauteur où

(*) Le prince Orbélianoff (Dimitri Zacharitch), est le chef actuel de l'ancienne famille géorgienne des Orbéliani. La noblesse géorgienne a de même donné à l'empire russe les Bagration, les Éristoff, etc., etc.

est situé Manavi. Là, dans un terrain inégal et partout boisé, où ne pouvaient agir ni cavalerie ni artillerie, les fantassins se battirent long-temps corps à corps. Notre victoire s'y acheva enfin. L'éloge que l'on accorde ici à un commandant en second n'ôte rien certes à la gloire que le général Orbélianoff a méritée par ses savantes dispositions. On peut assurer néanmoins que l'affaire avait pris une tournure aussi fâcheuse qu'imprévue, et que sans l'attaque dirigée si à propos par le brave Simonowitch, le danger était imminent... Or quelles n'eussent pas été en ce moment les conséquences d'un revers, je ne dis pas seulement pour notre corps d'armée, mais peut-être pour tout l'empire ? Je sentais le besoin de rappeler ici le nom et la gloire d'un homme qui me fut cher et de venger d'un oubli trop général et trop injuste le corps le plus aguerri que les armées russes aient peut-être jamais possédé. Je n'ai plus à rapporter qu'un seul fait qui me donnera l'occasion d'ajouter le dernier trait au tableau que j'ai entrepris de tracer.

Le 20 juin 1812, le général prince Orbélianoff campait près d'Arous, village ruiné de la province de Somghétie (*). Un piquet de Cosaques qui occupait

---

(*) La Somghétie, district de l'Arménie traversé par la Kzia (Chanès) qui se jette dans le Kour, est entièrement abandonnée par suite des invasions continuelles des Turcs d'Aghalzike. Domanice, ville autrefois très-consi-



une colline boisée à deux werstes (½ lieue) du camp, vint rapporter qu'un corps de Lesghis avait été aperçu, défilant à travers le bois et se dirigeant vers la frontière turque. C'était un de ces corps de mercenaires dont j'ai parlé tout à l'heure. On réunit aussitôt tous les Cosaques disponibles. Les volontaires Géorgiens et Kakhétiens se présentèrent tous animés d'une ardeur singulière, et sollicitèrent l'honneur de faire partie de la petite expédition. On n'admit que deux cents hommes, et, comme je venais en ce moment d'arriver dans sa tente, ce fut à moi

---

dérable et qui n'est aujourd'hui qu'un pauvre village, était pendant l'été la résidence des Orbéliani. Durant l'hiver, ils habitaient une maison de campagne nommée Tansia, à 4 werstes (1 lieue) de Kweché. A en juger par la beauté de ses ruines romantiques, ce devait être jadis une habitation délicieuse. Une végétation vigoureuse s'est remise en possession de tout ce que les hommes lui avaient un moment dérobé : des arbustes sauvages ont étouffé les plantes exotiques cultivées à grands frais. Seulement dans un angle du parterre, je vis une rose *centifolia* qui s'était conservée là depuis 70 ans. Je la cueillis, et je la tenais encore à la main, et je m'entretenais encore de mélancoliques pensées, quand j'arrivai aux ruines du monastère de Pitaretti, situées à trois werstes plus loin. C'est là que l'ancienne famille des Orbéliani avait autrefois sa sépulture. Je déposai sur les débris de leurs tombeaux la fleur que j'avais cueillie dans leur ancien domaine.

Le prince Orbélianoff est mort à sa campagne près de Tiflis en 1820, âgé de 75 ans, regretté de l'armée, etc.

que le prince en confia le commandement. Nous nous portâmes avec célérité à la poursuite de l'ennemi. J'avais peine à modérer l'incroyable impétuosité des volontaires : la prudence exigeait cependant qu'on ne se précipitât point en aveugle. Enfin nous reconnûmes les traces des Lesghis : ils étaient au nombre d'environ 350 avec un drapeau. Ils entraient dans un défilé qui débouchait vers le fort turc d'Aghalkalaki. A peine l'ordre en fut-il donné, que ma troupe s'élança pour tourner la hauteur ; elle rencontra les ennemis au sortir du défilé, fondit sur eux avec impétuosité et les eut taillés en pièces avant qu'il fût possible de songer à modérer une pareille fureur. Aucune représentation, aucun ordre ne pouvait empêcher les Géorgiens de massacrer les Lesghis terrassés, ou les Lesghis de se défendre encore lorsqu'ils étaient déjà vaincus. De tous les prisonniers faits au commencement du combat, nous ne réussîmes à en conduire jusqu'au camp qu'environ une dixaine. Durant la route les volontaires en assassinèrent encore quelques-uns (*).

J'accablai ces meurtriers de reproches et d'injures, en menaçant de faire fusiller le premier qui suivrait leur exemple : la seule réponse que j'obtins fut celle-

(*) Ces prisonniers ne sont jamais échangés ni rendus. On les envoie comme malfaiteurs aux mines de cuivre, en Sibérie.

ci : « Leurs pères ont fait couler le sang de nos « pères, et nous faisons couler celui de leurs enfants.»

Or quel est le germe d'une haine aussi cruelle? Depuis un temps immémorial, les Géorgiens tendent des embûches aux Lesghis qui traversent leur territoire, disant que ces chiens de Musulmans les ont sans cesse attaqués et pillés : depuis un temps également immémorial, les Lesghis font leurs incursions sur les terres des Géorgiens, disant qu'autrefois ces chiens de Chrétiens les ont traqués dans leurs montagnes sous prétexte de les convertir. Ainsi les querelles de religion sont toujours pour quelque chose dans les atrocités et les turpitudes humaines!

La réconciliation de ces peuplades ennemies doit être un des plus grands obstacles que la Russie va rencontrer dans le grand ouvrage de la pacification de ses nouveaux domaines. L'extirpation successive de l'Islamisme et l'adoucissement des mœurs des fanatiques qui s'intitulent Chrétiens, sont les moyens les plus efficaces d'arriver à ce noble but. L'interruption de toute espèce de communication entre les Lesghis et les peuples encore placés sous la domination musulmane, interruption que des événements tout prochains ne peuvent manquer d'amener, aidera surtout le jeune monarque du Nord à réaliser un des plus beaux rêves de son glorieux frère.

NOTE DU CHAPITRE IV,

SUR LA COLONIE GÉNOISE D'AKUSHA.

Le colonel Gaerber, qui a parcouru ces contrées en 1728, a décrit la ville nommée Akusha et située sur le Koisa. Il y compte environ 1000 feux. Ses habitants, dit-il, se nomment Franki. Selon la conjecture la plus générale, leurs áncêtres étaient des marins qui firent naufrage sur ces côtes. D'autres expliquent d'une manière plus savante l'origine de la peuplade : Les Grecs et les Génois, disent-ils, firent, durant plusieurs siècles, un commerce très-étendu tant sur la mer Noire que sur la mer Caspienne. Nul doute qu'ils n'aient connu les mines du Caucase et qu'ils n'en aient tiré, par leur trafic avec les indigènes, l'argent, le cuivre, etc. Afin de faire mettre ces métaux en œuvre au sortir de la mine, ils amenèrent des ouvriers, élevèrent des usines et initièrent les habitants eux-mêmes dans les secrets de l'exploitation. Survinrent les invasions des Arabes et des Mongols : les mines furent abandonnées et les manufactures détruites. Toutefois les fureurs de la guerre ne permirent point aux étrangers de retourner chez eux : ils s'établirent définitivement dans le pays et se constituèrent en république. Aujourd'hui même, et cette circonstance rend l'explication qui précède assez vraisemblable, les habitants d'Akusha sont encore d'excellents ouvriers. Ils font d'excellentes armes à feu, carabinées ou à canon uni, des cimeterres, des cotes de mailles et différents ouvrages délicatement travaillés en or et en argent, dont ils se défont par la voie de l'exportation. Ils fabriquent des monnaies d'argent turques et persanes et même des

roubles, qui ont cours dans le commerce, parce qu'ils sont de poids et au titre légal. Dans leurs vallées ils possèdent des prairies et des terres labourables; mais ils achètent la plus grande partie de leurs céréales et ils doivent leur subsistance aux produits de leurs manufactures qui sont fort recherchés en Perse, en Turquie et dans la Crimée. Ils vivent, en général, dans l'aisance. Leur caractère est paisible, sociable, humain; mais brave et indépendant. Leur ville est considérée comme une place neutre, et les princes voisins croient pouvoir y mettre en sûreté leurs trésors.

Chaque année, ils élisent dix magistrats, auxquels ils obéissent. Comme ils vivent dans un état d'égalité absolue, chaque citoyen peut aspirer à participer à son tour au gouvernement de la république.

CHAPITRE V.

Histoire de la domination Russe en Géorgie. — Traités. — Enlèvement de la reine Marie. — Fin de la dynastie.

Nous avons vu l'origine des rapports qui s'établirent entre la Russie et les peuples du Caucase. C'est des petites images envoyées par Féodor Ivanowitch, qu'il nous faut partir pour arriver aux armées formidables qui, réunies sur les bords de l'Araxe, s'élancent aujourd'hui vers Erzeroum.

Jusqu'au règne du prince Héraclius, la protection accordée à la Géorgie par les Czars de Moskow fut purement nominale. Les réclamations que les différents princes du Caucase firent entendre tour à tour pour obtenir des secours plus efficaces, furent toutes nécessitées par leurs guerres intestines, et ne servirent qu'à provoquer de nouvelles invasions de la part des puissances mahométanes.

Artschil, fils de Waghtang V, et ensuite le roi Waghtang VI lui-même, dépossédés du trône de leurs pères, vinrent se jeter au pied du trône des Czars; ils n'y trouvèrent qu'un asile. Pierre-le-Grand enfin, ayant conçu le vaste projet d'établir des relations commerciales directes et par terre entre son empire et les grandes Indes, se fit bien céder par

la force des armes (traité de 1724) les provinces du Daghestan et du Chirouan (*); mais ses vues se portèrent uniquement sur les bords de la mer Caspienne, et il ne fit rien pour la malheureuse Géorgie (**). Seulement Pierre paraît avoir le premier conçu cette idée que tout établissement dans ces contrées demande de grands sacrifices et des efforts constants; que la véritable prise de possession ne peut s'y faire que par l'introduction de la civilisation, et que la conquête n'y peut faire un second pas avant que les lois et l'habitude aient affermi le premier.

Héraclius, remis sur le trône de Géorgie par Thamas Kouli Khan ou Nadir Shah, dont il avait été le compagnon d'armes, voulut, après la mort de ce conquérant, secouer le joug de la Perse. En 1769, des troupes furent envoyées à son aide; mais l'effort était insuffisant pour le soustraire définitivement à

(*) Plus tard ces provinces furent rendues à la Perse, comme étant inutiles à la Russie, qui pourtant les a reprises aujourd'hui.

(**) On voit encore sur les bords de la mer Caspienne, près d'Astara, un fort pentagone, en terre, avec un large fossé, qui y fut construit par les ordres de Pierre-le-Grand. Dans la campagne de 1813 nous arrivâmes en cet endroit, et le nom du fort étant inconnu, les Russes lui donnèrent avec une espèce de solennité celui de St-Nicolas. C'est là que se trouve maintenant la frontière tracée par la rivière Astara. On croit que près de là était Arzarata, grande ville bâtie par les Parthes.

la domination mahométane. Enfin, quand la Russie fut maîtresse de la Crimée et par là de la navigation de la mer Noire comme de la mer d'Azoff, les vues de cette puissance se fixèrent : un plan invariable fut arrêté dès lors dans le cabinet de Catherine : il se poursuit encore chaque jour avec de bien légères modifications dans les détails.

Il était temps de porter la puissance russe jusque dans le Caucase dont elle devait rallier toutes les peuplades : la Géorgie allait être le centre de toutes les opérations qui devaient concourir à l'accomplissement de ce projet. En conséquence, on conclut le traité dont je vais donner la substance. Je ne pense point qu'on le trouve dans les recueils diplomatiques. C'est un supplément à l'ouvrage de Martens (Traité des traités) que ses continuateurs pourront m'emprunter. On aura un sûr garant de son authenticité, quand on saura qu'il m'a été communiqué par le général Simonowitch. (*)

(*) Le général Simonowitch est mort à Tiflis en 1815 âgé de 62 ans. Depuis la paix avec la Perse, il avait été nommé gouverneur civil de la Géorgie.

Ier. Traité, entre le Czar Héraclius *de Géorgie, et S. M.* Catherine II, *Impératrice de Russie.*
1783. — 24 juillet. (*v. st.*)

ART. Ier.

A l'avenir, Héraclius ne se nommera plus *Vali de la Géorgie*, comme vassal persan; mais à la fois comme chrétien et comme allié de la Russie, il prendra le titre de *Czar de la Géorgie*, titre et pouvoir dans lesquels la Russie le confirme pour l'avenir ainsi que ses descendants à perpétuité, jusqu'à la fin des siècles.

ART. II.

Tous les pays anciennement appartenant à la Géorgie et maintenant occupés par les Turcs, Persans et Lesghis, comme Saatabago, Rani, Movakani, Aghalzike, Tjavagetti, Livana, Atchara, Nouchinski ou Chékinski, Chirouan, et autres lieux, seront repris à l'occasion et sont regardés comme parties intégrantes de la Géorgie.

ART. III.

A la mort du Czar, l'*investiture* appartiendra à la Russie qui la conférera au fils aîné de ce prince, etc.

ART. IV.

S'il arrive à la Cour de Tiflis, de la part de la Perse ou de la Turquie, quelque missive ou quelque

envoyé secret ou public, le Czar sera tenu d'en rendre compte à la Russie et avant sa décision, il n'y pourra faire réponse.

ART. V.

Il y aura pour représenter le Czar Héraclius, un résident permanent à St.-Pétersbourg : il est jugé inutile que la Russie, de son côté, en ait un en Géorgie.

ART. VI.

Tous les impôts et revenus de la Géorgie, en argent, pain, vin, etc., comme d'usage, appartiendront seulement au Czar, sans que la Russie prétende y participer en quelque manière que ce soit.

ART. VII.

Chaque fois que le Czar nommera aux premières places de l'état, comme à celle de *Sardar* (chef de l'armée), ou autre, il soumettra son choix au gouvernement Russe par pure forme, sans que la Russie puisse s'opposer à ce choix.

ART. VIII.

Le patriarche, ou *Catholicos* de la Géorgie aura le huitième rang parmi les archevêques de la Russie et ajoutera conséquemment à ses autres titres celui d'archevêque de Tobolsk. Le Saint-Synode de la Russie ne se mêlera jamais, en quelque manière que ce soit, des affaires de l'église grecque de la Géorgie.

ART. IX.

Les *Tawadi* (*têtes du peuple* ou *princes*) et les *Asnaouri* (*libres* ou *nobles*) marcheront partout de pair avec les personnes qui possèdent en Russie lesdits titres de *princes* et *nobles*.

ART. X.

Ceux des sujets Géorgiens qui voudront avec leurs familles s'établir en Russie, le pourront faire librement; et *vice versa*, les Russes pourront s'établir en Géorgie. De même ensuite, ceux qui ne seraient point contents d'avoir changé de pays pourront de nouveau s'en retourner de part et d'autre. Ceux des sujets ou soldats de l'une ou de l'autre puissance qui auraient déserté seront rendus réciproquement; même, en cas de guerre avec la Porte, les Géorgiens qui seront faits prisonniers en servant dans les rangs ennemis seront rendus au Czar et ainsi de l'autre part.

ART. XI.

Les marchands russes arrivant en Géorgie, y jouiront des mêmes droits qu'ils possèdent en Russie et réciproquement. De part et d'autre, on leur rendra justice, d'après les lois.

ART. XII.

Les points ci-dessus mentionnés seront changés,

si toutefois la chose est jugée nécessaire par les deux parties contractantes.

ART. XIII.

Après six mois d'examen de part et d'autre, les articles qui précèdent seront ratifiés.

Échangé et signé au Fort de Géorgiefsk sur la ligne du Caucase.

1783. — 24 juillet. (*v. st.*)

Était signé :

Pour l'Impératrice, *Paul Potemkin.*
Pour le Czar, *Jean Bagration.*
Garsevan Tchaftchavadse.

Ce traité fut loin encore d'atteindre le but proposé ; c'était une alliance, et il fallait une fusion. L'indifférence des généraux russes pour ceux qu'ils regardaient comme des étrangers, livra la Géorgie aux Persans en 1795 ; celle de Paul I[er] pour les créatures de sa mère, faillit la leur livrer encore en 1798.

A la mort du vaillant Héraclius, son fils George XI était monté sur le trône. Mais ce prince, peu digne de son père, ne tenait que d'une main débile des rênes qu'il aurait fallu faire sentir fortement. Les querelles des Géorgiens entre eux, les invasions des Lesghis, mettaient l'état à deux doigts de sa perte. On sentit qu'il fallait que la Géorgie fût Russe, ou

que, l'abandonnant pour jamais à ses propres maux et à ceux qu'y apportait l'étranger, on en laissât faire à la fin un désert mahométan. Dans ce système, la Russie se serait fait du Caucase une barrière et une ligne de défense : elle aurait renoncé à tout projet d'agrandissement en Asie. Il y eût eu dans ce parti faiblesse et presque inhumanité. On décida donc que l'on arracherait les Géorgiens à eux-mêmes et à leur roi, afin de les sauver; et le 2e traité, dont nous allons donner la substance, fut conclu à la sollicitation des plus distingués d'entre les seigneurs de la Géorgie.

IIe Traité, conclu à Tiflis, entre Sa Majesté l'Empereur Paul Ier, *et le Czar* George XI, *fils d'Héraclius*. 1799. — 23 novembre. (*v. st.*)

ART. Ier.

Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies prendra le titre de Czar de la Géorgie, ainsi que ses descendants et successeurs.

ART. II.

Le fils aîné du Czar régnant, David, sera *Régent* de la Géorgie (*Memquidré*), et cette dignité se transmettra d'aîné en aîné à toute sa postérité.

ART. III.

Les habitants de la Géorgie ne paieront aucune taxe quelconque pendant l'espace de 12 ans, afin de

se rétablir de tant de guerres désastreuses, etc., et le Régent recevra de la Russie pendant l'espace de ces douze années, pour lui et la Famille royale, la somme annuelle de 20 mille Tomans de Géorgie (faisant une somme d'environ 820 mille francs.)

ART. IV.

Les mines d'or et d'argent d'Aghtala, et les mines de cuivre de Misghana, seront exploitées par les Russes, et le revenu de cette exploitation servira en partie à payer la somme mentionnée dans l'article précédent.

ART. V.

Un corps de 6000 hommes d'infanterie Russe, toujours au complet, sera stationné dans la Géorgie; les Géorgiens composeront la cavalerie de ce corps d'armée.

ART. VI.

On rassemblera d'autres troupes, autant qu'il en faudra pour garder les frontières (*Samsguari*).

ART. VII.

La Russie enverra des ingénieurs chargés de construire et réparer les fortifications des places où ce travail sera jugé nécessaire.

ART. VIII.

La monnaie qui sera battue dorénavant à Tiflis portera d'un côté les armes de la Russie et de l'autre celles de la Géorgie.

ART. IX.

Les vivres dont les troupes Russes auront besoin en Géorgie leur seront vendus au même taux qu'aux habitants du pays.

ART. X.

Quand on ordonnera un recensement de la population, ce calcul se fera par *maisons* (*Sacli*) et non par *ames* (*Souli*) (*).

Était signé :

Pour la Russie, *Rostopchin* (comte).

Pour la Géorgie, *Avaloff.*

Palavandoff.

(*) Cet article semble avoir été dicté à l'une des deux parties contractantes par une idée toute religieuse. On sait que, selon la Bible, le peuple juif fut frappé de la peste en punition de ce que David, inspiré par Satan, avait fait faire dans toute la Judée un recensement par personnes. Les deux envoyés Géorgiens ont prudemment voulu éviter à leur pays un sort aussi funeste et une punition, en apparence, aussi disproportionnée. Vid. Paralipomenon, lib. I, cap. XXI; et Reg. lib. II, cap. XXIV.

Par suite de conventions particulières, les différents princes souverains des états d'un ordre inférieur, autrefois dépendants de la Géorgie (*), avaient été conservés dans leurs provinces respectives. Mais la Russie ne tarda pas à s'apercevoir que ces petits potentats, loin de coopérer à la sûreté et à la tranquillité du pays qu'elle s'était imposé le devoir de rendre heureux, étaient au contraire autant de sujets de troubles interminables; leurs querelles particulières compromettaient à chaque instant les intérêts généraux : convaincue donc que l'éloignement de quelques-uns était nécessaire à la tranquillité et à la prospérité du pays, elle les envoya résider à Saint-Pétersbourg ou dans d'autres villes de l'intérieur de l'empire, en leur assignant des pensions conformes à leur dignité et à leur rang politique (**). David,

---

(*) Le Czar de Géorgie et de Kakhétie comme régent; le Czar d'Imérétie; le Dadian de la Mingrélie; le Battoni ou Mamia, seigneur souverain du Gouriël, etc.

(Dadian vient de *Didi*, grand; Mamia de *Mama*, père ou chef. *Exemple : Mamasacli*, père ou chef des maisons.)

(**) Salomon II, Czar d'Imérétie, à qui cette mesure ne parut point convenir, prit la fuite et se mit sous la protection de la Porte. Il mourut à *Trébizonde* le 19 février 1815. On voit son tombeau entouré de grillage au cimetière de l'église grecque de Saint-Grégoire, en cette ville (Voyez plus loin dans l'Itinéraire). Le tombeau de Salomon II est, sans contredit, le seul que la Porte ait élevé à la mémoire d'un prince chrétien.

fils aîné de George, et qui, après la mort de son père, avait été pendant quelque temps régent, aux termes du traité, fut envoyé en Russie, le 19 février 1803, *v. st.* Dès ce moment l'empereur Alexandre fit tout pour réduire le pays en province russe. Le général prince Tsitsianoff (Paul Dimitriwitch), allié à la famille royale de Géorgie, mais attaché depuis long-temps au service de la Russie et entièrement dévoué aux intérêts de cette puissance, avec lesquels il confondait ceux de sa patrie, fut nommé au gouvernement de ces nouvelles provinces de l'empire, en même temps qu'il conservait le commandement en chef de l'armée qui avait été envoyée sous le général Knorring.

Mais comme il semble qu'une royale dynastie ne puisse expirer sans quelque grande et touchante catastrophe qui atteste à quel ordre de choses appartenaient ses destinées; comme si, pour dernier signe de sa mission sur la terre, elle devait toujours recevoir l'empreinte auguste d'un grand malheur, la famille des Czars Géorgiens ne s'éteignit point sans qu'un de ses derniers rejetons eût protesté hautement en faveur de sa gloire et de sa dignité. Je ne puis m'empêcher de rapporter dans tous ses détails un événement que l'histoire et la poésie embelliront un jour des charmes de l'éloquence ou de l'harmonie des vers : peut-être même une autre muse, la muse tragique, s'emparera-t-elle de ce

sujet pareil à ceux qu'elle aime. L'époque la plus décisive des anneles modernes de la haute Asie; une catastrophe sanglante, sous un beau ciel et dans un pays éloigné; le mouvement des passions politiques, la raideur des préjugés natifs; des mœurs chevaleresques et naïves; deux caractères nationaux également marqués; une femme, une reine, une mère, imprudente, fière, passionnée, faisant couler, pour défendre ses enfants, son propre sang avec celui d'un traître : et dans tout cela, point de fadeurs, point d'amours : voilà une tragédie!

Marie, fille du prince George Tsitsianoff, femme en secondes noces du roi George XI, mort en 1800 le 28 décembre, *v. st.*, restait encore à Tiflis avec ses sept enfants, deux filles et cinq garçons. Soit que la Russie s'inquiétât peu d'une femme et d'enfants aussi jeunes, soit qu'elle eût égard au vit désir que cette reine témoignait de pouvoir finir ses jours dans son pays natal, on avait toléré jusqu'alors sa résidence en Géorgie. Cependant Marie, peu contente de cette indulgence du gouvernement ou craignant qu'on ne lui continuât pas longtemps cette faveur, cherchait à se soustraire au pouvoir des Russes; elle prétendait assurer son séjour dans le pays qui l'avait vue naître, par un projet d'évasion qu'elle tramait en silence. Mais le général Tsitsianoff surveillait de près sa conduite; il épiait les moindres mouvements de Marie, et con-

naissant son caractère décidé, remuant, il n'avait pas manqué de conseiller à son gouvernement d'enlever cette reine de son séjour en Géorgie. En attendant que cet ordre lui fût parvenu, Tsitsianoff ne négligea aucun moyen de s'assurer de la personne de Marie. Il avait mis dans ses intérêts un nommé Kalatousoff, noble Géorgien, qui était de la suite de la reine et dans ses confidences les plus sécrètes. Cet homme, gagné par les plus magnifiques promesses, ne fit aucune difficulté de découvrir au prince Tsitsianoff tout ce qui se passait dans la maison de Marie, en lui rapportant jusqu'aux moindres paroles de cette princesse.

Les *Pschavi* et les *Touschini*, deux peuplades du Caucase, qui habitent vers les sources de la *Iora* (Cambyse), au nord-est de Tiflis, sont d'autant plus formidables, que toutes les vertus guerrières sont consacrées par leurs lois et leurs coutumes mêmes : il leur est défendu sous peine de mort de rentrer dans leur pays, blessés par derrière, ou de se raser tant qu'ils ont à venger la mort de quelque parent. Ces montagnards avaient, d'ancienne date et jusqu'à la ruine du trône, composé la garde des rois de la Géorgie, et ils avaient toujours conservé beaucoup d'attachement pour la famille royale. Sollicités par Marie qui méditait sa fuite, ou ayant conçu d'eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au milieu de leurs montagnes, ces in-

trépides serviteurs s'occupaient avec ardeur des préparatifs nécessaires, pour mettre ce projet à exécution; Marie, d'accord avec eux, secondait leurs démarches, et paraissait n'attendre que le jour fixé pour son évasion. Malheureusement le dessein avait transpiré par les révélations de Kalatousoff, qui, comme nous l'avons déjà dit, avait toute la confiance de la reine. Il fut ainsi cause que le projet d'évasion avorta, au moment même où tout était préparé pour la fuite de Marie et pour sa sûreté dans les montagnes des Pschaves.

Gadilla, de la peuplade des Pschaves, homme courageux, et d'une taille gigantesque, avait été chargé de conduire cette affaire; déjà plusieurs fois il était venu à Tiflis, pour concerter avec la reine les moyens de faciliter sa fuite : mais enfin tout était prêt pour l'enlèvement de Marie, et Gadilla lui avait annoncé que ses compatriotes l'attendaient avec empressement. Tsitsianoff savait tout, mais voulant se convaincre par lui-même, et curieux de connaître Gadilla, il le fit arrêter et amener devant lui. Le général n'avait gardé près de lui, selon l'usage, que son interprète; car quoiqu'il sût parfaitement le géorgien, il ne laissait pas de traiter ainsi toutes les affaires. Il avait eu soin de cacher le traître Kalatousoff, sous la draperie du sopha du salon où il reçut le Pschave. Gadilla, en entrant devant le général, le salua à

la manière du pays : *Kamarjof Tsitsiano*, *Bonjour*, *Tsitsianow*; le dialogue suivant commença. Le général : *Qu'es-tu venu faire à Tiflis?* Le Pschave : *Acheter du sel.* — *Ne me cache point la vérité. N'y a-t-il pas d'autres raisons qui t'aient conduit dans cette ville?* — *Non.* — *Pschave! ta vie dépend de la vérité : sache que si tu ne la découvres, je puis à l'instant même faire tomber ta tête.* — *Me faire couper la tête! et par qui donc? serait-ce peut-être par cet interprète arménien?* Puis, portant la main à son poignard : *N'ai-je donc plus mon poignard? Il ne me quitte jamais.* Tsitsianoff voyant bien que les menaces ne pouvaient ébranler un homme aussi intrépide, se leva aussitôt, et s'approchant, afin de le gagner par la douceur, il lui mit la main sur l'épaule comme pour le caresser, disant : *Mon brave ami, ne te fâche pas, il ne te sera fait aucun mal; dis seulement la vérité.* Mais toutes les instances furent vaines, et tandis que Gadilla persistait à tout nier au général, celui-ci fit sortir Kalatousoff de dessous le sopha, espérant d'étourdir tout-à-coup le montagnard, en le confondant par la présence inattendue d'un homme dont il ne s'était jamais méfié chez la reine. Kalatousoff s'adressa brusquement au Pschave et lui dit : *Gadilla, cesse enfin de refuser l'aveu des motifs de ton arrivée à Tiflis; me voici pour te confondre. Ne te souvient-*

il plus de m'avoir vu près de la reine, lorsque tu es venu lui annoncer, hier, que tout était prêt pour favoriser sa fuite, que des mulets l'attendaient à Kouki (*), *et qu'ils étaient prêts à la transporter dans les montagnes?* Le montagnard étonné jeta sur Kalatousoff un regard de mépris et de colère, puis il répondit : *que tout cela était faux et mensonger ;* mais on ne lui laissa pas le temps d'une plus longue réplique. On fit entrer dans la salle six grenadiers qui le désarmèrent, après l'avoir accablé de coups de crosse. Comme on allait conduire le Pschave sous escorte à la forteresse, Kalatousoff s'étant hasardé à le frapper au visage, Gadilla se retourna fièrement, et dit que *s'il avait encore son poignard, seul il se sentait assez de force pour les immoler tous à sa vengeance.* Tsitsianoff ne chercha pas à confirmer, par d'autres preuves, la réalité du complot que tramait la reine Marie; il comprit plus que jamais combien l'éloignement de cette princesse était indispensable à la tranquillité du pays, et sans souffrir aucun délai, son départ fut fixé au lendemain même (dimanche, 12 avril 1803). Il fut ordonné, afin de donner une certaine solennité à ce départ, que le général major Lazareff (Jean

(*) Village vis-à-vis de Tiflis, de l'autre côté du Kour.

Pétrowitch), serait en grande tenue, accompagné d'un interprète, ayant rang de capitaine, nommé *Sorokin*, arménien de naissance; qu'ils se rendraient de grand matin avec la musique militaire, et à la tête de deux compagnies d'infanterie, à l'habitation qu'occupait la reine, pour l'engager à partir. Le lendemain de bonne heure, le général Lazareff s'étant donc présenté en cérémonie devant la demeure de la reine, entra brusquement dans son appartement: la reine était déjà éveillée et assise à la manière du pays (les jambes croisées à la turque), sur l'estrade couverte de tapis, où l'on étend le soir, avec une simplicité peu royale, mais par un usage commun à toutes les classes, les matelas sur lesquels on repose pendant la nuit. Depuis plus de deux jours, Marie avait appris secrètement, qu'un ordre était venu de Russie pour lui faire quitter la Géorgie, et jusqu'au dernier moment, elle rêvait le doux espoir de pouvoir se soustraire à cet ordre cruel. Ses sept enfants, tous très-jeunes, puisque le plus âgé avait à peine neuf ans, étaient paisiblement endormis autour d'elle.

Lazareff, étant entré sans lui témoigner beaucoup de respect, ne lui fit dire par son interprète que ce peu de mots: *Levez-vous, il faut partir*. La reine répondit avec calme: *Pourquoi donc me leverai-je à présent? ne voyez vous pas mes enfants plongés dans un doux sommeil autour de moi? Si je les*

réveille en sursaut, cela pourrait leur faire mal, leur sang se gâterait (préjugé géorgien). *Qui vous a donné un ordre si pressant?* Lazareff ayant répliqué que l'ordre venait du géneral Tsitsianoff, la reine s'écria : *Tsitsiano tsopfiani!* (Tsitsianoff, écume de notre race.) Cependant la reine avait placé sur ses genoux, comme pour mieux s'y appuyer, le coussin d'édredon qui avait soutenu sa tête pendant la nuit, et elle avait caché, sous ce coussin, le poignard (*Kinjal*) de son mari. Lazareff voyant que la reine persistait dans le dessein de lui faire attendre que ses enfants se réveillassent naturellement, s'approcha de l'estrade où elle était assise; il aperçut un des pieds de Marie qui sortait de dessous le coussin, et se pencha comme pour le saisir, et la faire lever de force. Aussi rapide que l'éclair, la reine porte la main sur son poignard, le tire et l'enfonce dans le flanc gauche de Lazareff avec tant de force que la pointe sortit de l'autre côté du corps. Alors elle le retira tout fumant de la blessure, et, sans se déconcerter, le jeta au visage de son ennemi, en disant : *Ainsi meure qui ose ajouter le déshonneur à mon infortune!* Lazareff, étant tombé sur le coup, expira presque sur-le-champ : au cri qu'il jeta, l'interprète *Sorokin* avait tiré son sabre, et le lâche en avait déchargé plusieurs coups sur le bras gauche de la reine, dont l'un porta assez profondément vers l'épaule. *Hélène*, mère de la reine,

qui dormait aussi dans ce salon s'était réveillée à ce bruit; à la vue du sang elle s'était précipitée vers sa fille et la tenait fortement embrassée. Quatre officiers, dont un major, étant également accourus dans l'appartement, trouvèrent Lazareff expirant, et se hâtèrent de le porter au grand air. Toute l'habitation fut bientôt remplie de soldats, qui arrachèrent Marie des bras de sa mère et la poussèrent à coups de crosse de fusil; elle fut entraînée toute sanglante hors de chez elle, et jetée avec ses enfants dans la voiture que l'on avait préparée pour son départ. Ainsi finit cette épouvantable scène. La reine sortit avec ses enfants de la ville de Tiflis, escortée jusqu'au-delà du Caucase, par une force armée considérable; partout sur son passage, les Géorgiens s'empressèrent d'accourir au-devant de la voiture: ils lui témoignaient hautement, en fondant en larmes, tous les regrets que leur causait son exil. Un de ses enfants, Héraclius, s'étant plaint d'avoir soif, un Géorgien lui présenta de l'eau, mais les soldats le maltraitèrent et la cruche fut jetée au loin. Afin de connaître les propos que la reine tiendrait à ses enfants, ou aux Géorgiens sur la route, Tsitsianoff avait choisi, pour conduire la voiture, un cocher russe qui entendait fort bien la langue du pays. Les sept enfants qui se trouvaient avec la reine, étaient *Michel*, *Gabriël*, *Ilia*, *Ocropir*, *Héraclius*, tous cinq garçons; *Tamara* et *Anna* ses deux

filles, dont la dernière était alors âgée de trois ans. Le cocher déposa en revenant à Tiflis, qu'entre autres choses semblables, et qui prouvent une grande force de caractère dans un si jeune enfant, il avait entendu Gabriël, le second des garçons, demander à sa mère : *Ma mère, pourquoi donc avez-vous tué cet officier?* et que la reine lui ayant répondu : *Pour votre honneur;* le jeune enfant avait aussitôt répliqué : *Eh bien! ma mère, dites alors que c'est moi qui l'ai tué; et il ne vous en arrivera rien.*

Cet événement tragique ne coûta la vie qu'au général Lazareff. *Nikander*, valet-de-chambre du général, vint recueillir le corps inanimé de son maître et l'ayant roulé dans un tapis, le fit porter dans sa demeure : le lendemain Lazareff fut enterré avec les honneurs militaires à l'église grecque de Sion. (*) La reine Marie arriva en Russie, et fut reléguée dans un monastère. Elle en est sortie depuis. Quant à l'interprète Sorokin, qui avait osé frapper la reine de son sabre, craignant justement que cette action ne lui fût imputée à crime, il prit d'abord la fuite; mais ayant peu après obtenu grâce ou s'étant rassuré, il revint à Tiflis, et fut tué dans un combat contre les Lesghis, lorsqu'en 1804 cette peuplade

(*) Il était Arménien de nation.

fit une irruption jusqu'à *Elisabethpool* (*Ganja*).

Le traître Kalatousoff ne fut guère plus heureux ; il reçut, pour prix de sa trahison, la somme de cent ducats et le rang d'officier avec la place de chef de police de Gori, petite ville et chef-lieu de la Carthalinie, district de la Géorgie, où il est mort depuis, misérable, et détesté de tout le monde. Le prince Paul Dimitriwitch Tsitsianoff fut assassiné devant Bakou, ville située sur la mer Caspienne, le 8 février 1806 *v. st.*, par ordre de Lenkouli Khan avec lequel il avait une entrevue ; mort bien méritée aux yeux de quelques Géorgiens, qui ne lui pardonneront jamais l'affront fait par ses ordres à sa parente, à une femme qu'ils respectaient encore, quoiqu'ils ne dussent plus lui obéir.

J'ai cru devoir rapporter dans tous ses détails un fait historique qui m'a paru digne du plus vif intérêt. Si je ne me trouve point d'accord sur tous les points avec les écrivains qui en ont parlé avant moi, je n'en puis pas moins répondre de l'exactitude de tout ce que j'avance. Le récit, tel que je le donne, m'a été dicté par le père Onissime, de la famille Josselliano, desservant de la chapelle de St-George attenante à la maison où la reine fut arrêtée. Il avait été témoin oculaire de tout ce qui s'était passé ; et ce spectacle avait fait sur lui une si profonde impression, qu'après dix ans il n'en parlait encore qu'avec une expression de terreur ou les larmes aux yeux.

Et en terminant son récit : *Hic finis fatorum*, me disait-il,

. . . . hic exitus illos
Sorte tulit. . . . .
. . . . tot quondam populis terrisque superbos
Regnatores Asiæ (*).

Ici finit tout ce que j'avais à dire moi-même de la Monarchie Géorgienne.

(*) Virg. Æn. II. v. 554.

CHAPITRE VI.

Importance des possessions russes. — Particularités peu connues. — Leurs véritables limites du côté de la Perse; — du côté des possessions turques. — Organisation intérieure. — Commerce. — Jonction de la mer Caspienne à la mer Noire. — Projet de Pierre le Grand. — Je pars.

On a vu jusqu'ici comment la réunion de la Géorgie à l'empire russe était devenue nécessaire, tant pour l'accomplissement des vues de cette dernière puissance que pour le bien-être de la province elle-même. On a vu aussi comment cette réunion s'était préparée et accomplie. Il reste à chercher quels sont les moyens de la rendre durable et profitable aux deux parties.

L'importance des acquisitions de la Russie au-delà du Caucase est suffisamment prouvée par les efforts qu'ont faits des puissances européennes pour les enlever à leur rivale. L'habileté militaire, les ressources de tous genres que les Persans développèrent durant la campagne de 1812, ne laissent plus aucun doute que leurs opérations n'aient été combinées avec celles de l'armée française en Europe. Quoique l'envoyé français eût été renvoyé de Téhéran par l'influence britannique, Napoléon avait toujours conservé dans cette cour un partisan dé-

voué dans la personne du premier ministre Mirza-Bezourka, ennemi juré de la Russie.

Abbas Mirza, second fils du souverain actuel, héritier présomptif de la couronne, entretenait, depuis le départ de l'ambassade française, une correspondance très-suivie avec un français, officier du génie, homme très-instruit et très-fin, qui, lors du départ de l'ambassadeur, était resté à Bassora. Il n'y a point de doute que le général Andréossy, alors ambassadeur à Constantinople, n'ait pressé la Perse d'user de tous ses moyens, en lui faisant voir que le moment était venu et qu'en agissant de concert avec la France, elle pouvait, de son côté, reconquérir les provinces qu'elle avait perdues. On ne manquait point de faire parvenir en toute diligence de Constantinople à la cour de Téhéran, chaque nouveau bulletin des opérations de la *grande armée* : ainsi ces récits souvent fabuleux, presque toujours exagérés, n'étaient point destinés seulement à tromper la France ; ils allaient jusqu'en Asie échauffer les imaginations orientales et, par le prestige de prétendus succès, conquérir au vainqueur de nouveaux alliés.

Il est inutile que je rappelle ici les détails de cette campagne : la rébellion suscitée par le Czarewitch Alexandre, sa défaite et celle des Lesghis (voy. p. 53), les différents passages de l'Araxe, la retraite précipitée de l'ennemi à la nouvelle de la prise du fort de

Lenkoran (*), et surtout à celle des avantages remportés par les Truchemans (**). En 1813, les affaires d'Europe ayant pris une tournure plus favorable et l'ennemi commun étant repoussé au delà du Rhin, rien n'empêchait, selon moi, de poursuivre la guerre en Asie : il fallait combattre quelque temps encore pour obtenir enfin une paix durable. Notre centre pouvait franchir l'Araxe et aller dicter dans Tabris (Tauris) des conditions que la Perse aurait de force acceptées. Bien loin cependant de blâmer dans tout son ensemble le fameux traité de Goulistan, basé sur le *status quo ad præsentem*, je me plais à reconnaître qu'il nous assurait, au-delà du Kour et de l'Araxe, le long de la mer Caspienne, des positions militaires tellement formidables, que la Perse, pour les reprendre, devait en venir bientôt à un nouvel arrangement par échange. Mais, tout en admirant ces grands résultats, j'en aurais voulu de plus grands encore. Dès lors j'avais pensé et nettement exprimé dans une occasion qu'il est inutile de rappeler, que les monts Ararath au-delà de l'Araxe et, plus bas,

---

(*) Fort régulier, bâti par un major anglais, sur les bords de la mer Caspienne, dans lequel s'étaient jetés 4000 persans. Ils ne connaissaient point les baïonnettes russes; leur triste sort apprit à leurs compatriotes le pouvoir de cette arme redoutable.

(**) Voyez la note à la fin du chapitre.

les plaines du Mougan devaient former notre frontière naturelle du côté de la Perse. Cette limitation nous assurait les avantages que je vais détailler.

1° L'ancienne capitale de l'Arménie, Ani, ville aujourd'hui ruinée, mais qui serait facilement rétablie, se serait trouvée dans les limites russes, ainsi que le célèbre monastère d'Etchmiazin, siége patriarchal de toute l'Arménie. On sait dans tout l'Orient et les gens instruits n'ignorent point en Europe ce que valent les Arméniens : attachés à leur religion et par conséquent à la civilisation chrétienne, probes, généralement plus instruits que les autres orientaux, les Arméniens sont les sujets qui conviennent le mieux à l'empire. Cent mille familles arméniennes venues d'au-delà de l'Araxe régénèreraient la Géorgie : elles y ranimeraient le goût du commerce et de l'agriculture; elles propageraient l'attachement au gouvernement impérial, attachement dont les Arméniens ont donné tant de preuves durant la crise de 1812; elles renforceraient tous les éléments d'ordre et de légalité, et par conséquent éteindraient l'esprit de révolte et d'insubordination : en un mot la barbarie nationale reculerait devant ces étrangers, conquérants d'une nouvelle espèce. Voilà les hommes dont la Russie a besoin pour les opposer aux races sauvages qui infestent encore des parties de son territoire. Or Ani, l'ancienne demeure de leurs rois, réduite en cendres par Tamerlan, où

fut transféré au 10e siècle le siége du patriarchat, où fut sacré Pierre Ier le plus illustre des rois de ce pays, Ani aurait rallié toutes leurs idées d'unité monarchique; Etchmiazin qui, outre les débris de l'Arche arrêtée sur le mont Ararath, outre le bras de Saint Grégoire, dit *l'illuminateur*, fondateur de ce monastère même, possède encore la lance qui perça le flanc du Seigneur, la lance de Longin, trouvée par les Croisés à Antioche et donnée par eux à l'empereur Alexis, Etchmiazin aurait rallié toutes leurs croyances religieuses. En politique on peut user presque de tout.

2° La funeste influence des Persans sur l'esprit public de la Géorgie se serait éteinte par l'éloignement, une fois que la ville d'Iravan, ou Érivan, comme disent les Européens, aurait appartenu à l'empire. Cette ville, forte par sa position et par quelques retranchements assez habilement construits (*), a toujours été le repaire des brigands envoyés tout exprès par la Perse, ou des réfugiés, des déserteurs Géorgiens qui en sortaient pour ravager la Kakhétie ou achever d'épuiser la malheu-

(*) En 1804, le général Tsitsianoff (Voy. p. 72) fit assiéger Érivan; il y employa 6000 hommes d'infanterie, 2000 hommes de cavalerie et un train d'artillerie de siége et de campagne. Il perdit la moitié de ses chevaux et au moins un tiers de ses soldats, tant par suite de mala-

reuse Somghétie. Le chef-lieu de la province étant transféré à Ani et une garnison arméno-russe établie à Érivan, tout ce qui était préjudice auparavant serait devenu avantage. Il faut avoir de pareilles places sur ses frontières et il est bon que l'ennemi n'en ait point.

3° Sous le rapport financier, les frontières de ce côté étant très-peu marquées, la fraude des marchandises persanes s'y opère, comme la désertion, avec la plus grande facilité. Les nouvelles limites de l'Ararath et du Mougan n'auraient point eu cet inconvénient. En outre, le revenu que la province d'Iravan

---

dies qu'à l'escalade qu'il fit tenter. Les échelles, préparées d'après les instructions du colonel Dreniakin, quartier-maître-général, se trouvèrent trop courtes de deux pieds : un espion arménien, soit méprise, soit perfidie, avait indiqué une fausse mesure. Cette particularité ne donnerait pas une haute idée des connaissances d'un état-major qui cependant possède des officiers fort instruits ; mais une sorte de fatalité sembla présider à toute cette échauffourrée. Pendant le siége, le major Montrésor fut envoyé à Tiflis pour commander des vivres ; il avait avec lui une compagnie d'infanterie et deux pièces d'artillerie : cette petite expédition fut surprise par les Persans à 12 werstes de Karaklis, et tous les hommes qui la composaient furent massacrés après une défense héroïque. Montrésor mourut sur l'un de ses canons. Le siége fut enfin levé. On sait déjà pourquoi, sous les ordres de Tsitsianoff, rien ne pouvait se faire d'honorable ou d'heureux. (Voy. encore p. 72 et suiv.)

rapporte à la Perse, est de sept cent soixante-quinze mille roubles d'argent; la Géorgie fournit à ses voisins cette même quantité de numéraire par les achats de coton qu'elle est obligée de faire chez eux : par conséquent, cette somme au lieu de sortir du pays, serait entrée désormais dans les coffres de l'empereur, et on l'aurait gagnée pour ainsi dire deux fois.

Eh bien! ce que je demandais dès-lors est maintenant accompli à la lettre. Le traité de Turckmen-Tchaï (19 février 1828) est le véritable complément de celui de Goulistan. La frontière russo-persane est maintenant assise pour un long espace de temps. La frontière turco-russe va l'être de même : un nouveau traité d'Odessa peut aussi achever celui d'Ackermann.

En effet, une réforme analogue à celle que je désirais du côté de la Perse, est nécessaire du côté des Turcs; et l'on peut déjà voir par la marche des armées que toutes les opérations militaires sur le rivage oriental de la mer Noire tendent à ce but. D'un côté, l'on doit se féliciter d'avoir pour limites le cours de l'Araxe et celui du Kour, défendus, l'un par l'Ararath, l'autre par les Steppes du Mougan, contrée aride, sans fourrage, sans eau, et infestée durant l'été de cette race de serpents qui, au rapport de Plutarque, fit reculer l'armée de Pompée; de l'autre côté, le Batoumi, qui se jette dans la Mer noire, est une limite tout aussi avantageuse,

j'oserai dire tout aussi indispensable. Les sources du Batoumi et celles de l'Araxe sont voisines, et la nature semble par là avoir marqué elle-même les limites véritables du territoire russe vers le sud-ouest : la ville de Kars serait un peu en deçà de la ligne de jonction des deux fleuves (*).

Arrivé à Batoum, dans le cours de mon Itinéraire, je ferai voir, je l'espère, de quelle importance commerciale et militaire deviendrait alors cette ville, située sur le fleuve du même nom. Mais cet avantage, comme la possession des villes de l'Arménie dont je parlais tout à l'heure, ne serait point purement local. Tout le pays, situé en deçà du Batoumi jusqu'à Tiflis, est continuellement dévasté par les Turcs qui, hors Aghalsiké et Kars, n'y laissent guères que des ruines, s'attendant bien à s'en voir chassés au premier jour : ce pays, l'un des plus fertiles du globe, mais presque continuellement en friche parce que personne ne peut dire que la récolte serait à lui, ce beau pays se repeuplerait, se couvrirait d'habitations et rendrait bientôt au centuple le peu qu'il aurait coûté. Depuis

(*) La ville de Kars, située sur la pente des monts Caradagh, a été emportée d'assaut par le général Paskewitch, le 3 juillet *v. st.* (15), pendant l'impression de ce chapitre. Ainsi s'est accomplie l'une des prédictions que l'on vient de lire.



quatorze ans, le mal dure; depuis quatorze ans, le remède est là : faire un pas en avant et s'assurer une frontière défendue par deux fleuves et quelques forts. En vertu du même traité, enlevant aux Turcs toute prétention sur la forteresse d'Anapa et la bicoque de Poti (*), qui sans doute au moment où je tiens la plume leur sont déjà enlevées par la force des armes, on isolerait tout le pays de l'influence mahométane, on arrêterait l'enlèvement et la vente comme esclaves des enfants des deux sexes de la Géorgie et de la Mingrélie : tous les marchands de chair humaine établis dans ces hideux repaires les verraient rasés jusqu'aux fondements en réparation de tant d'outrages faits à l'humanité. Les Lesghis, alors plus éloignés du territoire turc, n'auraient plus l'occasion de traverser la Géorgie en la ravageant pour porter leurs armes chez les infidèles étrangers, et de revenir avec eux commettre des excès nouveaux : resserrés, cernés dans leurs montagnes, ils n'en pourraient descendre que pour reconnaître leurs frères dans des hommes vivant sous l'empire du christianisme et des lois. Un autre fléau plus terrible que les Turcs, l'esclavage et les Lesghis même, un fléau que l'Islamisme semble porter partout avec lui, la peste en un mot, disparaî-

(*) Anapa a été pris dans le mois de juillet, et Poti dans les premiers jours d'août.

trait à mesure que la domination musulmane serait éloignée. Des cordons, des lazareths s'établiraient facilement sur les nouvelles frontières. Aujourd'hui, il suffit à un Turc de tourner Tiflis et d'y entrer par la porte du nord pour que la peste y entre librement avec lui. Du reste, la province ainsi limitée, et bientôt enrichie, se fournirait à elle-même toutes les denrées de première nécessité, et le besoin des produits étrangers ne forcerait personne à courir le risque d'acheter la mort avec eux.

Une fois donc ces nouvelles limites établies, et elles le sont en partie dès aujourd'hui, elles le seront entièrement dès demain, la Russie peut déployer paisiblement toutes ses ressources intérieures, concentrer ses forces sur elle-même et consolider, justifier sa domination par le bonheur de ses peuples; disons mieux : il n'est plus question de domination, c'est une fusion qui doit s'accomplir. La Russie a en tout genre un beau rôle à jouer. Ici elle reçoit dans son sein les peuplades qui voudront s'européaniser; elle soumet, elle éteint, non par la force, mais par la privation de leurs ressources ordinaires, par la répression du pillage et d'un trafic de sang, celles qui tiennent à rester asiatiques. La démarcation géographique entre deux parties du monde pourrait bien se déplacer de ce côté comme elle a changé déjà entre l'Asie et l'Afrique.

Pour arriver à ce but, il ne faut point se dissi-

muler que de grandes difficultés sont encore à surmonter. Ce serait, selon moi, une bien grande imprudence que de maintenir encore long-temps les choses en ce pays sur le pied de guerre active et de vouloir dès à présent dépasser les frontières que je viens de décrire. Mais il y aurait une imprudence encore plus grande, ce serait de se mettre sur le pied de paix absolue et de croire avoir tout terminé par la conquête. Un homme doit se trouver, qui, né dans le pays, se soit attaché à la métropole sans se détacher de la province; qui sache identifier les intérêts du peuple avec ceux de la couronne; qui ramène des esprits peut-être aigris, j'ose le dire, et qu'il arrête certains impatients dont les mesures pourraient les aigrir davantage; qu'il calme les passions en détruisant les maux qui les excitent; qu'il arrête la rapacité et encourage les sacrifices volontaires : cet homme, on peut le trouver; on le doit : dans les circonstances difficiles, il se révèle toujours par quelque part un être qui répond aux besoins du moment.

Jusqu'en 1812, et c'est là qu'il faut les ramener, les Géorgiens, irrégulièrement organisés, avaient servi presque volontairement dans nos rangs; une expédition malheureuse contre Aghalziké, où ils se crurent sacrifiés et abandonnés, les malheurs qui en furent la suite, des réquisitions, des exactions même amenèrent la révolte. On l'éteignit dans le sang;

mais son esprit survécut. Un système nouveau peut seul réveiller l'attachement qu'un odieux système a presque éteint.

Les Géorgiens se soumettraient, comme je l'ai indiqué, à un gouverneur de leur nation; ils verraient avec joie la punition ou du moins le renvoi des employés dont ils ont le plus à se plaindre; ils réclament une organisation indépendante de la justice criminelle, civile et commerciale; ils souhaitent que les lois soient empruntées autant que possible au code de leurs anciens rois, et l'on ne doit point tant mépriser comme barbares des peuples dont les voeux témoignent à la fois l'amour de la justice générale et un esprit national aussi prononcé; ils désirent qu'une sage réforme dans les douanes leur assure les mêmes bénéfices qu'au reste de l'empire; ils demandent enfin à être admissibles selon leur mérite aux emplois qui ne se donnent jusqu'ici qu'à la faveur, et, bien plus, ils voudraient élire eux-mêmes leurs magistrats municipaux, leurs *mouravs* ou baillifs... Mais c'est presque une constitution que ces gens là demandent? — Et pourquoi pas: les personnes qui les ont vus de près les croient mûrs pour ce bienfait, et quand il s'agit de libertés, tout dépend de là.

Des concessions modérées et sur certains points graduées, que l'on accorderait à ces voeux, prouveraient aux Géorgiens un fait, que je crois bien réel, mais dont quelques-uns d'entre eux ont pu douter, c'est qu'en

les prenant sous sa protection, la Russie a eu leur intérêt en vue, au moins autant que le sien propre.

Dans tout ceci, je n'ai considéré que la Géorgie, comme formant le noyau des possessions du Caucase et surtout parce qu'elle en est la partie le plus civilisée; mais une fois cette province organisée, la portion de l'Arménie la suivrait facilement : l'infanterie arménienne se joindrait à la cavalerie géorgienne et tatare. A l'abri d'une force militaire nationale, les mœurs et les lois se propageraient de ville en ville, de province en province; elles y ramèneraient le travail, l'aisance et la population, et ces trois éléments de la prospérité publique réagiraient là aussi l'un sur l'autre, comme nous les voyons réagir dans les plus belles contrées de notre Europe.

Quant au commerce, tout est fait à peu près de la part du gouvernement quand il a pris des mesures pour le reste. Le commerce vit essentiellement de liberté. Les entreprises seules des grandes communications ont besoin d'être créées et encouragées par lui; et la Géorgie réclame sous ce rapport une multitude de travaux essentiels. Il ne s'agit cependant point de ces projets gigantesques qui amusent l'imagination, mais dont l'exécution est lente, et peut après quelques années de travaux devenir impraticable. Il s'agit ici d'aller vite; et, pour improviser une nation, il faut improviser aussi tout ce qui tient à ses besoins.

A ce sujet je ne puis m'empêcher d'examiner le projet que l'on avait formé de joindre la mer Caspienne à la mer Noire en canalisant le Kour et joignant par la suite sa source à celle du Phase.

Mais la rapidité de ce fleuve en certaines saisons, rapidité qui va jusqu'à dix werstes par heure, au printemps durant la fonte des neiges, et en automne à la suite des pluies; son encaissement profond en quelques lieux; le peu de hauteur de ses rives et les débordements qui en résultent en d'autres (comme dans les environs de Tiflis); ses fréquents et immenses détours; les rocs, les bas-fonds, les cataractes, les amas d'arbres déracinés qui embarrassent son cours, rendent impossible toute espèce de navigation au-dessus de sa jonction avec l'Araxe. Avec des travaux immenses, tels que l'on en a déjà commencés, peut-être remonterait-on cent werstes plus haut; mais il n'est point humainement possible d'atteindre Élisabethpool (Ganja), à 180 werstes encore au delà, et la nature toute-puissante aurait bientôt détruit ce que l'homme aurait fait pour la dompter.

Les difficultés viendraient encore des habitudes des gens du pays, dont tout le commerce d'échange, tel que celui du bled qu'ils vont troquer sur les bords de la mer Caspienne, à Salian, contre du poisson, ou à Bakou, contre le naphte dont ils nourrissent leurs lampes en hiver, tout ce commerce, dis-je, se fait

par terre : les frais en sont peu considérables, vu que leurs bœufs ou leurs buffles trouvent partout des pâturages. La route même est incomparablement plus sûre que ne sera jamais le fleuve ; je ne parle pas seulement ici des dangers de la navigation, mais bien des Lesghis, auxquels il faut toujours en revenir; les routes fréquentées et dirigées à travers les passages les plus découverts leur offrent bien moins de facilité pour leurs terribles expéditions que n'en présenteraient les bords de la rivière lorsqu'elle traverse les rochers et les bois: car, après tout, je ne crois pas qu'on s'imagine de déblayer tout cela.

Cette entreprise enfin, fût-elle exécutée, aurait des inconvénients encore plus graves : elle faciliterait l'exportation du bled; et, par suite de l'imprévoyance des habitants du pays, une année de mauvaise récolte deviendrait une année de famine. Ceci tient à une question bien débattue par les économistes. La Géorgie leur présente un cas tout particulier : je leur laisse le soin de faire ici l'application de leurs principes; mais je ne crois pas que leur solution s'écarte beaucoup de la mienne. L'expérience m'a prouvé que, toutes les fois que le bled sortait en abondance des pays du Caucase, cette exportation avait les résultats les plus funestes; et l'observation me suffit pour le moment.

Ce n'est point la première fois, j'en conviens, que

des projets aussi gigantesques ont été conçus. Les historiens des temps les plus reculés en font mention. Pline, entre autres, rapporte (Hist. nat., lib. 6, chap. 7.) que Seleucus Nicanor, dans le temps même où il périt assassiné, s'occupait des moyens de joindre les deux mers. Outre les raisons qu'on vient de lire, les recherches que j'ai faites, les nivellements dont je me suis occupé, me portent à croire fermement que cette jonction n'a pu avoir lieu par le Kour avec le Rion (Phase), le Batoumi, ou toute autre rivière (*). D'autre part, un canal entièrement de main d'homme serait une entreprise folle et inachevable. Si les vues de ce grand monarque ont été tant soit peu réfléchies, elles se seront portées, comme celles d'un prince moderne non moins illustre, sur le Don et le Volga.

En 1696, Pierre Ier, pour réunir la mer Caspienne à celle d'Azoff, et par conséquent à la mer Noire, ordonna de creuser un canal qui aurait eu environ 4 werstes et demie (une lieue) depuis la source du Kamisinska qui se jette dans le Volga jusqu'à celle de la Lafla qui a son embouchure dans le Don. Les travaux de canalisation de ces deux petites rivières auraient été peu importants : la nature avait presque tout fait, et, non seulement les navires marchands,

(*) La différence moyenne du niveau des deux mers m'a donné 300 pieds.

mais même les vaisseaux de guerre du plus haut rang auraient passé d'une mer à l'autre. Ce travail fut malheureusement confié à un colonel allemand au service de la Russie, nommé Breckell, homme qui passait pour très-habile dans l'art de la fortification, mais qui, à ce qu'il parut, n'était que médiocrement versé dans la science hydraulique. Menacé d'être mis en jugement, il sut se procurer un faux passeport et déserta. Le Czar chargea depuis de continuer les travaux de canalisation, M. Jean Perry, capitaine anglais qu'il avait pris à son service en 1798, durant son voyage en Angleterre, et qu'il avait conduit avec lui en Hollande pour y observer particulièrement les bassins, les canaux et leur écluses. Mais après la bataille de Narva, la guerre contre la Suède mettant l'empire en péril, le travail de jonction fut suspendu vers la fin de 1701. En 1811, en faisant route vers la Géorgie, je me rendis à Kamisinska et j'y reconnus les ruines d'une écluse construite par l'ingénieur allemand. Il paraît que le capitaine Perry avait choisi pour y établir ses travaux un terrain situé plus au midi que celui qu'avait désigné son prédécesseur; ce dernier était trop élevé en plusieurs endroits. Il est probable que, si la mort n'était venue enlever à la Russie le plus grand monarque qu'elle ait eu, ce projet aurait été conduit jusqu'à son entière exécution. Ainsi les flots solitaires de cette Caspienne, qui n'est

qu'une espèce de vaste lac, auraient désormais fait partie de l'immense Océan qui entoure et lie ensemble toutes les parties de la terre habitée : la communication se serait faite par les lieux mêmes qui avant quelque grande catastrophe du globe étaient aussi une mer (Voyez page 25). Si, par suite de la guerre déjà commencée, la navigation du Bosphore devient entièrement libre, il n'y a point de doute que la Russie ne reprenne et n'accomplisse le vaste et beau dessein de Pierre Ier.

C'en est assez sur l'état intérieur de la Géorgie. Je demande pardon à mes lecteurs de les avoir retenus si longtemps au point de départ, de leur avoir donné une dissertation quand je leur promettais un voyage : l'amour d'un pays dont il me reste de bien doux souvenirs m'a entraîné dans ce que l'on considèrera peut-être comme des digressions. On me pardonnera, ou plutôt on sautera quelques feuillets pour arriver jusqu'ici : maintenant, je pars.

NOTE DU CHAPITRE VI.

Les Truchements ou Turcomans habitent la côte orientale de la mer Caspienne. Ce sont les véritables Turcs. Leurs mœurs sont simples, leur courage indomptable; leurs superstition portée jusqu'au fanatisme. Ils ont un chef nommé Shah Gadji, dans lequel ils ont placé une confiance entière : entre autres exemples de leur crédulité, les soldats Truchements disent et pensent fermement que, dans les moments de disette, Shah-Gadji cuit dans sa propre marmite de quoi donner à manger à toute son armée; si Shah Gadji prend son sabre, ils s'imaginent que plus il le tire avec force et plus il devient long; qu'il va jusqu'à faucher des armées entières, etc., etc. Shah Gadji n'est point tout-à-fait dupe du culte qu'on lui rend : dans toutes ses expéditions il se fait accompagner d'un homme qu'on dit être un déserteur Russe et auquel il donne un ducat par jour. Il n'entreprend rien sans avoir consulté cet individu qui a appris la langue du pays (le tatare), mais qui n'a point changé de religion.

Ennemis irréconciliables des Persans, ils les inquiétèrent beaucoup durant la campagne de 1813. Cette haine est du genre de celles que l'on doit regarder comme les plus terribles; elle tient à une différence d'opinions religieuses. Les passions, choses absurdes de leur essence, deviennent en conséquence d'autant plus violentes que leur motif est aussi plus absurde. Les mahométans sont comme chacun sait, divisés en deux sectes, celle d'Ali, dont les sectateurs s'appellent *Séfis* ou *Shahis* (du mot Shah, titre du souverain de la Perse) et celle d'Omar, dont

les partisans prennent le nom de *Sunnis* (orthodoxes). Ces deux sectes croient à l'Alkoran ; elles reconnaissent Mahomet comme l'envoyé de Dieu ; elles admettent, sans trop s'y soumettre néanmoins, ce qui se voit encore ailleurs qu'en Asie, les mêmes règles de morale. Mais les Shahis terminent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar et les siens ; les Sunnis se vengent sur Ali et ses enfants : on sent bien qu'avec de si graves motifs de haine il n'y a plus de réconciliation possible entre deux peuples.... Ce n'est point à nous, hélas! de rire aux dépens de ceux-ci.

Au mois de septembre 1813, Shah Gadji envoya trois de ses officiers au camp de Goulistan, pour insister auprès du général Rtitcheff, afin qu'il continuât la guerre, Ils lui offrirent en présent trois chevaux, des tapis, etc. Ils désiraient d'abord être informés de nos plans de campagne, afin d'agir de concert avec nous. Ils demandaient seulement que la flotille que nous avions alors sur la mer Caspienne, leur apportât des vivres et cinq ou six cents hommes de troupes régulières avec trois ou quatre pièces d'artillerie. Le 12 octobre, la paix fut signée malgré leurs remontrances. A cette nouvelle les envoyés Truchements versèrent des larmes de dépit et de rage, preuves de la sincérité qu'ils apportent dans leurs amitiés comme dans leurs haines. Ces renseignements sur le peuple dont ils font partie, m'ont été donnés sur les bords de la mer Caspienne par un des envoyés même.

CHAPITRE VII.

Départ de Tiflis. — M. Camberlain. — Mschett. — Plaine du Mougran. — Gori. — Épitaphes. — Jumards. — Dîner à la Géorgienne. — Cotaïs. — Monastères. — Porte de fer de Derbent. — Le Caucase. — Prométhée. — Le vautour et le lièvre. — Marani. — Le Phase. — Adieux aux Russes.

Le 18 mai 1818, nous quittâmes Tiflis vers huit heures du matin. Le temps était superbe, le ciel pur et élevé. Ce n'était point cet azur presque sombre du ciel de la Méditerranée, qui semble se rapprocher de la terre; mais une teinte plus claire et plus vague remplissait tout le firmament : c'était comme un océan de lumière. Au nord ouest, c'est-à-dire dans la direction de Mschett et en suivant les rives du Kour, nous apercevions distinctement le sommet grisâtre du Caucase, toujours couronné de nuages. Arrivés sur une hauteur et nous retournant pour saluer les lieux que nous quittions à jamais, nos yeux se reposèrent longtemps sur une scène magnifique. A droite, au sommet d'un rocher immense, s'élevait un vieux et sombre château, dont la fondation remonte sans doute aussi loin que celle de la ville même (*); à gauche, mais plus bas, le Kour se

(*) Tiflis fut fondée, vers l'an 469, par le roi Wagtang Ier.

déroulait lentement sous les saules de ses bords; devant nous s'étendait Tiflis avec ses dômes nombreux, ses rues étroites, ses maisons carrées, ses toits en terrasses qui semblaient tout couverts de neige: effet produit par les fleurs du Lepidium vesicarium qui y vient partout de lui-même. A la droite du faubourg de Garéh-Touban, s'étendait un vaste cimetière Arménien : le Paganum harmala en couvrait toute la surface : ses fleurs violâtres, pareilles à celles de la clématite et plus nombreuses que ses feuilles même, donnaient à la *ville des morts*, comme disent les Orientaux, un aspect sombre, en contraste avec la teinte brillante de la ville et du paysage. Plus loin nous apercevions des plaines riches comme celles de la Lombardie. L'horizon était couronné par les hauteurs de Bombaki, toutes bril-

---

Cette ville ne renferme d'autre curiosité remarquable que des sources d'eaux thermales pareilles à celles de Tibériade : leur analyse donne, sur cent livres d'eau :

Subcarbonate de soude.	19	grains
Sulfate de soude.	36	id.
Muriate de soude.	24	id.
Subcarbonate de chaux.	20	id.
— — — de magnésie.	8	id.
— — — de fer.	2	id.
Terre siliceuse.	9	id.
Extrait résineux.	4	id.

La source la plus chaude a 40 degrés de chaleur (therm. de Réaumur.)

lantes des feux que le soleil semblait y avoir laissés. C'était un mauvais moment cependant pour admirer ces beaux lieux. Un retour sur les objets qu'il quitte amollit l'âme du voyageur, surtout quand il prévoit sur la route des obstacles ou des dangers. Il faudrait toujours, comme Ovide, partir avant le jour et ne point s'arrêter pour regarder derrière soi.

Là, nous prîmes congé des différentes personnes tant russes que géorgiennes, qui étaient venues nous accompagner. Parmi elles se trouvait le R. P. Philippe da Forano, préfet des missions en Géorgie. J'avais encore près de moi un de mes compatriotes dont je rappelle ici la mémoire avec un douloureux plaisir: M. Joseph Camberlain, né à Anvers, sculpteur et architecte distingué, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, après avoir construit dans cette capitale le palais de la bourse et plusieurs monuments sépulcraux qui font honneur à son talent, avait été envoyé à Tiflis en qualité d'architecte du gouvernement. Il ne put me quitter, lui, dès la première halte : un triste pressentiment l'accablait. Enfin, après avoir hésité à différentes reprises : « Allez, me dit-il en me serrant fortement la main, allez revoir l'Escaut; je ne serai point si heureux : du moins quand vous apercevrez les tours de notre ville natale, pensez un instant à moi. Allez. » Il se détourna brusquement et s'éloigna à grands pas. A quelque distance, il se retourna encore pour me

crier dans le langage de notre pays, *Goeye reis zulle*, (bon voyage) : quelques secondes après je l'eus perdu de vue. Le pauvre artiste ne se trompait point : trois ans après il mourut à Tiflis (*).

Nous continuâmes notre route vers Mschett en gardant toujours le Kour à notre droite. Nous cheminions lentement : moi, mon fils aîné et notre escorte russe, à pied ; ma femme et nos jeunes enfants, dans une calèche ; et nos domestiques avec nos effets, sur une *arba*, sorte de charrette particulière au pays, dont l'essieu, fixé aux deux roues, tourne avec elles sous la caisse. Je ne saurais trop dire si cette construction augmente ou diminue les frottements et facilite ou non le mouvement : il paraît seulement qu'elle cahotte tout aussi bien qu'une carriole d'Europe.

Cette première journée fut assez agréable. La chaleur était tempérée par l'ombrage de quelques arbres qui portaient des vignes. Nous échappâmes à l'ennui en admirant et étudiant la flore Ibérienne, qui déployait alors toutes ses richesses. Sur les bords du fleuve, dans un terrain sablonneux, nous découvrîmes des iris magnifiques (*Iberica*, *reticulata et Caucasica*) : nous y vîmes la *scorzonera lanata*, mêler ses fleurs bleuâtres au jaune pourpre du *crocus biflorus* : les saules qui s'élevaient parmi ces plantes

(*) Le 31 janv. 1821. *v. st.* Il avait atteint l'âge de 54 ans.

étaient de l'espèce nommée *angustifolia* : le mélange de toutes ces teintes de feuillage et de fleurs produisait les plus riants contrastes. Sur les hauteurs au contraire, l'épineuse *spirea crenata* dominait presque partout et ne laissait que peu de place à différentes espèces de l'*astragalus* : l'aspect de cette végétation était plus monotone et plus sauvage.

Plus loin quelques rhododendrons la variaient davantage; on voyoit même, çà et là, une belle espèce d'acacia(*mimosa*) élever sa tête touffue et laisser pendre comme les girandoles d'un lustre ses belles grappes de fleurs blanchâtres: cet arbrisseau appartient généralement à la zone torride; et pourtant il soutient là pendant l'hiver un froid extrêmement rigoureux. (*)

Nous arrivâmes ainsi à Mschett, ville qui fut jusqu'à la fondation de Tiflis la résidence des Czars géorgiens : dévastée par Tamerlan en 1411, elle n'a rien conservé ni repris depuis lors de son ancienne splendeur. La cathédrale, monument gothique qui n'a rien de remarquable, renferme la sépulture des Czars. Nous vîmes près de la ville l'oratoire de sainte Ninon. Rien dans ce pays n'a échappé aux

(*) Le lecteur trouvera, à la fin de ce chapitre, la liste de toutes les plantes que j'ai rencontrées, tant sur la route de Tiflis à Poti que dans toutes mes excursions sur les bords de la mer noire : j'y joindrai un aperçu de l'histoire des autres règnes dans ces contrées.

dévastations des barbares, si ce n'est les monuments religieux (*) : singulière tolérance, dont les mahométans ne donnent d'ailleurs que cette seule marque! serait-ce de la part de ces barbares une cruelle ironie ?

Le lendemain, ayant traversé le Kour au-dessus de l'embouchure de l'Aragui, nous le cotoyâmes encore en le gardant à notre gauche et nous dirigeant vers Gertiskal, où nous passâmes la nuit assez commodément, grâce aux provisions, ustensiles et literies que nous portions sur notre arba : car il ne faut pas songer en un pareil pays à l'hospitalité que l'on pourrait acheter dans une auberge, ni à celle que l'on pourrait recevoir chez les habitants. La malpropreté qui règne partout avec la misère oblige à coucher en plein air ou sous une tente : encore faut-il avoir soin d'examiner si la place que l'on choisit n'a point été récemment occupée par quelques voyageurs. Le respect que les orientaux portent à tous les ouvrages du créateur fait que, pour se débarrasser de certains animaux incommodes, ils se contentent de les déposer proprement dans l'endroit où ils ont passé la nuit, laissant ainsi, tout le long de leur

---

(*) De même, quand Aga Mahommet Khan, prit Tiflis, le 11 septembre 1795, *v. st.*, et qu'il emmena en esclavage environ 10000 Géorgiens, hommes, femmes et enfants, il ruina la ville de fond en comble, mais il respecta les églises.



route, des traces vivantes qu'il faut craindre d'effacer.

Le 20 nous fîmes route à travers la plaine ou plutôt la vallée de Mougran, vaste terrain parfaitement cultivé en avoine, orge, froment, etc. Le menu gibier s'y trouve en abondance : on y voit quantité de cailles, de râles et de perdrix rouges. Les rois de Géorgie allaient y chasser annuellement vers le mois de septembre. Héraclius surtout étoit grand amateur de la chasse au faucon. Pendant plusieurs jours, une vaste tente persane était élevée dans la plaine : les premiers seigneurs de la cour étaient invités à accompagner le souverain, et les plus avancés dans ses bonnes grâces recevaient, comme une marque de faveur, le lièvre sur lequel il avait lancé son faucon. Près du village de Mougran, un prince de la famille *Bagration*, nommé par les Géorgiens *Mougran Batonni*, (Seigneur de Mougran), nous montra plusieurs lièvres empaillés suspendus au plancher du salon : c'étaient autant de monuments de la faveur dont son père avait joui près du Czar : ce dont il ne laissait pas d'être fier.

Le soir, notre petite caravane arriva à Gori, capitale de la Cartalinie. Cette ville est située au confluent de la Pschaw et de la Liagwa, qui elle même se jette dans le Kour à une werste plus bas. Elle est entourée de murs et défendue par une citadelle, dont la construction remonte à une très haute antiquité. Une place de cette importance devait avoir un com-

mandant; ce fut chez lui que nous descendîmes.

Le major T.... et sa famille étaient plongés dans une affliction que leur politesse cherchait en vain à nous dissimuler. Nous apprîmes plus tard la cause de cette douleur, sur laquelle nous n'osions les interroger. Comme j'étais allé visiter le couvent des capucins, le père Marius de Cologne, que j'y rencontrai, me mena dans le cimetière pour m'y montrer une épitaphe de sa composition. Je lus sur une pierre fraîchement enchâssée dans le mur cette inscription latine.

D. O. M.
AB.
ANNO. MDCCCXVIII.
HIC.
CONDITUR.
OPTIMORUM. PARENTUM.
DILECTISSIMA. ET. UNICA. FILIA.
ROSALIA. N. N.
QUAE.
FLORERE. DESIIT.
UBI.
NATURA. INCIPIT.
NAM.
OBIIT. I. CALEND. MAII.
AETAT. ANN. III. MENSES. II. DIES. V.

« C'est, me dit le père Marius, la fille du commandant de la place; comme sa mère est polonaise

et conséquemment catholique, nous l'avons placée ici : c'était une charmante enfant, à qui j'ai voulu rendre ce triste et dernier office. »

Je n'eus pas la force de le complimenter (*).

Nous quittâmes ces parents désolés en pleurant avec eux.

(*) Cette épitaphe m'en rappelle une autre, peut-être plus touchante, que l'on trouve dans Shenstone, auteur d'un poème anglais intitulé *The Chace*, de quelques pastorales et d'une description de son jardin. Je ne l'ai vue citée dans aucun ouvrage français ; la voici.

O. MARIA.
Puellarum. elegantissima.
O. flore. venustatis. abrepta.
O.
Quanto. minus. est.
Cum. reliquis. versari.
Quam. tui. meminisse.

TRADUCTION DES DEUX ÉPITAPHES.

Depuis l'an 1818, ici est déposée une fille unique et bien aimée de parents respectables, Rosalie N. N. Elle cessa de fleurir, quand la nature commence à se couvrir de fleurs : elle mourut le premier mai, agée de 3 ans, 2 mois, 5 jours.

O Marie ! O la plus charmante des vierges, ô toi qui fus ravie dans la fleur de ta beauté, combien il est moins doux de vivre avec le reste du monde qu'avec ton souvenir !

Comme il fut impossible de nous procurer à Gori des voitures pareilles à celle qui nous avait conduits jusque là, nous nous vîmes forcés de nous contenter de quelques chevaux et de mulets, d'une espèce à l'existence de laquelle beaucoup de personnes refusent encore de croire. L'hébride né d'un âne et d'un buffle femelle, le jumard en un mot, est très commun dans tout le nord de la Perse. J'en ai vu un grand nombre en Géorgie. Il est plus grand, plus beau, plus fort et moins têtu que l'âne et le mulet ordinaires; il tient cependant fort peu de la femelle qui l'a mis au monde. On conçoit tout ce que l'on a pu objecter contre la possibilité de l'accouplement de deux espèces aussi différentes de mammifères, d'un ruminant avec un animal à un seul estomac, d'un solipède avec un bisulque! Mais à cela je réponds, comme M. Jacotot, le fait! le fait! Ce fait, je viens encore l'attester après une foule de voyageurs; je souhaite que mon témoignage fasse définitivement pencher la balance du côté de la vérité.

Nous fîmes charger nos bagages sur ces animaux: moi, ma femme et mes enfants nous montâmes tous à cheval. J'avais fait faire des habits à la circassienne pour nous en revêtir à la frontière turque: déjà mes deux domestiques étaient habillés de la sorte. Ma femme ne prit jamais le costume circassien; mais elle porta toujours un voile. Rien de plus original que l'aspect de cette petite caravane, avec ses

costumes variés, ses bagages et ses singulières montures. Le bon Callot ne nous eût pas manqués s'il fût tombé sur notre chemin.

Nous nous dirigions vers le château d'Opplissighi, espèce de forteresse taillée dans le roc, à dix werstes de Gori et sur l'ancienne frontière de l'Imérétie. C'était la résidence du prince Tsérételli, qui nous y accueillit avec une hospitalité cordiale et nous y offrit à déjeûner.

La salle à manger était à la fois le salon de réception et la chambre à coucher du prince et de sa femme. Sur un des côtés de l'appartement se prolongeait un immense lit de bois, pareil à ceux que l'on voit dans nos corps-de-garde. La nuit on étendait là dessus une une espèce de matelas de feutre, épais de deux doigts, et fort dur : on roulait dès le matin cette couche conjugale, pour la placer sur des coffres où étaient serrés les habillements du prince et de la princesse. Le long des murailles étaient suspendues toutes les différentes armes du prince : elles étaient riches et nombreuses. Les croisées, taillées en pierre comme celles de nos églises gothiques, étaient garnies de papier huilé en place de vitraux. Nous dînâmes par terre, accroupis à la turque. Pour faire honneur à ma femme, la princesse dérogea aux mœurs du pays et prit place avec nous. Quelque grand que soit le nombre des convives, ils se rangent toujours sur une file, et le maître de la maison est placé à l'une des

extrémités, de manière à pouvoir s'occuper de tous ses hôtes. Nous étions en tout douze personnes. Une natte fut étendue devant nous et par dessus une nappe de couleur. Des pains longs et plats, d'une pâte fort molle, furent placés devant chacun des convives. Ces pains servent à plusieurs usages : on s'en construit, pour manger la soupe qui est fort épaisse et même les légumes et les sauces, une sorte de cuiller que l'on finit par avaler ; on s'en fait également une serviette pour s'essuyer les doigts ou les lèvres. Les Imérétiens boivent beaucoup, et un domestique circule continuellement derrière la file des convives, armé d'une énorme amphore et d'une grande cuiller d'argent dans laquelle chacun boit à son tour. Chez le prince Tsérételli, ma femme et la princesse se servaient à elles deux d'une coupe plate en forme de patère. La table était abondamment plutôt que somptueusement servie en volaille et gibier, rôtis ou accommodés avec beaucoup d'herbes de haut goût. Les plats était fort petits et très nombreux. La plupart des légumes différaient singulièrement de ceux que l'on nous sert en Europe. Les Géorgiens mangent, crus ou bouillis dans l'eau, une vingtaine de végétaux que nous dédaignons ou qui manquent à nos climats. Tous ces mets nationaux figuraient à la table du prince. Le potage, au lieu des herbes que nous y mettons, était composé avec de la coriandre (*coriandrum sativum ;* en géorgien, *Zenri*). Il fut remplacé

par une salade de *convallaria polyganatum* (*Swintri*) cuit à l'eau et refroidi ; il se mange à l'huile et au vinaigre. La princesse avait devant elle une assiette de menthe verte (*Pitna*), qu'elle prenait crue et sans aucune espèce d'assaisonnement. Enfin dans toute la Géorgie on mange la mauve (*malva rotondifolia;* en géorgien, *Balba*), apprêtée à peu près comme on nous sert les choux. C'est le mets habituel des pauvres, qui le trouvent en abondance le long des routes et dans les prairies. On est frugal en Asie ; et l'on y a souvent de bonnes raisons pour l'être.

Au total, le vin qui croît dans les domaines du prince étant fort bon et ressemblant aux vins du midi de la France, mais moins chargé d'alcohol, il se trouva que nous fîmes un repas très-passable : ce qui n'était point arrivé depuis Tiflis, et ce qui ne nous arriva pas souvent jusqu'à Constantinople. Je demande pardon à mes lecteurs si je ressemble ici à un de ces Touristes qui, sous le titre de Voyage en Europe ou ailleurs, publient l'histoire des côtelettes qu'ils ont mangées et des flacons qu'ils ont bus : ma description culinaire renferme au moins un détail que je donne dans une vue toute philanthropique : peut-être, durant la disette de 1816, bien des malheureux eussent été charmés d'apprendre que la mauve commune est mangeable.

Nous quittâmes le prince, enchantés de la ma-

nière dont il nous avait fait les honneurs de l'espèce de grotte qu'il appelait son château.

Souram, qui se trouvait sur notre route, est une ville, autrefois considérable, mais entièrement dépeuplée par la peste en 1811 et 1812. Un fort défendait jadis les habitants contre les invasions des Turcs: ses ruines encore debout semblent veiller sur leurs tombeaux. Ce spectacle d'une ville toute déserte n'est pas rare en Asie : il cause une impression que l'on ne retrouve en Europe qu'à Herculanum, à Pompéïa, dans quelques rues de Versailles et dans la ville que Richelieu fit bâtir. Zadouban, Sakaraketti, Quirilli, sur la route de Cotaïs, situées sur un territoire fertile, commencent à peine à se relever.

Cotaïs, même, sur le Rion (Phase), ne conserve plus rien de son ancienne splendeur. Ruines antiques peut-être, ruines gothiques, ruines arabes, ruines modernes même, y sont entassées l'une sur l'autre. L'ancien palais des rois d'Imérétie et le monastère sont les seules parties de ces débris qui offrent quelqu'intérêt. Nous logeâmes à la mission catholique, desservie par des capucins de Rome. Leur maison et le temple même sont en bois : ils y vivent dans toute la simplicité de l'église primitive, mais aussi dans toutes ses vertus. Durant les ravages de la peste, ils déployèrent un courage vraiment héroïque, servirent, veillèrent les malades de toutes les classes, et de toutes les religions : surtout ils

enterraient soigneusement les morts; car c'est là le seul préservatif que l'on puisse opposer aux progrès du fléau (*). Le père Joseph della Colle, génois, chef de la mission, était digne de figurer à la tête de cette honorable corporation; homme éminemment instruit, parlant et écrivant très-bien le géorgien, doué de toutes les vertus et de tout ce qui les rend aimables et utiles, il était, pour les habitants du pays, l'objet d'une sorte de culte. Voilà les hommes auxquels il est encore dit aujourd'hui : *euntes docete*; et celui-là se trouve dans un pays qui a besoin d'écouter les véritables successeurs des apôtres, et qui ne peut guère être sauvé que par eux.

A une lieue de Cotaïs se trouve le monastère de Gelatti. J'y allai visiter le tombeau du roi David Ier (Bagration), enterré à côté de la porte de fer de Derbent (*pylæ caspiæ*), qu'il fit enlever après avoir pris cette ville sur les califes. Ce sont deux battants, formés de barres et de plaques de fer, ceintrés par le haut et placés entre deux colonnes. Le tout est plus grand qu'une porte de nos places de guerre. La surface des battants est couverte d'inscriptions arabes en caractères cufiques; au bas est une inscription en vieux géorgien, écrite avec le premier des alphabets que je donne à la fin de cet ouvrage. Les curieux ont

---

(*) Voyez la deuxième note à la fin du chapitre.

enlevé tant de petits morceaux de fer qu'il ne reste pas deux mots entièrement déchiffrables. Ce monastère est la résidence de l'archevêque Euphémio qui m'invita cordialement à dîner. L'église est magnifique; bâtie en pierre et d'une construction massive, elle a échappé aux ravages des infidèles. J'aime pourtant mieux encore mes bons capucins de Cotaïs et leur maison de bois.

Le général Kornatofski résidait alors à Cotaïs. J'allai lui faire une visite. Je le trouvai fort agité: une nouvelle qu'il venait de recevoir, l'avait mis en fureur. Il m'apprit que Mahmoud, fils aîné de Selim, Pacha d'Adjara, venait de faire une invasion dans le Gouriël à la tête de deux cents hommes armés. Il s'était avancé jusqu'au village de Persat, situé à vingt werstes des frontières, y avait enlevé trente neuf personnes, tant hommes que femmes, filles et enfants, et s'était retiré avec sa proie. Fallait-il tirer vengeance de cet outrage immédiatement et par la force des armes; en un mot, commencer, sans ordres supérieurs, une guerre peut-être interminable? ou pouvait-on se contenter de réclamer, afin d'obtenir, par des négociations, la punition du coupable et la restitution des prisonniers. Je parvins à faire pencher le général vers ce dernier parti, et comme je devais m'arrêter à Trébizonde, il fut convenu que je me chargerais de commencer là nos réclamations, en me faisant ap-

puyer par un consul européen. Je rendrai compte plus tard de la manière dont je remplis cette mission.

Dans la journée du lendemain, à mesure que nous nous approchions de Marani, l'Elborus, l'ancien Caucase, se découvrit de plus en plus nettement à notre vue : son sommet s'élevait devant nous à chaque pas que nous faisions. Il semblait venir à nous avec la majesté d'un géant. Les peuplades qui en habitent le pied l'appellent souvent *Shah-dag*, roi-montagne. La neige qui couvre son front commençait à se fondre aux rayons du printemps; la partie inférieure de la calotte devenait jaunâtre : on aurait dit les cheveux vénérables d'un vieillard entourés d'un diadème d'or.

Quel froid doit régner parmi les glaces éternelles de l'extrême sommet! Sans doute c'est là le véritable vautour qui rongeait les entrailles du malheureux Prométhée, enfermé dans quelque tour, dont on retrouverait peut-être les vestiges! Pourtant, voilà des vautours même qui viennent planer jusqu'au dessus de nos têtes; des vautours d'une envergure énorme : l'un d'eux s'arrête immobile, et son œil ardent est fixé perpendiculairement sur nous. Pour peu que je m'abandonne à l'illusion des souvenirs antiques, je vais lui adresser la parole et lui demander compte de bien des choses. Mais un jeune pâtre m'aborde et me tire de ma rêverie : il me demande

si je veux lui acheter un lièvre. Il a les mains vides et je lui dis en riant que sans doute son lièvre court encore. Non, répond-il, en élevant un doigt en l'air, car voici un vautour; puis en me montrant un tertre à quelques pas de nous, il ajoute, et voilà là-bas un lièvre. Je l'achète. Mon pâtre court, enfonce le bras dans un trou creusé au pied du monticule, et en tire effectivement l'animal qu'il m'abandonne pour quelques copeks. Je sus depuis, que dans toutes les plaines situées au nord et au midi du Caucase, les lièvres se creusent ainsi des terriers de deux à trois pieds de profondeur, où ils se réfugient quand ils aperçoivent un vautour, et où les pâtres vont les prendre, guidés par le même indice.

A la première station, le lièvre fut trouvé fort bon : tout en le mangeant, nous rîmes beaucoup de nos idées poétiques sur le vautour de Prométhée et de la manière dont nous lui avions ravi son dîner. Nous conclûmes que Jupiter avait enfin délivré son prisonnier, ou que le foie avait fini par ne plus repousser, puisque son bourreau était obligé de se rabattre sur les lièvres, les faisans ou les perdrix rouges qui abondent dans ces plaines : gibier qui, après tout, vaut bien peut-être *l'immortale jecur* du fils de Japet, vieux de quatre ou cinq mille ans.

Plaisanterie à part, je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'un fait aussi peu contesté dans toute l'antiquité, et chanté par tous ses poètes, ne repose sur

aucune réalité. Pompée, qui n'était ni un sot ni un superstitieux, pensait comme moi sur ce point; car il alla visiter le lieu même où l'on prétend que Jupiter enchaîna son ennemi : ce qu'il y trouva, c'est ce qu'aucun historien n'a jugé à propos de nous apprendre.

Une chose plus certaine encore, c'est que, d'après le rapport des habitants du pays, il existe, dans une caverne, au milieu d'une des vallées qui s'étendent au pied du mont, un énorme tombeau en bronze, renfermant les ossements d'un géant, reliques pour lesquelles ces braves gens ont la plus profonde vénération. Cette tradition est tellement bien établie qu'en 1817, le général major prince Eristoff tenta de vérifier les faits qu'elle suppose. Escorté par un fort détachement de troupes russes, il essaya vainement de pénétrer dans le vallon indiqué, qui, si l'on en croit l'auteur des *Pélerinages des payens*, doit être situé du côté du village de Kornice. Un vent du nord-est le surprit sur les hauteurs qu'il avait à franchir et faillit le faire mourir de froid avec tous les siens. Ils rebroussèrent chemin en toute hâte; mais plusieurs soldats restèrent sur la place, d'autres souffrirent long-temps des suites de cet accident. Peut-être était-ce ce qui pouvait leur arriver de moins malheureux; car plus loin, les habitants des montagnes se seraient opposés à leur marche et les auraient massacrés jusqu'au dernier. La solution de ce problème ne sera sans doute trouvée que quand

la puissance russe en aura résolu plusieurs autres.

Maglakki, village situé à moitié chemin de Cotaïs à Marani, c'est-à-dire à environ 18 werstes de l'un et de l'autre endroit, comptait avant 1810 plus de 1000 familles : la peste les a réduites à 60. Là on passe, sur un méchant pont de bois, la petite rivière ou plutôt le ruisseau de Gousbiskali.

A Marani nous logeâmes chez le colonel Pouserefski, excellent homme et militaire distingué. Le lendemain de mon arrivée, il m'invita à une chasse aux sangliers. Ces animaux pullulaient dans le pays et ravageaient les champs aussi fertiles que bien cultivés de cette magnifique contrée. Nous en eûmes bientôt rencontré une troupe : nous en blessâmes cinq, et réussîmes, non sans peine et sans danger, à en mettre trois à mort. C'était une chasse comparable aux plus fameuses de l'antiquité : notre Méléagre fut un pauvre paysan qui faillit être décousu ; mais heureusement il en fut quitte pour la peur et pour une légère blessure au bas ventre.

Marani, ville autrefois très peuplée, possédait l'entrepôt des vins de ces contrées. Elle est située sur le Tschénisgali, l'Hippus des anciens, qui va se jeter dans le Phase (Rion). Nous nous embarquâmes, pour descendre cette rivière, sur trois canots pareils encore à ceux que Strabon a décrits, c'est-à-dire sur trois énormes troncs d'arbre assez proprement creusés. Nous descendîmes ainsi jusqu'à Ketilla, ancienne

maison de plaisance des rois d'Émérétie, située presque au confluent des deux rivières ; c'est là que, selon Pline (Lib. I, c. 4), se trouvait la ville d'Æa, (*). Le lendemain, nous étant rembarqués de bonne heure, nous entrâmes bientôt dans le Phase. Le ruisseau de Skaliskari, devant l'embouchure duquel nous passâmes dans la matinée, marque la frontière entre l'Émérétie et la Mingrélie. Sur le bord du fleuve nous ne vîmes d'autre village que Tchaladidi, situé sur la rive gauche. Dans la soirée, nous arrivâmes à l'avant-poste russe placé sur la rive droite du fleuve et à deux werstes du fort de Poti.

Là, se trouvent d'immenses magasins de farine destinés à l'approvisionnement de l'armée, d'Émérétie et du Gouriël : cette denrée est apportée de la Crimée par de petits bâtiments qui la débarquent à la redoute de Kouléh. Une compagnie d'infanterie du régiment de Belloffski, formait la petite garnison de cet endroit. La garde, composée de 30 hommes et d'un officier, se mit sous les armes quand nous débarquâmes ; elle en fit autant à notre départ. C'était le moment de prendre congé des braves compagnons d'armes, dont sept années de dangers, de

(*) Apollonius de Rhodes, Dicéarque et Théopompe assurent aussi que cette ville fut fondée en cet endroit par le grand Sésostris.

fatigues et de succès communs, m'avaient presque fait le concitoyen : j'avais peine à quitter le front de ce petit peloton, qui m'attachait comme si j'avais vu toute notre belle armée devant moi. Je voulus parler; mais je ne pus que serrer la main d'un sergent en y glissant de quoi rendre ces braves gens heureux, à leur manière, durant quelques minutes, et je me jetai dans un de nos canots. Ils me saluèrent d'un hourrah. Mon émotion était au comble : c'était peut-être une faiblesse ; mais cependant les hommes les plus sûrs et les plus fiers de leur courage, ceux qui ont servi le plus long-temps et le mieux, sont ceux qui la comprendront le plus facilement. Il y a dans l'attachement d'un militaire à son corps, à l'armée toute entière, quelque chose de fanatique et de passionné : on aime presque son drapeau comme on aimerait une femme. Enfin, l'on a vu Napoléon pleurer en embrassant son aigle, comme il l'eût fait en donnant le dernier baiser à son fils.

Le capitaine m'accompagna jusqu'à Gori, sans cependant y mettre pied à terre : je l'embrassai, et je vis son canot s'éloigner. C'était la dernière fois peut-être que mes regards s'arrêtaient sur l'uniforme que j'avais si long-temps porté ; et en me retournant vers le rivage, je ne vis plus que des turbans devant moi... Le jour tombait; tout était calme ; je n'entendais plus, dans le lointain, les hourrahs qui avaient salué mon départ; mais, du haut des minarets, la

voix sonore du Muezzin annonçait l'heure de la prière : Dieu est grand, disait-il ; et je repris courage (*).

(*) La prière Turque qui se fait cinq fois par jour s'appelle *namazi ;* elle s'annonce chaque fois par des paroles différentes. Le muezzin dit à midi : *Allah, Ilah, Mohammed resul Ilah;* Dieu, Dieu, Mahomet prophète de Dieu ; et le soir : *Allah, hækk kebir ;* Dieu, Dieu grand. (Le premier mot est Turc et les deux autres Arabes).

Ces mots ne sont pas criés, comme on le croit généralement, mais chantés, sur deux ou trois notes très-prolongées.

NOTE DU CHAPITRE VII.

HISTOIRE NATURELLE DE LA GÉORGIE ET GÉNÉRALEMENT DES PAYS SITUÉS AU MIDI DU CAUCASE.

CLIMAT.

Le climat de ces pays, situés entre le 40e et le 42e degré, est moins chaud, et surtout plus inégal que celui des contrées de l'Europe, qui se trouvent sous la même latitude. Des observations faites à Tiflis, au thermomètre de Réaumur, à l'ombre, le matin et à midi, m'ont donné pour chaque mois les moyennes suivantes.

	matin.	midi.
Janvier.	— 5° ½	+ 3° ½
Février.	— 1 ½	+ 8
Mars.	0	+ 9 ½
Avril.	»	+ 11 ½
Mai.	»	+ 15 ½
Juin.	»	+ 22
Juillet.	»	+ 25 ½
Août.	»	+ 21
Septembre.	»	+ 15
Octobre.	+ 7	+ 10 ½
Novembre.	+ 2 ½	+ 6 ½
Décembre.	— 2 ½	+ 4.

Les singulières inégalités d e la température de ces contrées nécessiteraient cependant, pour arriver à un résultat bien exact, la comparaison des moyennes d'un grand nombre d'années. Par exemple, la température

matinale du mois de novembre est sans doute portée trop haut à + 2 ½, tandis que celle de midi n'est qu'à + 6 ½. Cela vient de ce qu'un vent du sud-est, qui souffla le 12 de ce mois, au matin seulement, fit monter tout-à-coup le thermomètre à + 15 °. Ce phénomène est sans doute une suite bien affaiblie de celui que l'on observe en Perse. Le vent du sud-est, que l'on appelle *semoun*, y est quelquefois si brûlant qu'il fait périr les hommes qui le respirent: les animaux l'évitent en se couchant par terre. Les feuilles des arbres se crispent et l'herbe se dessèche. Un jour, à Lenkoran sur la mer Caspienne, je fus témoin de ses effets: un cosaque, qui travaillait la poitrine nue, en fut frappé et mourut au bout de cinq minutes; je ne l'évitai qu'en me tournant vers le nord.

Le lendemain cependant toutes les montagnes se couvrirent d'une neige qui fondit presque aussitôt. Sans doute c'est le dernier souffle de ce vent terrible qui produit encore à Tiflis l'élévation soudaine du thermomètre. De même, il arrive fort souvent que l'atmosphère est rafraîchie par le vent du nord-ouest, qui a balayé les neiges éternelles du Caucase ou celle du *Mquinvari*, vulgairement appelé le *Kasbeck*. Cela mis à part, on peut considérer le climat de la Géorgie comme semblable à celui de la Sicile, située néanmoins sous une latitude bien plus méridionale.

RÈGNE MINÉRAL.

Le point culminant des monts Caucase étant inabordable jusqu'ici, la géologie de toute cette contrée est fort peu avancée et manque pour ainsi dire d'un point de départ. Les roches que l'on a pu examiner ne paraissent être que de seconde formation tout au plus. Quoi qu'en ait dit M. de Biberstein, on y rencontre en beaucoup d'endroit des productions volcaniques. Les

couches du sol, parallèles et superposées, se composent de Granit, Siénite, Porphyre, Schiste, Argile, pierre calcaire de 2ᵉ formation, Trapp, Marnes, Grès et Brèches; mais on n'y trouve aucune espèce de cristaux ou de pierres précieuses. Des basaltes régulièrement cristallisés se trouvent en grandes masses dans la Somghétie et par groupes isolés sur les bords du Tereck.

Près de Cobi, village des Ossètes, on voit une montagne entière formée de piliers brunâtres à 3, 5, 8 ou 9 faces, couchés horizontalement et s'avançant sur le village qu'ils menacent d'engloutir. Souvent des fragments détachés détruisent les cabanes et écrasent les habitants; mais les Ossètes ne songent point à chercher des demeures plus sûres : ils pensent qu'un homme tué de cette manière, par la volonté du grand esprit, aurait péri en quelque lieu qu'il se fût trouvé.

On trouve en Imérétie quantité de jaïet dont on fait divers bijoux et ornements. Il existe en Géorgie, des mines de charbon de terre dont l'industrie russe ne tardera pas à profiter. Quant aux mines métalliques, il ne s'en trouve que sur le versant septentrional du Caucase. La mine de plomb sulfuré y est la plus commune; elle contient toujours une certaine portion d'argent. Les mines de cuivre sont beaucoup plus rares : cependant on se livre avec beaucoup d'ardeur à leur exploitation. Si l'on ajoute à cela les bains chauds de Tiflis, et les mines de sel de Kars, dont j'ai déjà fait mention, on aura une énumération complète de toutes les richesses minérales de la Géorgie et des pays voisins.

Mais je ne puis m'empêcher de parler plus au long de l'exploitation singulière des sources de Naphte, que la nature a placées dans les environs de Bakou. On me permettra dans cette note de m'écarter encore un peu de mon sujet principal, en faveur de la singularité des détails accessoires.

Les sources principales se trouvent dans le district de Balegan, à une dixaine de werstes de Bakou; et plus de trente puits y sont ouverts. Cette huile paraît distiller à travers la terre et descendre des montagnes où sont placés des réservoirs, dont on ignore l'origine. On conjecture que des forêts entières d'arbres résineux auront été précipitées dans quelques cavités, où leur décomposition progressive produit ce liquide inflammable. La couleur de cette huile est noire; mais les rayons du soleil la font briller d'une teinte rougeâtre. Elle ne prend point feu très-aisément; mais une fois enflammée, elle jette une lumière fort claire accompagnée de beaucoup de fumée. Les habitants de ce district et même tous ceux des bords de la mer noire, la font brûler dans des lampes ou dans des plats de fer, larges, peu profonds et remplis de sable presque jusqu'aux bords. Cette substance leur sert encore à enduire les terrasses qui couvrent leurs demeures, pour les rendre impénétrables à la pluie; et dans l'été, ils en frottent leurs buffles, pour éloigner, au moyen de son odeur bitumineuse, les taons et autres insectes très-dangereux dans ces climats.

Non loin de là, au pied d'une colline, se trouve une source d'huile blanche. Celle-ci s'enflamme facilement et brûle même sur l'eau. Par un temps calme, les gens du pays s'amusent à en verser quelques tonneaux dans une baie de la mer Caspienne et y mettent le feu vers le soir. Le doux balancement des vagues n'éteint point la flamme, qui s'étend à perte de vue et offre bientôt le spectacle d'une vaste mer de feu. Nos illuminations et nos feux d'artifice sont bien chétifs auprès de ceux-là.

A quatre werstes des sources de Naphte est un lieu appelé *Ateschjah* ou la demeure du feu. A mesure qu'on en approche, on sent une odeur sulfureuse, qui devient bientôt insoutenable. Cette odeur règne dans un

rayon d'un demi werste; et au centre de cet espace, quand le temps est sec, on voit s'élever une longue flamme d'un blanc bleuâtre dont l'intensité s'accroît surtout la nuit.

A quelque distance du feu, mais sur le terrain sulfureux lui-même, des Indiens de la religion des Guèbres, adorateurs du feu, se sont construit de petites maisons de pierre. Le terrain renfermé entre les murs est recouvert d'un lit d'argile de l'épaisseur d'un pied, afin que la vapeur ne puisse percer. Mais des ouvertures, bouchées par un tampon, sont laissées çà et là. Quand un des habitants a besoin de feu pour sa cuisine ou de lumière vers le soir, il enlève un de ces tampons, il présente un brandon allumé à l'ouverture, et la flamme s'élève aussitôt : quelque large que soit l'ouverture, la flamme a le même diamètre que celle-ci, mais sa hauteur et son intensité augmentent à mesure qu'elle est plus resserrée. Si l'on tient la main devant le courant d'air qui s'exhale, après que l'on a soufflé la flamme sans fermer le trou, on sent une grande chaleur ; la peau rougit et s'enfle ; on éprouve en un mot tous les effets que l'on sent dans les bains de vapeurs sulfureuses.

La nuit, pour obtenir une lumière qui soit à la hauteur des objets auxquels il travaillent, ils enfoncent dans de petits trous faits dans le sol, des roseaux, dont l'intérieur a été préalablement enduit d'eau de chaux : par ce moyen ils obtiennent à telle place qu'ils veulent un courant d'air inflammable qui donne une flamme de six pouces, avec une lumière vive et toujours égale.

Les pauvres tisserands indiens, qui habitent cet endroit, éclairent ainsi les deux côtés de leurs métiers, et n'ont aucune peine à se donner pour entretenir ou renouveler leur lumière. Tout autre feu leur est inutile, car la chaleur de celui-ci est si grande qu'elle force de tenir les croisées et la porte ouvertes. Il serait même dangereux d'allumer quelque part un grand feu de bois ;

des accidents déplorables ont déjà eu lieu par suite de l'inflammation soudaine de la vapeur. Ce gaz est en outre transportable : les Guèbres en envoient, dans des provinces éloignées de la Perse, des bouteilles dont le contenu se trouve inflammable après des mois entiers : sorte de prestige permanent par leqnel ils entretiennent la superstition de leurs coréligionnaires. Les habitants d'Ateeshjah l'emploient non seulement aux usages domestiques, mais encore à entretenir les fours à chaux et à consumer les cadavres de leurs proches après leur mort.

Ainsi l'hydrogène (sulfuré à la vérité), ce gaz inflammable dont la production artificielle et l'usage se répandent de plus en plus en Europe, avait été depuis des siècles fourni par la nature même aux peuples de ces contrées. Des voyageurs avaient été témoins de ce phénomène et aucun n'avait pensé qu'il fût possible à l'homme de l'imiter : la nature nous donne en tout genre des leçons, dont nous sommes bien lents à profiter.

Outre ce feu qui consume réellement, on en voit encore, dans les environs de Bakou, un autre qui ne semble qu'une vaine apparence. Après les pluies chaudes de l'automne, par une soirée brûlante, toutes les campagnes d'alentour paraissent en flammes. Souvent le feu roule le long des montagnes en masses énormes et avec une incroyable vitesse. Quelquefois il reste immobile. En octobre et novembre, par un beau clair de lune, une lumière d'un bleu très-brillant éclaire tout l'horizon occidental : souvent la montagne de Soghtoku, se revêt de feux pareils ; mais alors ils ne s'étendent point jusque dans la plaine. Si au contraire la nuit est noire, alors des jets innombrables de flammes, quelquefois isolés, quelquefois en masses, couvrent tous les terrains bas et alors les montagnes restent obscures. Ce feu ne brûle point et si l'on se trouve au milieu de ce qui a si bien l'apparence de flammes dévorantes, on ne sent pas la moindre cha-

leur. Les foins, les roseaux restent intacts. J'ai observé que durant ces incendies fantastiques le tube vide de mon baromètre paraissait surtout en feu, ce qui me porte à penser que ce phénomène tient tout-à-fait à l'électricité.

Vraiment ce petit district semblait bien fait pour recueillir quelques débris de la malheureuse secte de Zoroastre : si bien servi par un feu tout naturel, entouré de ces spectacles magnifiques produits par une apparence de feu, on deviendrait Guèbre soi-même si l'on n'y prenait garde.

RÈGNE VÉGÉTAL.

J'ai déjà cité quelques unes des plantes qui croissent dans les environs de Tiflis. Je ne puis qu'y ajouter la liste de celles que j'ai rencontrées sur toute ma route et dans les lieux de la côte où j'ai relâché avant d'arriver à Constantinople.

ENVIRONS DE TIFLIS.

Iris iberica. . . . . . reticulata. . . . . . caucasica. Scorzonera lanata. Crocus biflorus.	Sur une terre sablonneuse près du Kour.
Salix angustifolia.	Le long du fleuve.
Lepidium vesicarium.	Sur les terrasses des maisons.
Onosma sericea. . . . . . rupestris. . . . . . echioides. Coronilla iberica. Alyssum montanum. . . . . . serpilifolium. . . . . . murale.	Dans les plaines et sur les hauteurs.
Spirea crenata.	couvre toute les montagnes.

Cheiranthus odoratissimus. Astragalus stella. . . . . . eriocarpus. . . . . . tumidus. . . . . . brachicarpus, ... caucasicus. Trifolium lamosum. Scorzonera eriosperma. Carduus albidus. Anapar dioides.	Sur les montagnes.
Hedysarum pseudoalhegi. . . . . . baxbaumii.	Sur les hauteurs qui bordent le torrent de Véra.
Astragalus fruticosus. Silene iberica.	Dans les bois.
Pyrethrum parthenifolium.	Près des bois.

ROUTE DE TIFLIS A MSCHETT.

Rubus fruticosus. Zizyphus paliurus.	Près des bois : ou en compose les haies des jardins.
Paganum harmala. Polygonum Bellardi. Sophora alopecaroides. Ranunculus oxyspermus. . . . . . polyanthemus. . . . . . illiricus. Myagrum rugosum. Bunias cochlearioides. Crepis nemorensis. . . . . . rhœadifolia. Carduus marianus. Anthemis peregrina. Cratægus orientalis. Carex dilata.	Dans les plaines et les vallées.
. . . . . subvillosa. . . . . . melastachia.	Dans les prairies et les vallons humides.

Orchis morio. . . . . . thephrasanthes. . . . . . fusca. . . . . . sambucina.	Dans les vallées riches en herbage.
Heracleum absynthifolium. Polygonum buxifolium. Smilax excelsa. Juniperus excelsa. . . . . . oxyudrus.	Sur la côte des montagnes.
Cistus tumana. . . . . . niloticus.	Sur les hauteurs.
Sentellaria orientalis. Brionia alba.	Sur les montagnes.
Loniura iberica.	Près de Digom, sur les hauteurs.
Phlomis laciniata.	Près de Mschett, sur les hauteurs.
Dictamnus albus.	Entre les buissons.
Hœnicera caprifolium. Doronicum caucasicum. Achillea biserrata.	Dans les bois.

ENTRE MSCHETT ET COTAÏS.

Robinia grandiflora. Citysus hirsutus. Colutea cruenta. Parietaria judaica. . . . . . lusitanica.	Entre les pierres et les arbrisseaux.

PRÈS D'AMASIE.

Valentia muralis. . . . . . pedemontana. . . . . . chersonensis. . . . . . cucularia. Cheiranthus tarulosus. Papaver caucasicum. Hyssopus angustifolius.	Au pied des montagnes.

SUR LE KISIL IRMAK.

Potentilla opaca.	Dans les plaines et prairies.
. . . . . obscura.	
Crambe aspera.	
Isatis armena.	
Medicago orbicularis.	
. . . . . maculata.	
. . . . . Gerardi.	
Trifolium alpestre.	
Geranium radicatum.	
Vicia megalosperma.	
Nepota Mussini.	Dans les vallées.
Marubium catariæfolium.	Sous les haies.
Scrophularia lucida.	Dans les endroits humides.

Je complèterai cette note par une comparaison de mes propres recherches, avec l'ouvrage trop peu répandu de M. le baron de Biberstein, intitulé tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne. Ayant eu occasion de vérifier et quelquefois de rectifier les observations de cet auteur, comme d'ailleurs presque tout ce qu'il dit de la généralité de ces provinces est applicable à celle dont je m'occupe spécialement, je me bornerai aussi, quant au règne animal, à lui emprunter tout ce qui me paraît d'une exactitude incontestable.

M. Biberstein indique, comme ne se trouvant pas indiquées dans les systèmes des botanistes, une trentaine de plantes, dont j'ai retranché celles que je n'ai point rencontrées.

La Véronique à longs pédoncules (Veronica peduncularis).

Une espèce de Serpolet à tige frutescente, remarquable par l'odeur forte et balsamique de toutes ses parties,

et très-recherchée par les brebis (Ziziphora serpyllacea).

La Campanule du Caucase (Campanula caucasica).

Une espèce d'Eryngue, qui se fait remarquer par sa couleur bleu-céleste, et qui souvent fait l'ornement d'un district entier, dans la partie aride du pays (Eryngium cæruleum).

Une Soude à tige ligneuse (Salsola glaucà).

Une belle petite espèce de Lavande de mer ou Staticé, à racine annuelle, feuilles incisées, et fleurs en épis compactes (Statice lyrata).

L'Epilobe à feuilles de lin, analogue à l'Epilobe à feuilles étroites des pays septentrionaux, et également orné de belles fleurs couleur de rose (Epilobium linifolium).

Une espèce de Cotylédon (Cotyledon sempervivi).

Une espèce de Polygonum (Polygonum salsugineum).

La Rue à feuilles entières et velues (Ruta villosa).

Le Cucubale de Royen (Cucubalus Rogeni).

La Silène à tige ligneuse (Silene suffrutescens).

La Stachyde frutescente (Stachys fruticulosa).

La Scrophulaire à fleur marquetée (Scrophularia varia).

L'Orobanche écarlate; espèce qui au bout de sa tige porte une seule grande fleur du plus beau et du plus vif écarlate (Orobanche coccinea).

Une espèce de Lavatère (Lavatera biennis).

Deux espèces d'Astragale (Astragalus onobrychioides et sanguinolentus).

La Scorzonère à semences laineuses (Scorzonera eriosperma.)

Deux espèces de chardons (Carduus lappaceus et Carduus strygosus).

Trois espèces de Carthamus (Carthamus polyacantha, glaucus, cynaroides).

La Carline hérissée (Carlina echinus).

La Perpétuelle à feuilles blanches luisantes (Gnaphalium candidissimum).

La Millefeuille, à fleurs dépourvues de rayon (Achillæa Eupatorium).

Une jolie espèce d'Acacia, petit arbrisseau remarquable parce qu'il soutient mieux un froid rigoureux que toutes les autres espèces du même genre, qui sont presque toutes des plantes de la zone torride (Mimosa Stephaniana).

Les arbres les plus répandus dans les forêts sont : le Chêne, le Charme, l'Orme, l'Érable, le Prunier sauvage (Prunus insititia), le Pommier des bois et plusieurs espèces de Poiriers, parmi lesquelles le Poirier sauvage ordinaire, et en plus grande quantité le Poirier aux feuilles étroites et velues, auquel les Botanistes ont donné le nom de Poirier à feuilles de saule (Pyrus salicifolia). On ferait bien d'essayer, si les poires, étant entées sur ce poirier de l'Orient, ne gagneraient pas également en bonté. Des espèces moins communes dans les forêts sont : le Hêtre, le Frêne, le Tilleul, le Cerisier sauvage, le Cornouailler, le Coignassier, le Nefflier et le Sureau. L'Olivier bâtard, tant de l'espèce à feuilles étroites, que de celles à feuilles ovales (Elæagnus angustifolia et orientalis), est assez répandu ici. Ses fruits farineux et doux, ressemblent à une datte, tant par leur figure que par leur couleur. Nous n'avons vu que très-rarement dans d'épaisses forêts, le Platane, connu en Russie sous le nom de Tchinar, comme un bois très-propre à toute sorte de menuiseries. Le grand Genévrier ou Savinier est ici très-commun dans les montagnes, aux endroits pierreux, exposés au soleil, où il atteint souvent une hauteur fort considérable. Le Genévrier ordinaire occupe les places stériles et pierreuses du pays montagneux. L'If ne se voit que rarement, dans les forêts élevées. Vers la crête des montagnes croissent des Chataigniers, dont

on transporte le fruit de tous côtés, dès le mois d'octobre, pour le vendre à un prix très-raisonnable. On rencontre aux bords des ruisseaux et des fossés le Peuplier noir, l'Aulne et plusieurs espèces de Saules. Le Peuplier blanc est encore plus commun. Les bois qui bordent le Kour en sont formés presqu'en entier. Le Peuplier d'Italie sert ici, comme ailleurs dans l'Orient, à embellir les jardins, les villes et les villages. On trouve le Grenadier sur les confins des monts élevés et des districts arides. Hors des jardins il ne parvient ordinairement pas à la hauteur d'un arbre; mais il reste communément de la taille d'un assez petit arbrisseau. Les grenades mûrissent au mois d'octobre. On en a de deux sortes, de douces et d'aigres. Ces dernières sont les plus ordinaires et plus petites que les autres. Elles s'en distinguent aussi par le rouge foncé de leur écorce. On trouve des Muriers blancs et noirs dans les bois sur les bords du Kour. Ceux que l'on rencontre ailleurs épars sans culture, de même que des Figuiers et des Noyers, doivent plutôt être considérés comme des échappés des jardins et des plantations, que comme des espèces vraiment sauvages. Il n'en est pas ainsi de la Vigne, qui dans ces pays croît indubitablement d'elle même. On la voit en grande abondance dans les bois le long du Kour, où elle s'élève jusqu'au sommet des arbres.

Les arbustes les plus communs sont : le petit Prunier sauvage (Prunus spinosa), plusieurs espèces d'Aubépine, entre autre celle aux feuilles velues, particulière aux paysorientaux (Cratægus orientalis); l'Épine vinette, le Coudrier, la Viorne (Viburnum lantana), le Sureau d'eau (Viburnum opulus), le petit Fusain, aux branches marquées de boutons (Evonymus verrucosus), le Chèvrefeuille sauvage (Lonicera Xylosteum), le Cornier aux branches rouges (Cornus sanguinea), différentes espèces de Nerprun, entre autres le Porte chapeau

(Rhamnus Paliurus), arbrisseau muni de quantité d'épines crochues, et appelé par cette raison en Russe l'arbre retenant, qui occupe toutes les pentes des montagnes, vers les plaines et les élévations arides. On voit encore une espèce de ce genre (Rhamnus lycioides) à feuilles étroites d'un vert foncé, connu aussi dans le pays des Cosaques de Grébensk, sous le nom d'arbrisseau aigre, et qui probablement pourrait être employé à la tannerie, ainsi que le Fustet (Rhus cotinus), dont on se sert en ce pays, pour préparer le maroquin. La Bourg-épine (Hippophæ rhamnoides) croît dans des fonds couverts de cailloux, aux bords des rivières. Elle est très-épineuse et se distingue par ses feuilles blanchâtres, semblables à celles du saule, et par quantité de petits fruits de couleur orange, dont ses branches sont comme entourées et qui mûrissent en Septembre. Le Néflier nain (Mespilus cotoneaster) et le petit Neflier épineux (Mespilus pyracantha) se mêlent parmi les arbustes dans les bois. J'y ai aussi observé, quoique assez rarement, le vrai Chèvre-feuille. Le Jasmin blanc odoriférant se montre dans les décombres des cités, apparemment comme un reste des jardins. Le petit Jasmin à fleurs jaunes sans odeur (Jasminum fruticans) est assez commun, sur des pentes pierreuses et exposées au soleil. Le Baguenaudier (Colutea arborescens) croît dans quelques vallons, au bord des ruisseaux. La Tamarisque française (Tamarix gallica) est très-répandue sur des endroits pierreux dans les plaines; on la trouve quelquefois dans les bois, où elle monte souvent à la hauteur d'un arbre. Le Framboisier des déserts (Ephedra Linn.), habite ici les bois, où il devient d'une grandeur peu commune ailleurs, ayant de loin l'air d'un jeune sapin. Il est extrêmement astringent, et on lui attribue des vertus contre la dissenterie. Différentes espèces de Rosiers embellissent le pays, surtout la partie montagneuse. Des ronces de différentes espèces,

dont il y en a une à fleurs couleur de rose, remplissent les pentes stériles et pierreuses et portent des fleurs et des fruits jusqu'au plus fort de l'automne. Le petit arbrisseau épineux, qui fournit la gomme adragante et que Tournefort a le premier apporté de l'Archipel en France, croît assez abondamment sur les pentes pierreuses de la chaîne des hautes montagnes et dans leur voisinage.

Les districs salins aux bords de la mer, dans la plaine du Kour, sont couverts d'arbustes des genres de la Salicornia, de la Salsola et de l'Anabasis. Au Kour la Salicornia Caspienne (Salicornia caspica Pall.) s'élève à la hauteur de 6 à 8 pieds. Par la combustion de ces arbustes et de différentes plantes herbacées des mêmes genres, l'on obtient l'alcali minéral ou le sel de la soude, dont on se sert dans les fabriques et dans les pharmacies

Le pays abonde en herbes sauvages qui sont d'usage en économie et dont plusieurs sont cultivées ailleurs dans les jardins potagers. Le Céleri est commun dans des fonds humides. Le Fenouil se trouve en quantité prodigieuse et souvent d'une hauteur de 8 pieds, dans la plaine à la rive gauche du Kour, près des montagnes. On en voit des touffes si abondantes et si étendues, que l'armée Russe campée sous les murs de la nouvelle Chamakhi ne s'est pendant quinze jours presque servie que des tiges sèches de cette plante, en guise de bois à brûler. On rencontre aussi en quelques endroits de la partie montagneuse la Pastenade et la Racine sucrée (Smyrnium perfoliatum) qui en approche et qui est connue en Italie, comme un excellent légume. L'Anis est très-répandu dans les montagnes, et croît entre les pierres qui bordent les ruisseaux. Quantité de différentes espèces d'Oignon et d'Ail, qui viennent dans les prairies et sur les collines, pourraient servir d'assaisonnement avec

les espèces connues et cultivées dans les jardins potagers. Les Asperges sont fort communes dans ces pays; mais elles sont d'une espèce différente de celle qu'on cultive en Europe, et même assez peu connue des Botanistes, quoique je. l'aie aussi vue en Tauride et même dans les parties les plus méridionales de l'Ukraine. Elle ne le cède en rien pour le goût à l'espèce cultivée, dont elle est d'abord assez difficile à distinguer; mais par la suite, on la reconnaît aisément à la hauteur de sa tige, ainsi qu'à la longueur des feuilles.

On trouve le Houblon parmi les arbrisseaux, principalement le long des ruisseaux. Quelques espèces de Lin sauvage, qu'on rencontre en quantité, mériteraient d'être soumises à des expériences, par rapport à leur usage dans l'économie. Nous avons remarqué une espèce de Froment sauvage, pareil à celui connu dans l'agriculture.

Il serait curieux, et peut-être vaudrait-il la peine, de semer cette espèce de bled dans un sol fertile et bien préparé, pour voir à combien près la culture le rapprocherait du froment ordinaire.

Plusieurs plantes, qu'on voit croître dans les champs et dans les bois, mériteraient d'être transplantées dans les jardins de l'Europe, auxquels elles serviraient d'ornement : telles que le Safran d'automne à la grande fleur bleue, plusieurs espèces d'Iris, des Scabieuses, des Narcisses jaunes, des Tulipes, la Lysimaque orientale à fleurs rouges en épi long (Lysimachia orientalis Lamarkii); l'Asclépiade de Venise (Apocynum Venetum), quelques espèces d'Œillets sauvages, le Pied d'alouette, la Nielle, la Clématite orientale, le Teucrium d'Hyrcanie, la Phlomide aux feuilles incisées et velues (Phlomis laciniata), la Mélisse, la Belle de nuit, la Mauve des jardins à fleurs jaunes, l'Étoilée, plusieurs belles Centaurées. Une espèce de Giroflée, qui croît assez rarement sur les pentes pierreuses exposées au soleil, est surtout digne

d'une place dans nos parterres, où elle prospèrerait certainement aussi bien que la Giroflée ordinaire, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, et dont elle ne se distingue que par ses feuilles échancrées, et par une fleur d'un brun tirant sur le rouge et d'une excellente odeur pendant la nuit. On a vu cette même plante sur les collines de craie en Tauride, et M. Pallas lui a donné le nom de Giroflée odoriférante par excellence (Cheiranthus odoratissimus).

Les montagnes et les plaines dans leur voisinage, ne manquent pas des meilleures herbes pour la nourriture du bétail. Outre un nombre considérable de Gramens, nous avons observé huit différentes espèces de Treffle, quatre espèces de Luzerne, et beaucoup d'espèces d'Astragale et d'Esparcette. Les hauteurs sont couvertes de Thyms et de Serpolets, ainsi que de plusieurs autres plantes aromatiques, qui fournissent le meilleur pâturage aux brebis.

Les plantes médicinales se trouvent en quantité, et de beaucoup d'espèces.

On rencontre une espèce d'Auronne, renommée parmi les habitants de ce pays comme très-nuisible aux chevaux. C'est un arbrisseau connu des botanistes, sous le nom de la petite Auronne (Artemisia humilis) : quant à moi je doute fort des effets pernicieux qu'on lui attribue, et je me fonde principalement sur la rareté des exemples que l'on en rapporte, en raison de la grande abondance de cette plante, non seulement dans ce pays, mais aussi dans toutes les plaines de la Russie méridionale et de la Tauride; où cependant on ne dit rien de ses effets nuisibles. Peut-être n'éclatent-ils qu'en certaines circonstances et dans une certaine saison, lorsque cette plante fleurit. On lit dans les Voyages de Bel d'Antremont, intitulés : *Voyages de St.-Pétersbourg dans diverses contrées de l'Asie,* et imprimés à Paris en 1766, que

lorsque Pierre le Grand fit ses Campagnes de Perse, on vit entre le Terek et le Kour crever 500 chevaux dans une nuit, pour avoir mangé de l'absinthe qui y croîssait en abondance.

J'ai été à même d'observer que ces effets, traités plus loin de préjugés par M. de Biberstein, ne sont que trop réels. Nous avons perdu beaucoup de chevaux, comme Pierre le Grand avait perdu les siens.

RÈGNE ANIMAL.

En parlant des animaux de ce pays, nous commencerons par les quadrupèdes, dont il nourrit quantité d'espèces et dont quelques unes, particulières aux climats chauds, ne se trouvent dans aucune des autres provinces de l'Empire Russe.

Les animaux carnassiers que l'on rencontre ici sont : la Panthère, le Lynx Caspien, le Chat sauvage, l'Ours, l'Hyène, le Loup, le Chacal et le Renard.

La Panthère, commune dans l'intérieur de la Perse, est assez rare dans ces parages : ce n'est qu'aux bords du Kour que nos chasseurs en ont trouvé plusieurs; parce que ces animaux, probablement originaires des forêts du Talish et du Guillann, s'égarant dans les vastes plaines stériles et dépourvues d'eau, que ce fleuve traverse, se réfugient dans la lisière des bois et des roseaux qui le bordent; où ils sont ensuite, pour ainsi dire resserrés, sans être tentés d'en sortir, à cause de la proie sûre et abondante qu'ils y trouvent. Les Panthères que nous avons vu ici, ont jusqu'à 4 pieds de longueur depuis la tête jusqu'à la racine de la queue, qui est longue de trois pieds. Leur figure n'a rien d'extraordinaire, étant celle du Chat, genre auquel cet animal est rapporté par les Naturalistes. La couleur de son poil est un brun jaunâtre : assez foncé à l'épine du dos, il pâlit insensiblement et se con-

fond avec le dessous du corps, qui est blanc et sans taches.

Les habitants du pays le confondent sous le nom de Paleng avec les autres grandes espèces de ce genre; de la même manière, que chez nous les gens peu instruits leur donnent à tous le nom de Tigre.

Le Lynx Caspien habite les bois et les roseaux sur le Kour. Il a exactement la figure du lynx des pays septentrionaux; mais il est plus petit.

Les Ours et les Loups habitent les forêts de la chaîne des hautes montagnes. On a vu des Hyènes dans les bois et dans les roseaux aux bords du Kour; mais elles y sont fort rares, et viennent probablement des provinces situées plus au Sud.

Les Chacals répandus sur tout le pays préfèrent les environs des villes, où ils trouvent plus de cadavres, dont ils aiment à se nourrir: c'est pour cette raison qu'on les trouve en grand nombre près de Derbend, de Chamakhi, de Salliann, où ils font retentir pendant la nuit leurs voix réunies, en commençant par un hurlement, et terminant par des cris, que je ne saurais mieux comparer qu'à des clameurs aigües et interrompues que pousseraient des jeunes gens à peine adultes. Au reste nous sommes dispensés de donner la description de cet animal, parce que l'ouvrage de Gmelin en contient une très-détaillée. Le Renard est fort commun, et les chasseurs en ont remarqué d'un poil brun; ils prétendent même en avoir vu de noirs, pareils à ceux que l'on trouve sur la côte d'Anatolie.

Les forêts sont peuplées de Cerfs et de Chevreuils, et l'on rencontre quantité de Sangliers dans les marais couverts de roseaux, et principalement sur le Kour. Dans les districts arides, surtout entre le Kour et les montagnes, on voit des troupeaux de Gazelles, dont je rapporterai les caractères distinctifs, parce que

l'Orient renferme beaucoup d'espèces de ce genre. La Gazelle à petit goître (Antilope subgutturosa) est plus petite que le Chevreuil et d'une couleur plus pâle. Sa queue est longue d'environ 6 pouces et terminée par une touffe de poils noirs. Elle a des cornes sans andouillers, noires et semblables quant à la grandeur à celles de la chèvre domestique ; mais elles en diffèrent par 12 à 18 anneaux, qui les entourent depuis leur base, et par une pointe unie et lisse, tournée en dedans et courbée un peu vers le devant. Les habitants appellent cet animal Dgirann, nom qu'ils donnent également au Chevreuil et à d'autres animaux semblables. On mange la chair de cette Gazelle, mais ce n'est pas un manger bien friand.

Le Lièvre, de l'espèce qui ne change pas de couleur en hiver, est extrêmement commun ici, principalement dans la plaine du Kour, du côté qui confine aux hautes montagnes. On encontre aussi des Blaireaux, des Martres, des Belettes et des Hérissons. Les Lesghis ont dans leurs montagnes une espèce de Martre ou Fouine, d'une couleur brune roussâtre, dont la peau se débite en Géorgie. Ils nomment cet animal *Tzatlo;* les Géorgiens l'appellent *Querna;* en Russe *Kounitza.* (En général le Lesghis et le Géorgien sont, non point deux dialectes, mais deux langues tout-à-fait différentes.)

Les connaisseurs peuvent observer beaucoup d'espèces de petits animaux de la famille des Rats et des Souris. Le rat ordinaire n'est cependant pas de ce nombre. Le Lièvre de terre ou la Gerboise, espèce intermédiaire entre les genres du lièvre et du rat, se fait remarquer par sa figure et par son maintien bizarre.

Dans la classe des oiseaux, on voit des Aigles d'une grandeur peu commune, et différentes espèces de Vautours, particuliers aux climats chauds. Le Faucon est aussi du nombre des oiseaux de ce pays, et fort estimé des Khanns et autres Seigneurs, qui le font dresser à la

chasse. Les oiseaux de proie sont généralement très-nombreux, vu que la grande quantité de petits quadrupèdes et oiseaux, qui peuplent les montagnes et les plaines, leur fournissent une abondante nourriture. Quantité d'oiseaux aquatiques et des marais habitent les côtes et le voisinage des rivières.

On voit partout dans les fonds humides nombre d'espèces de Bécasses, de Bécassines, ainsi que des Râles d'eau, et je suis d'avis, qu'avec l'attention et les moyens nécessaires on en trouverait plusieurs peu connus parmi les ornithologues.

Le Faisan est ici dans la patrie que les Naturalistes lui ont assignée, en l'appelant dans leurs systèmes Coq de la Colchide ou du Caucase (Phasianus colchicus). Aussi on en voit quantité dans les bois, et parmi les roseaux. La Perdrix grise (*Strepitt* en Russe), est répandue sur tout le pays; l'on rencontre, quoi qu'assez rarement la Perdrix rouge, que les chasseurs Russes appellent Perdrix de la Perse. On observe aussi deux espèces de ce genre peu connues ailleurs, et absolument étrangères à la Russie; c'est-à-dire la petite Perdrix ou Gélinotte des bois à queue fourchue (Tetrao alchata Linn.) et la Perdrix des Indes (Tetrao francolinus L.). On en trouve quantité aux environs de Sallian. On la voit, contre les mœurs des oiseaux de la famille des perdrix, se rassembler en hiver en troupes nombreuses, surtout lorsqu'il fait des froids rigoureux. La Perdrix des Indes habite les roseaux le long du Kour, où on en rencontre beaucoup. Elle a les mœurs de la perdrix ordinaire, mais elle la surpasse en beauté pour le plumage et un peu en grandeur.

Les oiseaux de passage traversent cette contrée en volées immenses; mais la plupart ne s'y arrêtent pas, allant au printemps chercher les grandes rivières de la Russie, en automne celles de l'intérieur de la Perse et du Turkistan.

L'histoire des insectes de ce pays promet de belles découvertes aux naturalistes, qui auraient le loisir et les moyens de s'occuper exclusivement de cette partie.

On verra plus loin une description des papillons éphémères et lumineux que j'ai observés sur le Phase.

Le plus dangereux des insectes de la Géorgie est sans contredit le Scorpion Araignée (Phalangium araneoides Lin). Il atteint la longueur de trois pouces, et il ressemble à l'araignée, sans avoir pour l'œil rien de commun avec le scorpion. Il a le corps oblong, d'une couleur grisâtre tirant un peu sur le brun clair, avec une tache noirâtre au milieu. Ses pieds sont longs et minces, avec des poils beaucoup plus longs que ceux dont le corps de cet insecte est couvert. A la base des deux pieds de derrière on remarque 6 petites écailles transparentes, qui peuvent servir à distinguer cette espèce. Sa tête se termine par deux vessies remplies de venin, qui ont à peu près la longueur du corselet, et dont chacune est armée en direction verticale de deux crochets très-aigus, avec lesquels l'animal mord, tandis qu'il fait couler dans la plaie une partie du venin contenu dans les vessies. J'ai vu plusieurs exemples des effets pernicieux de ce venin : ils m'ont confirmé la remarque des naturalistes, que de tous les animaux, à l'exception peut-être du Serpent à sonnettes, le Scorpion araignée a le venin le plus fort. Dans l'espace de peu de moments l'enflure s'étend de la morsure à tout le corps, avec les symptômes de la plus forte inflammation : la masse du sang est infectée, et la crise se termine par la mort, si les remèdes ordinaires contre la morsure des bêtes vénimeuses, ne sont pas d'abord employés.

La vraie Tarantule n'est pas aussi dangereuse ; je crois même que beaucoup des anciennes fables sur

les effets de la morsure des Tarantules, se rapportent plutôt au Scorpion-araignée.

Je terminerai ici cette note, déjà trop longue, en demandant pardon à ceux de mes lecteurs qui ne s'appliquent point aux sciences naturelles de les avoir arrêtés si long-temps.

NOTE DEUXIÈME DU CHAPITRE VII.

DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES ET ENDÉMIQUES DE LA GÉORGIE.

Au moment où l'armée Russe et exposée dans deux parties du monde aux terribles fléaux qui s'y développent aussitôt que l'on y voit un rassemblement d'hommes un peu considérable, on ne sera pas fâché de savoir à quoi s'en tenir sur les obstacles sanitaires, qui peuvent se présenter du côté de la Perse ; ils ne sont pas sans analogie avec ceux que l'on rencontre en Moldavie.

La petite vérole et la rougeole, se suivent ordinairement comme deux sœurs. Tout le corps qui occupait Tiflis, en fut attaqué successivement à l'époque où j'en faisais partie. Grace à la saignée et au régime antiphlogistique, nous ne perdîmes point un seul homme. La petite vérole est inconnue, prétend-on, dans l'Émérétie; les habitants de cette province, lorsqu'ils viennent s'établir à Tiflis, redoutent extrêmement cette maladie et se font vacciner sur le champ. Quant aux Géorgiens, la vaccine est peu en crédit parmi eux; ils lui préfèrent leur vieille méthode de l'inoculation.

La peste, introduite dans les possessions russes, par le corps d'armée qui revenait du siége d'Aghalziché, fut combattue par nos médecins, avec des succès fort inégaux, jusqu'en 1815, où elle disparut entièrement. Généralement, des bubons se manifestaient aux parties glanduleuses; les organes de la digestion s'irritaient; le cer-

veau s'enflammait et le malade était emporté dans les deux ou trois jours. Mais le véritable traitement fut enfin découvert, et après maint essai nos chirurgiens se rendirent enfin maîtres du mal.

L'aperture des bubons dès leur apparence et la scarification des carboncules furent reconnues d'abord également dangereuses pour le médecin et le malade (*). Les vésicatoires furent rejetés comme inutiles. L'émétique, ne servant point à faire rejeter une accumulation de bile, mais contribuant à augmenter l'inflammation de l'appareil digestif, fut ensuite proscrit par les plus habiles.

L'infection étant absorbée par la peau, on vit que, dans les premiers jours, c'était de la peau qu'il la fallait chasser : on employa avec succès les sudorifiques et les bains chauds. En s'y prenant plus tard, quand l'appareil gastrique était déjà affecté (ce qu'annoncent les nausées et le mal de tête (le mercure doux, en forte dose quelquefois, réussit encore à rétablir la transpiration : on le mêlait avec de l'opium pour prévenir la diarrhée, de si triste présage dans ces maladies.

Tous les médecins reconnurent que le bain froid était mortel. Ils purifiaient les hardes et les appartements, par la méthode de Guiton de Morveau (sel marin et acide sulfurique), les effets du chlorure de chaux n'é-

---

(*) Les Géorgiens se contentent de laver les bubons et carboncules avec une décoction, dont la recette s'est perpétuée dans les familles, depuis l'an 1593. Il y entre beaucoup de végétaux parfumés, tels que la lavande, l'œillet, et des épices, comme le gingembre, la muscade, les baies de genièvre, le tout infusé dans l'esprit de vin et ensuite distillé. Il est d'usage de mettre dans la liqueur de petites feuilles d'or, qui y restent en suspension comme dans l'eau-de-vie de Dantzick.

tant point encore connus. De cette observation résulte que tous nos chirurgiens et médecins était contagionistes : moi, et témoin des dangers de l'armée, de la marche de la maladie, de leurs expériences, de leurs échecs et de leur succès définitif, je ne puis m'empêcher d'être de leur avis et de croire au moins imprudente la proposition faite dernièrement à la tribune française, par un partisan de la *non contagion*. Les précautions sont gênantes pour le gouvernement et le commerce, mais leur absence causerait peut-être l'extinction de plusieurs nations tout entières.

Parmi les maladies endémiques, les plus redoutables sont : Le scorbut, qui règne en hiver dans les provinces les plus tempérées et qui cède à l'emploi de l'Allium ursinum ;

La fièvre intermittente, qui règne dans les districts marécageux, sur le bord de la mer ;

Et enfin la fièvre bilieuse qu'il faut bien se garder de confondre avec l'autre. L'intermittente cède au quinquina, remède qu'il serait souverainement dangereux d'essayer contre la bilieuse : celle-ci, comme la peste, ne peut être guérie que par les purgatifs et un régime antiphlogistique.

La première note était pour les naturalistes, celle-ci n'est peut-être que pour les médecins : dans un ouvrage de la nature du mien, je n'ai pu parler que successivement à plusieurs classes de lecteurs.

CHAPITRE VIII.

Poti. — Lac Baliostron. — Importance du fort de Poti. — Une nuit sur les bords du Phase. — La mer Noire. — Omar Aga. — Un antique. — Départ.

Le fort de Poti est un quarré long, flanqué de quatre grosses tours garnies d'artillerie : il est situé sur la rive gauche du Phase et près de l'embouchure de ce fleuve. Plusieurs savants ont prétendu qu'en cet endroit se trouvait jadis la superbe Æa, capitale de la Colchide; mais nous avons déjà vu plus haut, sur le Phase, le véritable emplacement de cette ville. Il est assez constant que les Argonautes eurent à remonter le fleuve pour arriver aux lieux où se trouvait la toison d'or, c'est-à-dire les trésors du roi qu'ils venaient piller. Valerius Flaccus fait dire à Pallas,

Nil quippe reperto.
Phaside, nil domitis actum Symplegados undis,
Cuncta que adhuc magni veniant dum regis ad urbem
Ambigua.

Argonautic. Lib. V. v. 300 (*).

(*) Ce n'est rien d'avoir atteint le Phase, rien d'avoir dompté les flots des Symplegades, tout est encore

C'est seulement là, selon le même poète, que fut élevé le tombeau de Phryxus.

En outre, observons qu'Arrien, envoyé par Trajan pour inspecter les forteresses et les garnisons romaines de la mer Noire et rendant compte de sa mission à son maître, ne fait aucune mention d'Æa, ni des ruines, qui auraient dû subsister encore de son temps, et qu'il aurait vues, si elles se fussent trouvées à l'entrée du fleuve.

On avance encore une troisième hypothèse touchant la situation de la cité d'Æétès. A une werste environ au sud de Poti, on voit un lac assez étendu et très-abondant en poissons. Les pêcheurs, en jetant leurs filets, croient apercevoir au fond de l'onde limpide des dômes et des colonnades restes d'une ville antique, engloutie, à ce que rapporte la tradition, à la suite d'un tremblement de terre. Les habitants du pays appellent ce lac *Baliostron*, nom grec mais qui ne justifie guères les conjectures ci-dessus mentionnées : à moins que du commencement de ce mot, on ne fasse Βασιλεια (royale); le champ des recherches étymologiques est ici, comme toujours, plus vaste que fécond.

Quoi qu'il en soit, Arrien vit seulement à l'em-

---

incertain, tant qu'ils ne seront point arrivés à la ville du puissant Æétès.

bouchure du Phase, à sa droite, c'est-à-dire à la gauche du fleuve, à l'endroit même où s'élève Poti, il y vit, dis-je, une statue de la déesse Phasienne, dont les attributs, une cymbale et des lions, étaient ceux de Rhéa. On lui montra une ancre en fer de forme ancienne, qu'on lui dit être celle du navire Argo. Mais il retrouva plutôt cette dernière dans une vieille ancre de pierre dont les débris étaient épars sur le sable du rivage. Il n'aperçut rien d'ailleurs qui rappelât les exploits faits par Jason plus de 2000 ans avant lui; et moi, dix-sept siècles plus tard, je ne trouvai plus ni la déesse, ni l'ancre de fer, ni le moindre débris de celle de pierre, dont je me serais aisément contenté.

Le château des Romains, bâti sans doute par les rois de Pont, était très-fort: il avait 400 hommes de garnison; et celui que l'on voit aujourd'hui a probablement été construit sur les fondations mêmes de l'ancien. Pris sur les Grecs de l'empire par Mahomet II, il tomba à diverses reprises au pouvoir des czars d'Émérétie; puis il appartint aux Russes, qui en 1812 le rendirent à la Porte.

La possession de Poti semble au premier abord moins importante qu'elle n'est en effet: et pourtant, ainsi que je l'ai fait entendre plus haut, quand la Russie ne retirerait de la présente guerre contre les Turcs d'autre avantage que la possession de ce fort, celle d'Anapa, et la détermination de ses frontières

par le Batoumi, au-delà de Batoum, d'Adjara, d'Aghalziché et d'Aghalkalaki, elle aurait par là terminé réellement la conquête de toutes les provinces qu'elle ne possède presque que de nom au delà du Caucase.

C'est à Poti que les Turcs chargent tous le maïs qui leur arrive de la Mingrélie par le Phase et le Tschénisghali : mais ce commerce, fatal d'ailleurs à la Géorgie durant les années de disette, n'est encore qu'un prétexte qui couvre un trafic plus odieux. En descendant le fleuve, les Mingréliens amènent avec eux leurs filles, leurs sœurs ou celles de leurs amis, qu'ils vont vendre aux Turcs à Poti. Il est impossible aux Russes de visiter tous les bateaux, et d'ailleurs, ces jeunes personnes, dans leur ignorance, se livrent presque de plein gré. Au retour, nos honnêtes trafiquants ramènent avec eux quelque agent turc, quelque espion, quelque mollah, qui s'en va parcourir les campagnes, nourrir avec soin le fanatisme mahométan et préparer de nouveaux marchés d'esclaves. Voilà quel échange se fait entre les deux pays, sans compter la peste qui circule en toute liberté. Toute la côte du Gouriël est peuplée de gens qui ne vivent que de cet horrible commerce ; Karasou, Tchourouksou sont les principaux repaires de ces pirates de terre. Et il ne faut pas croire que le recrutement des harems de Constantinople se fasse toujours ainsi à l'amiable, et par un honnête accord entre le vil vendeur de chair humaine et

le féroce acheteur : si le commerce ne produit point assez ; en pleine paix même, on a recours aux armes.

Anapa, situé beaucoup plus haut sur la côte, place forte dont la prise vient de coûter aux Russes beaucoup de sang et d'efforts, était, pour ainsi dire, la porte par où les Turcs entraient dans le haut Caucase, comme par Poti, Aghalziché et la plaine de Souram, ils ont accès dans les parties inférieures. Delà partaient des légions de prêtres de la propagande de Constantinople, qui allaient entretenir chez toutes les peuplades sauvages de cette immense chaîne de montagnes des superstitions semi-mahométanes, et principalement la haine de tout gouvernement régulier et de tout nom chrétien. Non-seulement, ils s'étaient établis chez les Tchitchens, tout-à-fait à l'est de la chaîne ; mais ils poussaient même leurs incursions jusque chez les Nogaïs aux portes même d'Astracan. Nadir-Pacha gouverneur d'Anapa pour les Turcs en 1818, né parmi ces Tartares dans les environs de Perekop, était, par suite de son influence sur ses compatriotes, le plus terrible ennemi que la Russie pût avoir dans ces contrées (*).

(*) Une expédition dirigée contre Anapa en 1811 par M. le duc de Richelieu, alors gouverneur d'Odessa, échoua avec perte.



Ce repaire de brigands et d'espions est enfin détruit. Après avoir montré une patience que l'on taxait peut-être de faiblesse, les Russes se sont décidés à mettre fin par une guerre ouverte, à des attaques secrètes de tous les jours. Surtout en ce qui concerne les possessions asiatiques, l'Europe ne peut que reconnaître la justice et la nécessité même des entreprises actuelles du jeune Czar.

Désormais la prépondérance des peuplades chrétiennes et amies de la Russie, va l'emporter dans le Caucase sur celle des hordes musulmanes, qui se trouveront maintenant sans chefs et sans agitateurs. Les Abases, par exemple, peuples doux et paisibles, ennemis nés des Turcs dont le nom seul est une injure dans leur langue, domineront leurs voisins et les attireront même parmi eux. Leur goût pour le commerce les conduira les premiers dans les comptoirs russes dont ils seront pour ainsi dire les commis. Ils troqueront leurs peaux de bœufs, contre des mousselines, des toiles imprimées, des fils d'argent; mais ce seront les Russes qui leur fourniront ces marchandises : elles seront de meilleure qualité, et surtout ils ne risqueront point d'acheter la peste avec elles, et de l'emporter dans leurs montagnes. Cette maladie n'infectera certes plus l'air pur et vif du Caucase, quand elle ne pourra plus s'y propager de cette manière : les mœurs y sont trop simples, les

hommes trop disséminés pour que cette gangrène des cités dissolues y puise éclore d'elle-même.

Vifs, reconnaissants et dévoués, les Abases, au moyen de quelques ménagements s'attacheront à leurs bienfaiteurs. En cas de guerre, ils fourniront 10,000 hommes de troupes légères, dont 5000 cavaliers et 5000 fantassins habitués à se tenir en croupe, genre de service excellent pour une guerre tantôt de plaines tantôt, de montagnes et de bois, comme celle que l'on doit faire dans toutes les contrées encore peu cultivées.

De même, à Poti, les Russes viendraient faire eux-mêmes, plus à propos et particulièrement avec des nations civilisées, ce commerce de maïs qui alors pourrait devenir aussi avantageux à la Géorgie qu'il lui est funeste aujourd'hui ; le Gouriel serait bientôt purgé des malfaiteurs qui l'infestent. La frontière, bien assise à Batoum, plus éloignée et plus facilement gardée, assurerait la tranquillité du midi ; comme la possession de toute la côte supérieure par la Russie, assure déjà la tranquillité du nord.

Je n'attends maintenant qu'un mois pour voir accomplir ces plans, et réaliser ces prévisions qui pourtant datent dans mon esprit de loin. Car je me livrais à des réflexions analogues à celles-ci, le soir même de mon arrivée à Poti, en me promenant sur le sable du rivage, près des tentes que nous avions dressées sous quelques arbres.

Tout, autour de moi, m'invitait cependant à de plus douces rêveries. Le Phase, si rapide et si bruyant entre les rochers qui resserraient ses bords à quelques werstes plus haut, et surtout à Cotaïs, se reposait maintenant, étendu sur un vaste lit de sable et d'argile. Ses ondes, si légères, puis qu'elles flottent long-temps sur celles de la mer Noire avant de se confondre avec elles, balançaient doucement les roseaux de ses bords limoneux. Des vapeurs s'élevaient à la surface des eaux, et la brise les poussait sur le rivage. Ce sont ces mêmes vapeurs qui causent les fièvres d'automne, quand les eaux grossies au printemps, diminuent et laissent çà et là des flaques croupissantes ; mais dans cette belle saison, ce n'était que la fraîcheur d'une eau limpide, embaumée par les fleurs d'une espèce d'héliotrope l'Elléborine des marais qui croît parmi les joncs sur le bord des eaux : cette odeur, qui serait mortelle dans un appartement, paraît d'une étonnante suavité quand elle est, pour ainsi dire, délayée dans les airs.

A la surface des eaux je voyais glisser de petites lumières, comme celles que portent les barques des pêcheurs. En me penchant pour regarder de plus près, je vis une innombrable quantité de petits papillons dont la queue seule reposait sur l'onde en se recourbant, et portant à son extrémité, qui se relevait, une petite étincelle pareille à celle de nos vers luisants : le reste de leur corps était sou-

tenu en l'air par quatre ailes qui me parurent bleuâtres. Je crois reconnaître l'espèce de libellules désignées sous le nom d'Éphémères (*). Toute cette population s'agitait avec une vivacité incroyable; je les voyais arriver, se joindre, se séparer et tomber. Mille vies tout entières se passaient sous mes yeux, avec leurs trois grands actes : la naissance, l'hymen et la mort. Ce sont sans doute là ces mêmes éphémères qu'Aristote place sur les bords de l'Hypanis et dont l'existence fugitive a donné lieu à tant de charmantes fictions.

Avec le bourdonnement de ces insectes et celui de quelques cousins, je n'entendais que le froissement des rides de l'onde, et l'haleine du vent du soir se glissant parmi les roseaux. De temps en temps seulement, le cri d'un coq-faisan s'élevait de l'île à laquelle cet oiseau a donné son nom. En portant mes regards de ce côté, l'île des Faisans, formée et agrandie chaque année par le dépôt du limon du fleuve, à l'embouchure duquel elle est située, m'apparaissait confusément à travers les vapeurs : je distinguais avec peine ses noirs bosquets de buis et de platanes, surmontés de blancs peupliers. Plus loin ma vue errait sur les flots de la mer Noire, calmes alors comme ceux du fleuve. La lune s'é-

---

(*) Voyez la note à la fin du chapitre.

dans la saison pluvieuse par un brouillard épais. Un mauvais fanal brille par intervalles; mais comment ne pas se tromper à l'aspect des feux allumés sur la côte par les barbares qui cherchent à y attirer les vaisseaux, afin de s'approprier les débris échappés au naufrage! Les lames courtes de cette mer poussées par un vent du nord presque continuel, entraînent rapidement le navire; et une fois l'entrée du détroit manquée, elles le portent irrésistiblement sur les écueils du rivage. Tels sont les dangers que les assureurs ne calculent sans doute pas même encore à l'heure qu'il est. Mais moi, qui allais confier à la mer Noire autre chose et des objets bien plus précieux que ma fortune, je les eus tous sous les yeux; et j'en frémis au moment même où, rentrant dans ma tente, je donnai l'adieu du soir à mes enfants. Le sort en était jeté: il fallait partir (*).

Le lendemain donc, j'envoyai mon fils dès la pointe du jour chez le gouverneur turc, Omar Aga, pour lui annoncer que notre intention était de nous rendre à Constantinople et pour solliciter sa protection avec un passeport qui pût nous servir tout le long des côtes jusqu'à Trébizonde. Nous avions résolu de faire route par mer sur une caïque, que

---

(*) Voyez la note 2 à la fin du chapitre.

nous avions arrêtée, et de descendre à terre, toutes les nuits, pour les passer sur le rivage. Comme nous avions eu la veille quelque différend avec un commis de la douane, et que j'avais vu l'excellent effet que produisent chez ces gens-là quelques piastres lâchées à propos, mon fils était muni d'un très-joli présent qu'il offrit à l'Aga. Grace à cette précaution, pensâmes-nous d'abord, et à l'assistance d'un interprète qui l'accompagnait, mon fils réussit pleinement dans sa mission. Il nous rapporta les offres de service d'Omar, avec l'assurance de sa protection et les papiers dont nous avions besoin.

L'interprète dont je viens de parler était un Émérétien qui m'avait été recommandé par le général Kornatoffski à Cotaïs, comme étant d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve. Nous eûmes bientôt lieu de voir qu'il méritait ce titre. C'était un homme de bonne mine, âgé de trente ans environ : outre le russe il parlait la langue turque avec facilité. Je l'avais engagé pour nous suivre jusqu'à Constantinople d'où il devait rapporter, pour son compte, des marchandises qu'il avait intention de revendre dans son pays. Je souhaite qu'il y soit revenu sain et sauf, comme nous nous trouvons dans le nôtre, et qu'il y ait prospéré.

En me rendant sur le lieu de l'embarquement, je fis une assez heureuse rencontre. Un Mingrélien, qui était venu à Poti avec un des longs canots de

son pays chargé d'une espèce de maïs appelé Kokourouse (bled d'Espagne), s'approcha de moi sur le port et vint m'offrir une pierre qu'il voulait vendre. C'était une gemme hyacinthe de la plus grande beauté. Elle était dans son état naturel : la partie convexe avait peut-être reçu un poli, et un burin grec des plus habiles y avait gravé un Mercure debout, son caducée à la main. Le travail de cette petite figure me parut si précieux que malgré mon habitude de ces sortes de marchés, je ne pus cacher certain air d'empressement en demandant le prix de l'objet. Mon drôle s'en aperçut et me demanda trois ducats. Je les donnai : l'objet en valait bien cent. Mais je considérai ceci comme une leçon : un antiquaire se pique essentiellement de finesse et d'impénétrabilité : et je connais tel de mes amis, antiquaire comme moi, qui rirait bien à mes dépens, s'il apprenait ce trait d'imprudence autrement que par un sincère et public aveu de ma faute.

On s'étonnera peut-être que je parle ici de ducats de Hollande. On ne sait pas assez généralement que cette monnaie d'or est la seule qui circule maintenant dans toutes les possessions russes au-delà du Caucase. On les frappe au château de St.-Pierre et St.-Paul à Pétersbourg. Quant aux pièces d'or russes elles ont toutes disparu ; au point que, dans les collections de monnaie que j'ai visitées, j'en ai vu plus qu'il ne

m'en a passé entre les mains pendant tout le temps de mon séjour même en Russie.

Outre ma collection de pierres gravées, je travaillais depuis six ans à en rassembler une autre bien plus importante : j'avais recueilli au-delà de six cents médailles, Parthes, Arsacides, Sassanides, Cufiques, des Kalifes, et des anciens rois de Géorgie. A Souram, un rabin me vendit deux pièces Parthes l'une de Mnaskirès, roi de l'Apolloniatide et l'autre d'Artaban. Cette dernière est très-rare. Pendant mon séjour à Rome en 1820, je cédai ma collection à S. E. le duc de Blacas, ambassadeur de France, près le St.-Siége, à condition toutefois que la description en serait publiée et que l'on y ferait mention de celui qui l'avait rassemblée avec tant de peine. Depuis lors, M. Reinaud, savant orientaliste, s'occupe de ce travail.

Nous étions entrés dès la veille en marché pour le fret ou le *nolis* d'une caïque ; mais, quand on nous fit voir celle dont on nous avait parlé, nous la trouvâmes tellement vieille, délabrée et faisant eau de toutes parts, que nous ne pûmes nous résoudre à lui confier notre existence. Nous étions là sur le port, bien embarrassés de nos bagages et de notre monde, quand Omar Aga, ayant été informé de notre situation, nous envoya un patron nommé Ibrahim Reys, lequel nous conduisit à l'instant vers une caïque toute neuve et passablement élégante. Il nous mon-

tra la place qu'il nous laisserait au milieu, tandis que ses quatre matelots se tiendraient vers la proue et que lui-même serait au gouvernail. Il nous fit force promesses de dévouement, et Omar vint lui-même fort à propos pour nous engager à nous y fier; fort à propos, dis-je, car la figure du patron ne me revenait guères. En présence d'Omar, le marché fut bientôt conclu et nous nous embarquâmes immédiatement. Omar était un homme que nous avions méconnu d'abord : entouré de plusieurs de ses amis, il nous vit nous placer; il regarda lui-même fort soigneusement si rien ne nous manquait, nous offrit des provisions que nous refusâmes, parce que nous étions déjà trop abondamment pourvus; et au moment où la voile se déploya, après nous avoir recommandés à Ibrahim, lui avoir répété qu'il répondait de nous sur sa tête, il nous salua en s'inclinant. Les derniers mots qu'il prononça d'un ton tout attendri furent ceux-ci : *Allah Smarladeh!* Que Dieu soit avec vous.

La cordialité de ce brave homme me toucha jusqu'aux larmes. Certes ce n'était point le petit présent du matin qui agissait encore; mais nous avons eu très-souvent occasion de remarquer chez les Turcs, des sentiments de bienveillance envers nous étrangers, que nous n'aurions peut-être point rencontrés en Europe. C'est un reste des vertus patriarchales encore subsistant en Orient. On peut craindre, à

l'heure qu'il est, de blesser beaucoup de partialités, en disant du bien d'un Turc. Mais à tout risque, j'ai voulu rendre hommage au caractère hospitalier du bon Aga de Poti.

NOTES DU CHAPITRE VIII.

Note Ire Les Éphémères, *Ephemera* lin, sont des névroptères subulicornes : leurs antennes sont courtes et terminées par une soie ; la lèvre supérieure couvre la bouche ; les mandibules n'existent point ou sont très-petites ; les palpes sont fort courts, difficiles à reconnaître, et les tarses sont divisés en cinq articles.

Leur corps est allongé et très-mou ; la tête courte et large, les yeux très-gros et à réseaux. Ces insectes ont en outre deux ou trois yeux lisses et même plus, également gros. Leurs quatre ailes sont triangulaires, relevées ou horizontales, très-réticulées : les deux inférieures sont beaucoup plus petites que les deux autres. L'abdomen, long, presque cylindrique se termine par deux filets fort longs au niveau desquels les pattes antérieures s'avancent.

Ces insectes ne voient que la nuit. Swammerdam en a trouvé en Hollande, sortant de l'eau à différentes heures suivant les différentes espèces.

Toute cette description se rapporte parfaitement aux insectes que j'ai observés sur le Phase, sauf le recourbement de l'extrémité de l'abdomen et de ses filets : sauf surtout l'étoile lumineuse placée à cette partie. Je donnerais volontiers à l'espèce que j'ai reconnue le nom d'*Éphémère porte-lanterne*.

Note II. Il est fortement question en ce moment du blocus des Dardanelles, pour prévenir l'introduction à Constantinople des munitions de guerre et de bouche, et

en même temps de celui du Bosphore pour empêcher l'approvisionnement de Varna. Quant au premier, il peut s'exécuter facilement, la côte de la Troade offrant un mouillage sûr pendant les gros temps : là même les Russes trouveront à faire de l'eau sous la protection de leur canon. Mais il n'en est point de même quant au blocus du Bosphore ; celui-ci est impraticable pendant l'hiver ; il exposerait les vaisseaux de croisière à venir échouer sur la côte. La mer Noire est affreuse depuis octobre jusqu'en mars et même en avril. Il est donc de tout intérêt pour la Russie de posséder Varna, où sa flotte pourra hiverner ; sauf cette condition, la campagne sera sans résultat aucun. Ce point, pour dire plus, est selon moi le point indispensable, celui qu'il faut emporter à tout prix, avant de songer à autre chose : c'est par là qu'il aurait fallu débuter dès l'abord.

CHAPITRE IX.

Ma Carte.—Fort Saint-Nicolas.—Batoum.—Maison d'Omar Bey.— Expédition d'Aghalzike et projets sur Batoum.— Arkhawéh. — Omar Aga. — Les Lazes. — Projet d'enlèvement. — Esclaves prisonniers et déserteurs. — Fort de Djidja-Kaléh. — Witze. — Harem de Mehemet bey. — L'Athènes du Pont.

Nous étions à la fin de mai : les jours s'étaient écoulés rapidement depuis notre départ de Tiflis. Jusques là tout avait favorisé notre route : le temps s'était maintenu au beau, et, à cette heure peu avancée de la matinée, le ciel était d'une pureté et l'eau d'un calme remarquable : on se serait cru sur la Méditerranée. Un vent frais du nord-ouest nous poussait rapidement le long de la côte que nous avions à longer jusqu'à Trébizonde, c'est-à-dire dans un espace de 50 lieues. Placé près de la poupe, j'avais sous les yeux quelques cartes, sur lesquelles je vérifiais toutes les positions, ainsi que je l'avais fait dès mon départ de Tiflis, à mesure qu'elles se présentaient devant moi. De temps en temps je consultais aussi le périple d'Arrien, afin de trouver les noms anciens des villes et des rivières. Au moyen de toutes ces obs rvations, des informations que j'ai prises chez les habitants, chaque fois que nous prîmes terre, des renseigne-

ments qui me furent donnés par mes guides et les différents patrons qui nous conduisirent, et, en outre, avec les meilleurs matériaux déjà existants, j'ai composé la carte que l'on trouvera à la fin de cet ouvrage. Les différentes échelles dont je l'accompagne mettront les lecteurs à même de vérifier toutes les distances. J'ose me flatter qu'on en appréciera l'exactitude, nonobstant le peu d'étendue de l'échelle à laquelle j'ai été obligé de réduire un aussi grand espace pour donner le coup-d'œil de la côte en général. On remarquera que j'ai arrondi beaucoup de contours, effacé beaucoup de déchirements qui se trouvent indiqués dans les cartes ordinaires. C'est que, comme je m'en suis assuré par mainte et mainte expérience, dans les cartes des pays peu connus, ces menus détails ne sont faits que pour en imposer aux simples, ou, selon l'expression vulgaire, pour jeter de la poudre aux yeux des badauds.

Nous passâmes bientôt devant l'embouchure du Tschkétilsou, où nous aperçûmes les ruines du fort Saint-Nicolas. La vanité puérile d'un gouverneur de la Géorgie, Nicolas Fedorowitch Rtitchef, avait fait élever en 1813, dans ce lieu malsain et nul comme position militaire, un misérable réduit auquel il avait voulu donner le nom de son patron. Chose incroyable mais vraie, cette construction eut pour seul et unique but le plaisir que M. Rtitchef prit à s'en faire le parrain. Heureux encore si elle n'eût été

qu'inutile ! Les fièvres (*) qu'y causèrent les exhalaisons des marais voisins y consumèrent plus de 3000 Russes. Nous reconnûmes de loin le cimetière, qui était très-vaste, à un nombre prodigieux de petites croix qui s'élevaient çà et là sur le sol. Depuis 1817 la place était entièrement abandonnée : c'était encore quatre ans trop tard.

Vers trois heures de l'après-midi, nous jetâmes l'ancre devant Batoum, ayant fait environ treize lieues presque en droite ligne et sans louvoyer. La rade de cette ville est sûre et assez profonde pour que des frégates même y puissent mouiller à une portée de fusil de la terre. Elle est située au fond d'une anse, au nord de l'embouchure du Batoumi ou Tchorok, le Bathys des anciens, fleuve que j'ai déjà désigné comme formant de ce côté, la limite naturelle des possessions russes. Le port, le seul passable qui se trouve entre Anapa et Trébizonde, offre une position importante : il est défendu à la fois, et par la pointe derrière laquelle est l'embouchure du fleuve, et par une éminence isolée située au Nord-Est, entre

(*) Ces fièvres ont beaucoup d'analogie avec celles qui règnent en Zélande : le ventre du malade se tend et se gonfle ; une hydropisie universelle suit cette dégénération locale, et ce dernier période arrivé, la mort n'est pas loin.

les montagnes et la mer. Au sommet de cette hauteur, qui a la forme d'un cône tronqué et dont la pente est très-rapide, s'élève une fort belle habitation occupée par le commandant Turc.

Omar Bey, c'est le nom de ce commandant, est simplement un délégué de la Porte à qui les caïques et autres petits bâtiments qui entrent en rade, paient un droit de mouillage. La ville elle-même, n'est qu'un long bazar en bois, traversé par une large rue et qui n'est occupé que pendant le jour. Les habitants vivent éparpillés dans les environs, sur la pente des montagnes et parmi des bois épais formés la plupart d'un buis qui parvient dans ces contrées à une croissance extraordinaire. Toutes les habitations sont si bien cachées, que ce pays, assez peuplé, a l'air d'un désert à toute autre heure que celle où les affaires se font au bazar.

Après avoir examiné cette belle position, je voulus savoir quel parti les Turcs en avaient tiré, et si même ils avaient pris les précautions nécessaires pour s'y mettre à l'abri d'un coup de main. Je me fis conduire à terre et j'accompagnai Ibrahim Reys, mon patron, qui allait porter à Omar Bey le tribut d'usage. La demeure du Bey était spacieuse, il y avait maison, basse-cour et jardin enclos de murs: mais aucune disposition militaire ne s'y faisait remarquer. Maintenant donc que la guerre est rallumée en Asie, on prendrait possession de cette

place sans coup férir ; et bientôt de la maison d'Omar, située à plus d'une portée de canon des montagnes, et à portée de fusil seulement du rivage, on ferait un fort redoutable, qui protégerait cette nouvelle conquête. Il paraît qu'anciennement cette place a été fortifiée. Les Romains, et sans doute Mithridate avant eux, avaient à Batoum une station militaire ; du temps de l'empereur Adrien, ce lieu, qui s'appelait Bathys, avait une garnison romaine : c'est du moins ce que semble indiquer Arrien, lequel ne fait mention dans son périple que des postes militaires qu'il a visités.

Ce n'est pas que je pense encore, comme je l'ai fait jadis, qu'un coup de main sur Batoum puisse se faire par terre. Ayant examiné les choses par moi-même, et de près, je me suis assuré que la distance de Tiflis à Batoum, qui à vol d'oiseau ne serait que de soixante lieues, s'étend à plus de cent par suite des détours qu'il faut faire du côté d'Aghalkalaki. En outre, à peine est-on à moitié chemin, que la route devient impraticable pour l'artillerie et les chevaux. Plus on approche de Batoum, plus elle se rétrécit, au point de se perdre pour ainsi dire, à travers les rochers et les bois, en petits sentiers où deux hommes ne sauraient passer de front.

C'est donc seulement par mer que l'expédition dont je parle aurait pu réussir : je vais dire quand et comment.

En 1810, une malheureuse tentative fut faite sur Aghalziké par le corps du général Tormassoff. Outre la perte d'un grand nombre d'hommes, cet échec faillit nous coûter encore l'affection des Géorgiens, qui se crurent sacrifiés. Au lieu de la force ouverte qui échoua contre la ténacité mulsulmane, nous aurions dû recourir au stratagème d'une double diversion; et nous en aurions retiré deux avantages à la fois.

Une petite expédition maritime composée de chaloupes canonnières, portant des troupes de débarquement et l'artillerie nécessaire pour garnir de suite des retranchements eût été préparée secrètement à Kaffa (Théodosie), et dirigée sur Batoum. De son côté, l'armée de terre aurait marché ouvertement vers le même point. Les Lazes de la côte, réunis pour la défense d'Aghalziké, auraient été avertis à dessein. A la vue des dangers qui auraient semblé menacer Batoum, port à la possession duquel ils attachent avec raison beaucoup plus d'importance qu'à celle de tout autre point, rien n'eût pu les retenir dans la forteresse. Aucun de leurs Beys et de leurs Agas n'aurait manqué d'aller avec les siens se poster dans les défilés au-dessus de Persat, afin de nous en disputer le passage. Mais tout-à-coup, profitant de cette heureuse diversion, nos troupes auraient manœuvré sur la gauche : elles se seraient présentées sous les murs d'Aghalziké, au moment où la gar-

nison aurait été occupée à plus de dix lieues de là : et la forteresse eût été ainsi emportée par l'armée de terre au moment même où les troupes de débarquement, ayant pris Batoum de l'autre côté des montagnes, se seraient retranchées dans le château d'Omar.

Ce que l'on a manqué de faire alors, le général Paskewitch pourrait l'exécuter aujourd'hui; car je pense qu'il sera trop prudent pour s'avancer au-delà de Kars. Il doit songer à bien appuyer sa droite vers la mer, à s'emparer de tout le pays jusqu'aux frontières indiquées et à bien consolider tous ses établissements. Plus loin il trouverait de terribles obstacles dans la nature même du pays et dans les habitants du Lazistan, avec lesquels mes lecteurs feront bientôt connaissance. Croire que les soldats de Paskewitch puissent aller tout droit donner la main dans Constantinople aux grenadiers de l'armée impériale, c'est ajouter foi à la plus grande absurdité qui soit jamais sortie du cerveau de nos gazetiers : il n'est pas mauvais que de temps en temps on rappelle à quelques-uns de ces MM. que les routes de ce pays-là ne sont pas toujours comme celle de Saint-Denis, et que les habitants n'ont pas le même caractère que les gens de Gonesse ou de Pantin.

Vers le soir nous levâmes l'ancre. Doublant la pointe qui forme la rade de Batoum et derrière laquelle le Tschorok ou Batoumi se jette dans la mer,

nous fîmes voile par un beau clair de lune. La brise, moins forte que le vent qui avait soufflé tout le jour, était encore N.-O. Elle nous poussait doucement le long de la côte, où les objets nous paraissaient plus ou moins distincts, plus ou moins voilés par les vapeurs, selon que cette côte s'enfonçait dans les terres ou qu'elle se rapprochait de notre barque qui allait en droite ligne. Cette espèce de fantasmagorie me donnait, pour rectifier les distances et rétablir sur ma carte des sinuosités mal placées, une facilité que je n'aurais point trouvée en plein jour.

Nous passâmes ainsi devant la redoute de Macra-Caléh et devant Khoppi, à l'embouchure du fleuve Acampis, cité par Arrien dans son Périple.

Peu à peu, le vent nous devint moins favorable; il tourna enfin tout-à-fait à l'Ouest; et la mer étant fort grosse, à la pointe du jour, nous tirâmes notre caïque à terre près du village et de la rivière d'Arkhaweh, l'*Archabis* des anciens, à 10 lieues de Batoum.

Plusieurs habitants du pays, que l'on nomme Lazes, apercevant des Européens à bord de notre barque, eurent la curiosité de s'approcher. Quelques-uns poussèrent même l'impudence jusqu'à monter dans la caïque où nous étions restés assis, quoiqu'elle fût sur le sable. Mon patron, Ibrahim Reys, sut les éloigner en s'y prenant avec douceur, et en leur faisant observer qu'il y avait des femmes

avec nous. Les musulmans en général ont le plus profond respect pour le nœud conjugal : ils témoignent toutes sortes d'égards à une femme qui accompagne son mari. Comme je l'ai déjà dit, je suis bien persuadé qu'en ce point, les mœurs des peuples chez lesquels nous avons voyagé nous ont été à tous une espèce de sauvegarde.

J'eus lieu d'apercevoir que les Lazes nous regardaient d'assez mauvais œil. Quoique nous eussions soin de ne pas prononcer un seul mot en langue russe, et que mes fils et moi, comme nos deux domestiques, nous fussions armés et habillés à la circassienne, ils s'obstinaient à nous prendre pour des Russes, et j'entendis plus d'une fois murmurer autour de moi les mots : *Djaour Moskoff* (infidèle moscovite). Pour les détourner de cette idée, mon fils aîné qui parlait assez bien le turc, fut obligé de leur protester à différentes reprises, que nous étions des militaires français, faits prisonniers en 1812, et que nous retournions dans notre pays. Lorsqu'ils voulaient bien admettre la réalité de ce fait, ils se mettaient aussitôt à nous questionner sur l'armée française et sur le sort de Napoléon, qu'ils appelaient toujours Bonaparte, nom sous lequel il s'est fait connaître aux Orientaux.

Nous eûmes les mêmes préjugés à détruire dans la visite que nous fîmes le lendemain à Omar-Aga, commandant de ce bourg. C'était un parent

de ce Jordan Ouglou, si connu par sa haine pour la Russie, dont il ravageait les frontières durant le cours de chaque campagne. Lui-même avait fait, contre les Russes, la guerre de 1810 et avait contribué à leur échec d'Aghalzike, ce dont il ne pouvait se lasser de se glorifier. Ce vieillard rusé et cupide, ne croyant point à nos protestations, voulait nous retenir et nous rançonner. Nous ne lui échappâmes qu'en assurant que nous étions attendus par le Pacha de Trébizonde. Le lendemain nous fûmes très-étonnés de recevoir de sa part un cadeau de truites salées. Connaissant l'usage turc, je compris ce que cela signifiait, et je lui envoyai en échange un fort beau poignard géorgien (*Kinjal*). Mais il ne trouva pas que ce fût un assez digne prix de sa haute protection, et comme il nous avait vus la veille dîner dans notre caïque, il eut l'impudence de nous faire demander, pour sa femme, deux des cuillers d'argent dont nous nous servions.

Les Lazes, dont le pays s'étend depuis le Gouriël jusqu'à Kerasoun, forment un peuple nombreux, les habitations étant assez rapprochées sur toute la côte. Ils mènent une vie indépendante presque sauvage, et vivent des produits de leur chasse et de leur pêche. Un grand nombre d'entre-eux quittent le pays pour s'engager dans la marine turque et reviennent s'établir chez eux, après avoir mené plusieurs années une vie qui ne diffère pas beaucoup

de celle des forbans. Cette circonstance influe sur le caractère de la nation, que je trouve rusé, vindicatif, enclin au vol et capable de tous les crimes qui l'accompagnent. Je ne puis mieux peindre les Lazes qu'en les comparant aux Lesghis, lesquels, à mon avis, valent mieux encore, parce que du moins leur bravoure a un air de franchise, qui manque aux Lazes. Ceux-ci seront courageux aussi; ils se feront tuer pour atteindre leur ennemi : mais seulement s'il leur est impossible de l'égorger par trahison et sans courir de risques.

Tel est le peuple auquel les Russes auraient maintenant affaire, s'ils faisaient un pas de plus en Asie. Le portrait que j'en trace n'est point flatté; mais ils ne m'ont point traité de manière à mériter mon indulgence. On en jugera par le récit de ce qui m'arriva encore à Arckawéh.

Le troisième jour après notre arrivée, je vis venir à moi un homme que je connaissais déjà comme exerçant dans ce village le métier de barbier (car les Lazes, de même que les Géorgiens dont ils parlent aussi le langage, ne laissent généralement croître que leurs moustaches). Après s'être bien assuré que personne ne nous écoutait, ce brave homme m'apprit que quelques habitants avaient formé le dessein de m'enlever mon plus jeune fils, en l'attirant à un mille du bourg sur les bords de la rivière, sous le prétexte de lui faire voir leur pêche. Pour

échapper à ce danger il nous a suffi de retenir l'enfant près de nous ; mais je suis bien persuadé que si le projet n'eût point été éventé, rien sur la terre n'eût pu me faire rendre mon fils, pas même l'autorité du grand Seigneur qui est presque nulle dans ces contrées sauvages et indépendantes.

Je témoignai comme je le pus ma reconnaissance au sauveur de mon fils, et, l'ayant retenu à causer avec moi, il me raconta qu'il était Russe et que les mauvais traitements d'un de ses officiers l'avaient contraint à déserter. Bien que renégat, il n'était point circoncis; dans la mosquée il priait encore le Christ. Il comptait se réfugier un jour dans le Gouriël, retourner à la vraie foi et faire baptiser une fille Laze qu'il avait épousée et qui voulait partager entièrement son sort. Celle-ci montra à ma femme, qui eut la curiosité d'entrer dans leur demeure, une image du Christ que son mari conservait. La vraie religion reçoit peut-être des hommages plus purs que celui du renégat et de cette ignorante catéchumène, mais elle n'en reçoit guères de plus touchants.

Les déserteurs russes, et même ceux qui par contrainte ou de bon gré ont abjuré leur religion, sont toujours prêts à donner de pareilles marques d'attachement aux Européens qu'ils rencontrent : preuve évidente du regret qu'ils ressentent d'avoir trahi leur patrie et leur Dieu. La plupart témoignent hau-

tement leur repentir et n'ont d'autre désir que de trouver l'occasion de s'évader.

On ne saurait s'imaginer combien ces sortes de gens sont nombreux dans toutes les provinces de l'empire turc. En cas de guerre, si la Russie veut bien tendre les bras à ces malheureux égarés, ils peuvent lui apporter un puissant renfort et des connaissances locales très précieuses.

Plusieurs soldats, et entre autres un chasseur du 15e régiment, qui avait été surpris et enlevé depuis la paix par trois Turcs de Poti, dans les bois entre le Phase et Kouleh, vinrent me trouver tour à tour dans la soirée et me prier d'intercéder pour eux à Trébizonde; je le promis. J'aurais voulu les emmener avec moi; c'est surtout un service que j'aurais voulu rendre à l'homme qui m'avait conservé mon fils. Mais Ibrahim Reys me représenta que cet enlèvement ne pouvait rester secret; qu'on l'en rendrait lui-même responsable, et que, comme il habitait près de là sur la côte, à Witze, on l'aurait bientôt arrêté et puni. Je ne pus m'empêcher de céder aux raisons d'un homme qui nous paraissait attaché et qui nous prouva son zèle dans plusieurs circonstances critiques.

Nous trouvâmes, chez des femmes établies dans ce pays, des marques d'un sentiment religieux analogue à celui qui dominait tous les déserteurs russes. Un groupe de jeunes personnes vint se présenter devant notre barque, sur laquelle nous avions élevé une

tente, et l'une d'elles s'adressant à mon fils le pria avec instances de leur montrer sa mère, la femme franque qui l'avait nourri de son lait. On les introduisit : elles portaient avec elles du miel, des fruits et d'autres petits cadeaux qu'elles offrirent à ma femme avec une touchante cordialité. On eût dit une rencontre de famille. Parmi ces fruits se trouvaient des baies de laurier-rose. Il n'est point dangereux d'en manger dans ces contrées : nous en goutâmes; mais elles nous parurent fades, et depuis nous n'y touchâmes pas plus que si c'eût été réellement un poison. Les visiteuses caressèrent beaucoup ma femme et sa fille; elles examinèrent avec beaucoup de curiosité toutes les pièces de leur habillement. La plus jeune et la plus jolie paraissait la plus empressée : ayant aperçu tout-à-coup une croix que ma fille portait au cou, elle la saisit et la pressa contre ses lèvres en sanglotant. Cette jeune fille avait été chrétienne ; c'était encore une victime des Turcs.

Le vent nous retenait toujours à Arckawéh ce qui nous contrariait beaucoup. Je parcourus les environs avec Ibrahim. Nous allâmes visiter un château abandonné situé sur le haut d'une montagne, à trois cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Les habitants du pays le nomment *Djidja kaleh* et disent qu'il appartenait aux Génois, connus sous le nom de *Ginoéz* tout le long de la côte où ils

avaient des établissements. Cette construction me parut remonter à des temps plus anciens. A la façade qui regarde l'ouest, au-dessus d'un portique, je vis une inscription presque complètement effacée par le temps ; mais la forme de quelques lettres qui subsistent prouve suffisamment qu'elle était écrite en langue grecque. Dans une des salles, dont la voûte était bien conservée, je vis un beau Pégaze, sculpté en relief, qui sans doute avait dû faire partie d'un grand système d'ornements. Je crois pouvoir conclure et de cet emblême et de la langue de l'inscription que ce château était un de ceux dont les rois du Pont avaient bordé toute cette mer : les Romains le prirent sur les troupes de Mithridate ; les Génois s'y établirent après la décadence de l'empire, et enfin il tomba, en même temps que le reste du pays, entre les larges mains de Mahomet II.

Le quatrième jour seulement, vers le soir, le vent redevint favorable et nous nous hâtâmes de profiter du calme. Au moment où nous allions appareiller, nous vîmes arriver une caïque que l'on tira sur le rivage à côté de la nôtre. Une jeune fille vêtue à la géorgienne en descendit : elle était sous la garde d'un vieillard et de deux canonniers turcs de Poti. J'appris bientôt, par mon barbier renégat, que cette fille était une de celles qui venaient d'être enlevées à Persat, village situé à quelques werstes des frontières du Gouriël par l'expédition dont j'ai fait men-

tion plus haut et à l'occasion de laquelle je m'étais chargé d'une mission auprès du Pacha de Trébizonde. C'était précisément à celui-ci que cette jeune fille était destinée; on la lui envoyait en présent, sans doute pour étouffer toute poursuite : mais je me promis bien de n'en mettre que plus d'énergie dans mes réclamations et, sans les réflexions prudentes qu'Ibrahim m'avait déjà suggérées, j'aurais délivré cette malheureuse personne par la force des armes au moment même où nous fûmes rejoints en mer par la caïque qui, comme la nôtre, faisait voile pour Trébizonde.

Toute la nuit, le temps fut calme: à peine un léger souffle enflait la voile et rafraîchissait les airs; mais le vent se leva de l'Est avec le jour, et bientôt nous nous trouvâmes à Witze, bourg situé sur une rivière qui ne peut être que le *Pyxites* des anciens. Ce qui me confirme dans cette opinion c'est l'étymologie de ce nom (πύξις, buis), et l'abondance de cette espèce de bois que l'on trouve dans les environs : abondance extraordinaire, même dans un pays où cet arbre croît spontanément.

A l'entrée du village, nous aperçûmes un bel et vaste édifice : c'est là que notre bon Omar aga, commandant de Poti, avait son harem et sa maison de plaisance. Il nous avait engagés à nous y arrêter en passant. La favorite de l'aga, apprenant notre arrivée et sachant que nous avions avec nous une

dame, nous envoya des rafraîchissements et des provisions de toute espèce. Ma femme alla lui rendre une visite et se fit accompagner par mon fils, qui, étant encore imberbe, pouvait entrer dans le harem et lui servir d'interprète. Parmi les femmes qui s'y trouvaient rassemblées, il y en avait une d'une beauté remarquable, mais qui pourtant ne semblait point occuper le premier rang parmi ses compagnes. Elle était attaquée du scorbut, et comme les Orientaux sont très portés à nous attribuer des connaissances médicales d'un genre tout surnaturel, elle pria l'étrangère de la guérir, soit par l'application de quelque amulette, soit par le moyen de paroles efficaces. En se retirant, après avoir goûté quelques confitures et avoir reçu toutes sortes de marques d'affection, ma femme promit à la malade de lui envoyer un remède qui vaudrait toutes les paroles et les amulettes possibles. De retour auprès de moi, elle mêla une bouteille d'eau pure et une bouteille d'eau-de-vie, y ajouta un grand verre d'absinthe et envoya les deux bouteilles de ce mélange à la belle esclave, en lui faisant dire de s'en rincer la bouche chaque jour. Sur des organes mahométans inaccoutumés aux liqueurs fortes, ce remède aura vigoureusement opéré. Nous ne devons pas supposer que le goût de la mixtion ait pu engager la malade à contrevenir à la loi du Prophète et à en avaler la moindre goutte.

La situation de Witze est peut être la plus ro-

mantique de toute la côte, et c'est à dessein que j'emploie ici le mot romantique, dans une acception que l'on n'a point coutume de lui donner. Peut-être quelqu'un me demandera-t-il si, dans ce paysage, une masse de rochers bien noirs projettent leur ombre sur les flots, pétillant plus loin aux rayons du soleil d'Orient; si des ruines antiques, riches en souvenirs, y sont à demi cachées par des arbustes et des fleurs récemment cultivées par la main insouciante de quelque villageois; si le kiosque élégant du pacha s'élève au milieu des pauvres cabanes des pêcheurs du Lazistan? Non. Tout cela serait commun, classique, dans des lieux où de pareils contrastes se renouvellent à chaque instant. Ce que Witze a de frappant, de bizarre, de romantique, pour répéter le mot : c'est la douce simplicité du paysage même, la monotone fraîcheur, la richesse uniforme des teintes, l'absence de tout accident, de toute opposition, la propreté d'un jardin hollandais, l'étendue des plaines de la Flandre, et la régularité d'une allée de Versailles. C'est comme un paradis, où le bien est si beau qu'il n'a pas besoin du contraste du mauvais principe pour paraître ce qu'il est. Enfin, devant ce charmant tableau, on se rappelle le mot de madame de Staël : Il ne faut pas désespérer de la peinture du bonheur, comme effet pittoresque.

Comme je l'ai dit, Ibrahim Reys était de Witze. Il

y prit les vivres nécessaires pour lui et ses quatre matelots. Par le caractère de ses habitants, cet endroit me parut contraster, comme par la nature du sol, avec le reste du Lazistan. La femme d'Ibrahim, qui vint nous offrir du lait, des œufs, des fruits et des gâteaux avait un air de douceur angélique. Ses gâteaux, faits de maïs et chauds encore, nous parurent excellents. Nous étions en tout genre faciles à contenter.

Vers midi nous remîmes à la voile, et, avant la nuit, nous fûmes près d'Athineh ou d'Athènes. « Car, dit Arrien, il y a aussi une Athènes sur le Pont Euxin; elle est appelée ainsi d'un temple de Minerve, bâti à la grecque. Il y a aussi là un château abandonné et un port. »

Les habitants de ce village sont des gens qui, lors de la conquête de Mahomet II, furent contraints d'embrasser l'Islamisme, et, chose remarquable, outre la langue turque qu'ils parlent avec les étrangers, ils ont conservé entre eux l'idiome de leurs pères. Ainsi quelques traces de la civilisation et de la littérature helléniques se retrouvent aussi dans l'Athènes du Pont.

On me fit voir l'emplacement où avait été le temple de Pallas. Je n'y trouvai qu'une masse de décombres. Quelques colonnes enterrées marquaient encore l'enceinte elliptique du péristyle : à en juger par les fragments il doit avoir été de l'ordre dorique.

Je vis aussi les ruines du château qui n'ont rien de remarquable.

Avant d'arriver au village d'Athineh nous avions passé devant deux endroits qui méritent d'être cités.

Scindona est situé près du Zagatis des anciens. On y voit une ancienne forteresse mithridatique possédée depuis par les Génois.

Le fort de Laros est l'endroit où Moustapha aga, qui s'était mis en insurrection contre le pacha de Trébizonde, tint si long-temps en 1815. A la veille d'être pris, il parvint à s'échapper avec ses gens durant une nuit obscure : ses soldats se débandèrent et rentrèrent chacun dans leurs foyers : lui-même trouva un azile en Perse. Un dénouement aussi heureux d'une révolte sanglante est bien rare en Orient.

En nous approchant d'Athinch, nous vîmes de loin, à notre gauche et au fond de l'anse formée par l'embouchure de la Mapavreh, un grand village qui porte le même nom que la rivière : usage constant sur toute cette côte et que sans doute on aura déjà remarqué. Près de là se trouve une source de pétrole semblable à celles de la mer Caspienne que j'ai décrites dans ma note sur l'histoire naturelle du Caucase. Celle-ci a cela de particulier néanmoins que le pétrole ou naphte s'écoule dans la mer et surnage en formant un courant distinct jusqu'à près d'une lieue de là. Il est étonnant que personne ne songe

à le recueillir pour le vendre à l'étranger ou l'employer sur les lieux.

Après avoir doublé les écueils qui se trouvent au-dessus de Riséh, un courant nous empêcha de gagner le port d'Off, sur l'*Ophis* des anciens : nous ne pûmes voir cette petite ville d'où les premières familles de la Grèce, celles des Ipsilanti, des Morosi, etc., tirent leur origine. Repoussés très-loin en mer ce ne fut que dans la nuit que le vent nous permit de nous rapprocher de la côte, et la matinée était peu avancée quand nous nous trouvâmes devant Trébizonde.

Nous avions parcouru en six jours une distance de près de 50 lieues à vol d'oiseau et cette distance avait été tout au plus doublée par les détours : ce qui fait par jour environ huit lieues. Le temps n'est peut être pas loin où des bateaux à vapeur feront ce trajet en moins de vingt-quatre heures. Tout dépend de la Russie qui peut, avec la supériorité de l'industrie moderne et des moyens d'exécution gigantesques comme ceux des anciens, effacer tous les prodiges d'autrefois et ceux même de notre temps.

CHAPITRE X.

Trébizonde. — Le consul de France. — Colline des Dix mille. — Déli bal. — Histoire de Trébizonde. — Inscription rectifiée. — Tombeau de Salomon. — Pachas de Trébizonde. — Audience. — Attaque de la ville par les Russes en 1807. — Mines. — Commerce. — Départ.

Le quatre juin, vers dix heures du matin, je débarquai dans le port de Trébizonde, non point au milieu de la corde de l'arc que forme la ville, là où l'empereur Adrien avait fait creuser un vaste et superbe port; mais dans une petite anse à l'extrémité septentrionale de cet arc, le seul point d'embarquement et de débarquement que les Turcs connaissent aujourd'hui; ils l'appellent Tchumléké. De ce côté l'on n'aperçoit presque rien de la ville, rien qui fasse présumer que l'on entre dans la capitale d'un empire autrefois puissant. Le palais du pacha se présente seul, en face d'un petit quai presque en ruines : il est naturel que ce personnage se soit logé à portée de diriger les exactions qui se font en son nom et à son profit.

Ces circonstances jointes à l'empressement où j'étais de remplir la mission dont j'étais chargé, eurent un effet tel que je ne me rappelle pas avoir observé

quoique ce soit quant à l'aspect de la ville, vue du port, et même aux rues et aux places publiques que je traversai pour me rendre au consulat. Heureusement que je trouvai plus tard le temps et l'occasion de réparer ma négligence et d'observer la ville par un côté non moins intéressant que celui qui m'avait échappé.

M. Dupré, consul de France et vice-gérant du consulat de Russie, nous reçut tous avec une extrême politesse et quand je lui eus exposé les griefs contre lesquels je venais réclamer au nom des chefs civils et militaires des provinces russes, il prit cette affaire aussi chaudement que moi-même, résolu de faire et de redoubler s'il le fallait les démarches les plus pressantes, quoique malheureusement il ne pût compter tout-à-fait sur le succès.

Nous nous rendîmes sur le champ à la demeure de Khosreff Mehemet, alors Pacha de Trébizonde. On nous annonça : mais le rusé personnage était déjà prévenu, ou bien il soupçonna l'objet de notre démarche, car sous le prétexte d'une indisposition; il nous fit prier de remettre notre visite au lendemain.

Alors M. Dupré m'invita obligeamment à passer avec lui le reste de la journée : il me promit de me faire voir ce que la ville offrait de curieux, ajoutant modestement qu'il essaierait de me donner tous les détails à l'intelligence desquels ses faibles connais-

sances lui permettaient d'atteindre. Je vis bientôt qu'il n'avait point promis assez et qu'il écoutait trop un sentiment de modestie qui, j'en suis persuadé, était néanmoins bien sincère.

Depuis 19 ans, cet homme vénérable remplissait à Trébizonde les fonctions de consul de toutes les puissances de l'Europe, oserai-je dire, aussi bien que celles de consul français. Sa constance, son affabilité, et sa générosité avaient adouci des barbares. Depuis Poti jusqu'à Constantinople, tout connaissait M. Dupré par ses services et ses bienfaits. Le respect et l'amour qu'on lui portait rejaillissait sur tous les chrétiens dont on croyait trouver en lui le type et le modèle. En le voyant protéger les voyageurs, les attirer chez lui et les y accueillir comme des frères avec une hospitalité digne des temps antiques, les Turcs se persuadaient aisément que tous ses hôtes étaient réellement ses égaux en intelligence et en bonté : aussi le chapeau (c'est par cette partie du costume que les Turcs distinguent les Francs) était-il respecté à Trébizonde non moins qu'à Constantinople.

Si, durant un long séjour sur cette côte, M. Dupré n'avait laissé échapper aucune occasion de déployer l'excellence de son cœur, il n'avait point négligé davantage de multiplier ses connaissances et d'enrichir son esprit. Peu de personnes en Europe, j'ose le dire, ont connu comme lui les antiquités, la

géographie, le commerce et même l'état militaire du Lazistan. Je ferai ici un aveu bien sincère : si M. Dupré avait entrepris avant sa mort de publier un ouvrage sur ces contrées, jamais le mien n'eût paru. C'est sur-tout en parcourant Trébizonde avec lui que j'eus occasion d'admirer l'étendue de son érudition et la justesse de ses vues Tout ce que l'on trouvera de remarquable dans ce chapitre doit lui être attribué sans réserve : j'y réclame seulement pour ma part les choses auxquelles on pourrait trouver à redire, ou les omissions qu'on y pourrait remarquer.

Le consul me conduisit hors de la ville : nous nous enfonçâmes un peu dans les terres au sud-est, et au bout de trois heures de marche nous nous arrêtâmes sur une colline qui dominait toute la côte.

Du sommet de cette hauteur, les Dix-mille, revenant de chez les Macroniens, après les avoir aidés à vaincre les habitants de Colchos, saluèrent avec de longues acclamations les flots de la mer Noire. Après avoir si long-temps erré à travers des pays inconnus, ils se consolèrent en voyant une étendue d'eau pareille à celle qui baignait les rivages de leur patrie : sans doute ils pensèrent que c'était la même mer ou que du moins elle devait communiquer avec les eaux du midi.

C'est de là aussi que l'empereur Adrien vint la contempler, et qu'Arrien, dans sa tournée d'ins-

pection sur ces côtes, s'arrêta tout ému, en saluant les lieux sanctifiés par la présence de dix mille héros et depuis par celle du successeur et de l'émule de Trajan, tant vivaient avec force après cinq siècles les souvenirs de cette retraite plus héroïque qu'une victoire, de cette marche militaire de 1150 parazanges accomplie en quinze mois, à travers des peuples barbares de chacun desquels on n'achetait l'amitié qu'en livrant pour eux un combat. Nous éprouvâmes, M. Dupré et moi, que, 17 siècles plus tard, ce souvenir n'était pas encore sans puissance.

Arrien vit là des autels érigés par les Barbares, mais grossiers, mal polis et couverts d'inscriptions incorrectes. Il les fit remplacer d'une manière convenable. La pose de la statue d'Adrien lui parut inspirée par uue idée assez grande : elle étendait la main vers la mer : mais elle était mal achevée et peu ressemblante. Arrien pria l'empereur de lui en envoyer une autre ; car, disait-il, ce lieu est tout-à-fait propre à y consacrer des monuments pour l'éternité ! Il demanda également une statue de Mercure de 5 pieds, pour la placer dans le temple en pierre de taille qui existait déjà, et une statue de Philésius de quatre pieds pour la mettre auprès de la première ; car, ajoute-t-il naïvement, celui qui sacrifiera à Mercure fera une chose agréable à son petit-fils, et celui qui sacrifiera au petit-fils doit

se rendre agréable à son aïeul. (*) Ces soins religieux ont quelque chose de touchant : mais que restait-il autour de nous de ces monuments placés dans un lieu si propre à les consacrer pour l'éternité ? quelques ruines informes.

Partout autour de nous, nous vîmes croître le *Rhododendrum ponticum*. M. Dupré m'assura qu'il avait vérifié par lui-même une propriété singulière de la fleur de cet arbrisseau. Les abeilles en tirent un miel, qui, mêlé aux sucs d'autres plantes, est une espèce de poison. Il fait éprouver à ceux qui en mangent et surtout aux étrangers un étourdissement plus ou moins pénible. Les habitants du pays se gardent bien d'acheter du miel recueilli dans la saison où le Rhododendrum est en fleur (printemps) : ils appellent ce miel *Déli bal*, (*Déli*, fou ; *Bal*, miel). Ainsi nous fut attestée la véracité de Xénophon, qui dit, liv. IV : « Ils » trouvèrent dans ces environs beaucoup de ruches, » et tous les soldats qui mangèrent des gâteaux de » miel eurent le transport au cerveau, vomirent

(*) Les mythologues ne nous disent rien sur la naissance de ce Philésius, ni sur le rang et les fonctions qu'il occupait dans l'Olympe. Philésius, Achéen, fut élu comme un des chefs des dix-mille à la place de Ménon, après la bataille de Cunaxa. Peut-être est-il question ici de ce chef, déïfié dans la suite.

» et ressentirent l'effet qu'aurait produit un pur-
» gatif : aucun d'eux ne pouvait se tenir sur ses
» jambes. Ceux qui n'en avaient que goûté avaient
» l'air de gens plongés dans l'ivresse ; ceux qui en
» avaient pris davantage ressemblaient, les uns à
» des furieux, les autres à des mourants. On voyait
» plus de soldats étendus sur la terre que si l'ar-
» mée eût perdu une bataille, et la même conster-
» nation régnait dans tous les rangs. Le lendemain,
» personne ne mourut. Le transport cessait à peu
» près à la même heure où il avait pris la veille.
» Le troisième ou le quatrième jour, les malades
» se levèrent fatigués et rompus comme après l'effet
» d'un violent remède. » Ce n'est point la première occasion que je saisis de justifier les anciens historiens que l'on accuse à tort d'imposture ou de préjugés : on ne saurait trop, selon moi, insister sur ce point, et réhabiliter leur honneur.

En nous rapprochant de la ville, nous nous arrêtâmes une seconde fois sur une colline qui la domine entièrement, quoique un peu au-dessous du plateau Trapezoïdal, qui lui a fait donner par les Grecs le nom de Trapezus.

Ce fut sans doute sur ce plateau que les Dix-mille célébrèrent des jeux et des combats gymniques, sous la présidence de Dracontius, exilé de Sparte dès son bas âge, parce qu'il avait tué en jouant un enfant comme lui. Là ils immolèrent aux dieux

les taureaux et les génisses que les habitants des environs leur avaient offerts en tribut, pour éviter leurs incursions et le pillage. Quant à ceux de Trébizonde même, les Grecs les traitèrent fort humainement, sans rien exiger d'eux.

Derrière nous, sous ce même plateau, s'ouvrait une espèce de grotte. C'était l'entrée de l'église de Théos Sképasto, creusée dans le roc par ordre d'Alexis Comnène qui s'y fit enterrer. La ville, tous ses édifices, ses églises aux dômes grecs et construites en forme de croix à quatre bras égaux, ses murs, sa citadelle et ses deux ports étaient presque sous nos pieds; nous apercevions très distinctement à fleur d'eau les débris du mole construit par Adrien. C'est là que nous repassâmes ensemble l'histoire de la cité célèbre sur laquelle planaient nos regards.

Trébizonde, l'une des plus importantes d'entre les villes de l'Asie mineure qui bordent la mer noire, a été considérée comme faisant partie de la Cappadoce, ou de la Colchide, ou du royaume de Pont, suivant les divisions politico-géographiques de diverses époques : c'est aujourd'hui le chef-lieu du Pachalic qui porte le même nom. Elle est située par les 41° - 2' - 5" de latitude et les 41° -16' 45" de longitude moyenne (*).

(*) Trébizonde a donné le jour à deux savants : *Georges*, dit Georges de Trébizonde, et le cardinal-Bessarion.

Cette ville était autrefois très grande et entourée d'une double enceinte de murailles. Elle doit, dit-on, sa fondation aux habitants de Sinope, colonie Milésienne, qui s'y établirent vers l'an du monde 4790. L'accueil qu'y reçurent les Dix-mille prouve assez que la population de cette ville était grecque de cœur comme d'origine. Une monnaie antique assez rare vient encore à l'appui de cette opinion. Elle porte d'un côté la tête d'Apollon, et sur le revers une ancre avec une proue de navire, et pour légende ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ. Trébizonde tomba au pouvoir de Mithridate; mais, trahi son fils Pharnaçe, se trouvant dans l'impossibilité de défendre ses conquêtes, le Roi de Pont se fit donner la mort par Bituït, capitaine gaulois. Il était alors à Panticapée, près de Kertsch, port russe sur le détroit de Taman, qui joint la mer d'Azoff à la mer Noire. A cette nouvelle, Pompée partit de Sinope, et vint occuper Trébizonde.

Les Rois de Perse la possédèrent depuis; mais sous le règne de Septime Sévère, les Romains la prirent de nouveau après la défaite de Piscennius Niger.

Zozyme rapporte que sous le règne de Valérien et de Gallien, les Scythes vinrent mettre le siége devant Trébizonde. Par la négligence de la garnison, qui était cependant très forte, les murs furent assaillis de nuit et emportés à l'escalade. Le

carnage fut affreux : les Scythes dépouillèrent les temples et les palais, les détruisirent ou les incendièrent, et retournèrent dans leur pays chargés de butin et emmenant un grand nombre de captifs.

Sous le règne de Dioclétien et de Maximin, Licinius, qui commandait en Cappadoce, déploya surtout dans cette ville sa cruauté à l'égard des chrétiens : il y fit périr un grand nombre de Néophytes.

A l'époque où Constantin le Grand monta sur le trône de Bysance, Annibalien commandait en Cappadoce. Il se fit chrétien vers 312. Constantin, qui l'aimait beaucoup, lui fit épouser sa fille Flavie et le nomma Roi de Pont. Annibalien fit bâtir la première église à Trébizonde. C'est celle qui porte encore le nom de Christo Kephalos (Saint Suaire). Les Turcs en ont fait une mosquée.

Pendant le règne de Valentinien Ier, les princes de Trébizonde passèrent sous la domination des Perses et redevinrent payens. Cet état de choses dura jusqu'au règne de Justin Ier.

Vers la 4e année de celui-ci, l'an 522, Tzatius, prince de Trébizonde, après la mort de Zamour son père, partit clandestinement pour Constantinople. Arrivé dans cette capitale, il embrassa la religion chrétienne et se présentant à Justin, il le supplia de le couronner de sa main roi des Lazes, en le délivrant du vasselage de la Perse.

L'empereur lui donna en mariage Valérienne, nièce du patriarche Oninus, et le revêtit des ornements royaux. Tzatius revint à Trébizonde avec son épouse et chargé de magnifiques présents.

Cabadès, alors roi de Perse, irrité de cette défection, se déclara l'ennemi des Grecs. Une guerre terrible s'alluma dans ces contrées ; mais le célèbre Bélisaire ayant été envoyé au secours des Lazes, battit les troupes de Cabadès et les poursuivit jusques en Perse. Là, il força ce prince à demander la paix et à se désister de tous les droits qu'il prétendait avoir sur le Lazistan.

Telle fut l'origine de cet empire de Trébizonde, si célèbre dans nos romans de chevalerie, qui en font le théâtre de mille aventures fabuleuses.

Ce fut en vain qu'après la mort de Justin Ier, les Perses recommencèrent la guerre contre Tzatius ; Justinien, étant monté sur le trône, leur dépêcha de nouveau son Bélisaire qui les eut bientôt mis à la raison. Justinien, non content d'avoir sauvé Trébizonde du joug étranger, la fit réparer et embellir. Une inscription que l'on voit encore au dessus de la porte qui conduit de la ville à la citadelle rappelle la munificence de ce prince.

Tournefort, plus savant naturaliste qu'habile antiquaire, donne, dans son *Voyage du Levant*, une traduction très fautive de cette inscription grecque. Il a senti lui-même la nécessité de pallier les erreurs

qu'il avait commises; car il dit : « Les caractères en sont » beaux et bien conservés; mais, comme la pierre » est incrustée dans la muraille et enfoncée de près » d'un pied et demi, on ne saurait lire la dernière » ligne à cause de l'*ombre*. Voici ce que nous lûmes » après en avoir ôté autant que nous pûmes les toiles » d'araignées, avec une perche autour de laquelle » nous avions attaché un mouchoir. » Or l'expression impropre d'*ombre*, n'est-elle pas employée ici à dessein? une saillie ne donne pas d'ombre sur une surface placée au dessus d'elle, à moins que la lumière ne vienne d'en bas. Cette saillie elle-même forme le seul obstacle : elle n'est pas, comme dit le célèbre voyageur, d'un pied et demi, mais d'un demi pied tout au plus, et, si elle empêche de voir les trois dernières lignes seulement, elle n'empêche pas au moins de copier correctement le reste. Quant aux toiles d'araignées, plus d'un siècle après Tournefort, je n'en ai vu aucune trace. La pluie, qui de temps à autre lavait la surface de la pierre, y entretenait la propreté, et je ne pense pas qu'il ait jamais pu en être autrement.

Pour réparer l'omission de mon savant prédécesseur, omission d'autant plus importante qu'elle comprend la date de l'inscription, je montai au grenier d'un marchand de fruits arménien, établi en face de la porte, et je soulevai seulement une large tuile du toit afin de ne pas être aperçu des Turcs. Les ca-

ractères encore parfaitement conservés rendirent ma besogne facile. Voici l'inscription en entier :

ΕΝ ΩΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗΣΟΥ
ΧΡΙΣΤΟΥ ΚΑΙ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ
ΦΛΑΒΙΟΣ ΙΟΥΣΤΙΝΙΑΝΟΣ ΑΛΑΜΑΝΙΚΟΣ ΓΟΘΙΚΟΣ
ΦΡΑΓΚΙΚΟΣ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ ΑΝΤΙΚΟΣ ΠΑΡΘΙΚΟΣ
ΑΛΑΝΙΚΟΣ ΟΥΑΝΔΑΛΙΚΟΣ ΑΦΡΙΚΟΣ ΕΥΣΕΒΗΣ
ΕΥΤΥΧΗΣ ΕΝΔΟΞΟΣ ΝΙΚΗΤΗΣ ΤΡΟΠΑΙΟΥΧΟΣ
ΑΕΙΣΕΒΑΣΤΟΣ ΑΥΓΟΥΣΤΟΣ ΑΝΕΝΕΨΕΝ
ΕΝ ΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑ ΤΑ ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΤΙΣΜΑΤΑ
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΣΠΟΥΔΗ ΚΑΙ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ ΕΙΡΗ-
ΝΑΙΟΥ ΤΟΥ ΘΕΟΦΙΛΕΟΤΑΤΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΧΡ
ΦΜΓ.

« Au nom de notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, l'empereur César Flavius Justinien, l'Allemanique, le Gothique, le Francique, le Germanique, l'Antique, le Parthique, l'Alanique, le Vandalique, l'Africain, le pieux, l'heureux, le glorieux, le victorieux, le triomphateur, toujours vénérable, auguste, a restauré par sa munificence les édifices publics de la ville, par les soins et sous l'inspection d'Irénée très pieux évêque, l'an de J.-C. 543. »

Parmi les édifices érigés par Justinien, on remarque encore la belle église de Sainte-Sophie (dédiée à la Sagesse divine). Elle est située à l'ouest hors des murs. Une partie seulement de ce vaste édifice a été convertie en mosquée. On attribue également à Justinien la basilique dédiée à la Vierge, et située au milieu de la ville. On y remarque des restes assez bien conservés d'une mosaïque qui représente la mère

de Dieu avec les douze apôtres. On voit encore les restes d'un aqueduc construit par le prince pour amener dans la ville les eaux des montagnes.

Sous le règne de Jean II (Comnène) dit Porphyrogenète, empereur de Constantinople, Constantin Gabras s'érigea en tyran à Trébizonde. Le territoire de cette ville fut alors continuellement sujet aux incursions des Perses et des Barbares jusqu'au moment où Gonzade, trébizontain, ayant été élu roi des Lazes, vint se présenter à Chosroès, roi des Perses, et mettre ses états sous sa dépendance. A la mort de ce prince, Trébizonde fut érigée en duché, dépendant des empereurs de Constantinople, et Alexis Comnène, surnommé depuis le Grand, prit possession de cette ville avec le titre de duc, l'an 1204, époque de la prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens sous Baudouin comte de Flandres.

Les habitants de Trébizonde racontent que cet Alexis, ayant un jour terrassé de ses propres mains un énorme dragon, voulut consacrer la mémoire de cet exploit et fit construire sur les lieux une fontaine, appellée encore aujourd'hui la fontaine du dragon. Je la vis avec M. Dupré en retournant au consulat. Le robinet en est de fonte et représente la tête de cet animal fabuleux.

Le règne d'Alexis fut de 37 ans. Jean son fils lui succéda et ne resta que sept années en possession de ce duché. Nicolas, frère de ce dernier, régna ensuite

12 ans. Adrien Comnène fils de Jean, prit à la mort de son oncle les rênes du gouvernement et les garda 23 ans. Il ne se passa rien de particulier ni de remarquable pendant la vie de ces princes.

Jean Comnène, fils d'Adrien, succéda à son père. Michel VIII, Paléologue, empereur de Constantinople, ayant quitté le rit grec pour embrasser celui de l'église latine, Jean Comnène saisit cette occasion pour se déclarer indépendant et prit le nom d'empereur. Michel Paléologue en lui laissant la domination de sa province, lui défendit de se décorer du titre d'empereur, titre qui n'appartenait qu'au maître de Byzance comme chef de tout l'empire. Tous ces ordres et ces représentations furent inutiles : Jean Comnène répondit qu'il avait reçu la couronne de son père et non de l'empereur de Constantinople.

Michel Paléologue craignant que Jean Comnène ne s'affermît dans son indépendance, voulut tenter une autre voie ; il lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir son alliance et la main de sa troisième fille. Jean refusa d'abord cette proposition, mais l'empereur, persistant dans son dessein, lui envoya de nouveaux ambassadeurs pour l'inviter à venir à Constantinople conclure le mariage qu'il lui proposait. Jean se décida enfin à s'embarquer pour Byzance après avoir reçu des envoyés de Paléologue l'assurance qu'il n'avait rien à craindre. Il arriva heureusement suivi d'un nombreux cortége. Il fut reçu par

l'empereur avec les témoignages de la plus sincère amitié et ayant épousé sa fille Eudocie, en l'an 1282, il revint à Trébizonde avec son épouse, comblé d'honneurs et de présents. Il y régna avec le titre d'empereur jusqu'à l'année 1295, époque de son décès.

Après sa mort, Alexis Comnène, son fils, lui succéda et règna 26 ans. Le pape Nicolas IV engagea cet empereur dans la guerre des Croisades.

Son fils Bazile Comnène monta sur le trône après lui et règna 14 ans. Cet empereur épousa Eudocie, fille d'Andronic Paléologue (le vieux), qui fut depuis empereur de Constantinople. Il fit avec succès la guerre aux Perses et aux Turcs.

M. Beauvais assure que cet empereur épousa Irène, fille de Jean V, Paléologue; en cela il n'est point d'accord avec Nicodème de Colchide qui dit « que Bazile Comnène épousa Eudocie, fille de l'empereur Andronic Paléologue le vieux. » Je serais porté à croire ce dernier écrivain; puisque Bazile ne vivait plus, lorsque Jean V Paléologue monta sur le trône, l'an 1341 : d'ailleurs la suite de l'histoire fait voir que c'est Alexis Comnène qui épousa cette princesse Irène.

Après la mort de Bazile, son fils Alexis étant encore en bas âge, Michel Comnène, frère du premier, monta sur le trône et régna 4 ans. Le fils de Bazile et d'Eudocie, Alexis Comnène, était auprès d'Andronic Paléologue (le vieux), empereur de Constan-

tinople, lorsque son oncle Michel vint à décéder. Ayant appris que les Barbares avaient profité de cet événement pour venir ravager son royaume, il mit aussitôt à la voile de Constantinople avec de nombreuses troupes. Il débarqua à Platana, rade à 3 lieues à l'ouest de Trébizonde, et se rendit de suite au monastère, situé sur le mont Semoula à 12 lieues de Trébizonde, où il fut couronné empereur par l'archevêque Théodose, l'an 1340, en présence de tous les primats de Trébizonde. Après son couronnement il entra dans cette ville où il disposa toutes choses pour marcher contre les Barbares. Il défit ses ennemis à la première bataille qu'il leur livra, mais cette première victoire ne suffisant pas à son ambition, il pénétra jusques dans la grande Arménie, battit complètement les Perses, qu'il força à lui demander la paix, et revint triomphant dans Trébizonde.

Il reçut à la suite de cette victoire le surnom de Grand, et toute la Natolie, une partie de la Géorgie et du pays des Abases, se rangèrent sous sa domination. Lorsqu'il eut rendu une parfaite tranquillité à toutes les parties de son empire, il épousa la princesse Irène, fille de Jean V, Paléologue, empereur de Constantinople, de laquelle il eut un fils nommé Manuel; après la mort de son épouse il se maria en secondes noces avec Théodose, fille du roi David V de Géorgie. Cette princesse lui donna deux fils, qu'il appela Andronic et Bazile, et une fille qu'il nomma

Anne. Celle-ci devint par la suite l'épouse de Jean Morosi grand trésorier de l'empereur.

Ce fut ce prince (Alexis Comnène) qui bâtit le couvent de religieuses appelé *Théos Skepasto* (couvert par Dieu), sur une hauteur qui domine la ville; il y fit creuser l'église souterraine dont j'ai parlé plus haut. Ce prince fit construire encore d'autres édifices non moins importants et mourut après un règne de 40 ans.

Son fils Manuel lui succéda et règna 10 ans. Il épousa Irène fille du prince des Abases. Il eut de ce mariage une fille qu'il appela Eudocie et qu'il donna à un des officiers de sa cour, Constantin Zifillis Upsilanti. Il ne se passa rien de remarquable sous son règne ni sous celui de son frère Andronic qui fut après lui possesseur de la couronne pendant 12 ans.

Je remarquerai que les princes régnants de la Moldavie et de la Valachie sont descendants des Morosi et Upsilanti dont il est parlé ci-devant.

A la mort d'Andronic, Alexis IV Comnène, fils de Manuel, monta sur le trône et régna 29 ans. Il eut trois fils, Jean, Alexandre (Iskander) et David, et deux filles Catherine et Marie. George, roi de Servie, épousa la première, et la deuxième fut donnée en mariage à Jean VIII, Paléologue, empereur de Constantinople.

Du vivant d'Alexis, Alexandre ayant été désigné pour lui succéder, fut envoyé à Mitilin; le plus

jeune prince, David, épousa Hélène fille de l'empereur Mathieu Cantacuzène; et l'aîné, Jean, épousa la fille d'Alexandre roi de Géorgie.

Impatient de se voir privé d'un sceptre que lui donnait sa naissance, le prince Jean forma le projet de prévenir l'exécution des volontés de son père en le détrônant lui-même. En conséquence il passa des côtes de la Géorgie à Kaffa, ville de la Chersonnèse Tauride, où il rassembla des troupes à la tête desquelles il mit son lieutenant *Ganitis* ou *Janitis*. Il fréta divers navires et vint débarquer à Tripoli, ville située entre Kérésoun et Trébizonde, où il assit son camp.

L'empereur régnant, Alexis, à la nouvelle de cette invasion, fit marcher une armée considérable, et vint camper à peu de distance du corps de troupes de son fils. Deux officiers de ce dernier trouvèrent le moyen, soit en gagnant les gardes, soit en les surprenant, de pénétrer au milieu de la nuit dans la tente de l'empereur Alexis et l'assassinèrent, quoiqu'ils n'eussent reçu que l'ordre de le saisir et de le conduire devant le prince. Jean, irrité de voir que ses émissaires avaient dépassé les ordres qu'il leur avait donné, en trempant leurs mains dans le sang de son frère, fit crever les yeux à l'un et couper les mains à l'autre, suivant l'usage barbare qui régnait alors dans tout l'empire grec.

Jean devenu possesseur du trône de Trébizonde

par la mort d'Alexis, fit son entrée dans la ville; son premier soin fut de rendre les honneurs de la sépulture à son père avec toute la pompe due à son rang. Sous son règne le prince d'Amasie, Chadir Bey, ayant ramassé des forces considérables, fit une irruption dans les environs de Trébizonde; environ mille habitants des villages circonvoisins tombèrent dans l'esclavage. Ce Turc vint ensuite faire le siége de la ville. La famine se faisait déjà sentir et les citoyens étaient prêts de se rendre, lorsque l'empereur Jean capitula avec Chadir Bey et signa un traité, par lequel il s'obligeait à payer au sultan Mahommet, alors maître de Constantinople, une contribution annuelle de 2,000 sequins, à la condition que les prisonniers seraient remis en liberté et qu'on le laisserait jouir en paix de sa souveraineté. Jean ne survécut pas long-temps à cette catastrophe et à son déshonneur; il mourut l'an 1456, après un règne de 20 ans.

David Comnène le dernier des trois frères, monta sur le trône au préjudice d'Alexis fils de Jean; mais il ne jouit pas long-temps de la couronne usurpée.

En 1461 le sultan Mahommet II, après s'être emparé de Sinope, vint bloquer Trébizonde, dont il se rendit maître après un siége de 32 jours. David Comnène demanda plusieurs fois, mais en vain, à capituler, il fallut céder au conquérant, et se rendre à discrétion. Mahommet le fit passer avec toute sa famille

à Constantinople et de là à Metelin où ils furent tous massacrés par son ordre peu de temps après. Ainsi finit l'empire de Trébizonde après avoir duré 256 ans.

Je n'ai pu donner ici qu'une sorte de table chronologique d'une histoire trop peu connue; mais ceci au moins pourra suffire de guide aux personnes qui voudraient chercher dans les annales du Bas-Empire de quoi former un corps, là où je n'ai tracé qu'un squelette.

En retournant chez M. Dupré, où ma femme et mes enfants avaient été accueillis comme moi, et où la plus aimable contrainte nous força de passer tout le temps de notre séjour à Trébizonde, nous parcourûmes toutes ces rues dont jadis le pavé fut recouvert d'un tapis de pourpre, à la naissance de Constantin Porphyrogénète. En général, elles présentent aujourd'hui un aspect assez misérable. Nous visitâmes le cimetière de l'église de St.-Grégoire; où nous vîmes la sépulture de Salomon, dernier roi d'Émérétie, dont j'ai déjà fait mention (*Voyez* page 71.). C'est une espèce de cage à quatre côtés: un grillage en fer à petits carreaux est soutenu par quatre colonnes d'une pierre blanchâtre, placées aux quatre angles; et le tout est recouvert d'un dôme. L'élévation de ce monument peut être d'environ 15 pieds, et sa base de 10. La partie inférieure, comprise entre les piédestaux des colonnes,

est massive et renferme le cercueil. Le corps de Salomon fut enterré pendant six semaines avant que ses parents et ses amis eussent reçu de Constantinople la permission d'ériger un monument à sa mémoire. Elle fut cependant accordée sans difficulté. La fermeté avec laquelle ce prince s'était opposé à l'occupation de ses états par la Russie était un titre de recommandation auprès des Turcs; et bien des chrétiens même, tout en pensant qu'il s'est trompé, avoueront que sa conduite ne manque pas de grandeur.

Le lendemain de la promenade instructive durant laquelle j'avais déjà recueilli une partie de ces renseignements, nous envoyâmes rappeler au Pacha l'audience qu'il nous avait promise. Il nous fit dire qu'il nous attendait. En route, M. Dupré m'entretint du personnage que nous allions visiter.

Les grands officiers auxquels sont confiées les diverses branches de l'administration des Pachalicks de Trébizonde, d'Erzeroum et d'autres places d'égale importance, sont pour la plupart des personnages dont la famille est depuis long-temps établie dans ces contrées, et ils y possèdent à la fois de grands biens et beaucoup de considération. Le Pacha, homme envoyé par la Porte afin de diriger l'ensemble des affaires et de percevoir les revenus, doit avoir les plus grands égards pour ses subordonnés et en même temps les surveiller de très-

près. Percevoir les impôts directement et sans passer par l'intermédiaire de gens qui considèrent leur place comme une sorte de propriété héréditaire, serait chose complètement impossible. Il faut donc que chaque partie du service soit affermée : une somme annuelle est remise au Pacha par ceux qui exploitent telle ou telle taxe : delà l'énormité des exactions dont le commerce est victime.

C'est un poste bien glissant que celui d'intermédiaire entre la Porte, jalouse de l'autorité même qu'elle délègue, et les agas, les beys, tous les hommes influents de la province, dont l'intérêt même est d'exciter des inquiétudes pour conserver leur pouvoir. Ce poste fut confié autrefois à Taïar Pacha, homme habile et entreprenant. Comme il était fort attaché à l'infortuné Sélim, un Hatti-Sherif fut lancé contre lui, après le dénouement de l'événement de Constantinople. Cette espèce d'excommunication turque fit son effet accoutumé, et le proscrit allait se voir abandonné de tous les siens, lorsqu'un de ses officiers vint l'informer de la défection que préparait son armée, et de la fureur de la populace qui devait venir cette nuit même assaillir son palais et le livrer à Tchapan Ouglou que l'on avait envoyé contre lui. Il s'embarqua clandestinement vers le soir et arriva heureusement à Ismaïl. Là, il essaya de ranimer les partisans de Sélim : il eut des conférences avec eux sur le Da-

nube, et si Mustapha Baïractar, qui devait le seconder, eût été comme lui un homme de cœur et de tête, l'usurpateur serait redescendu du trône pour y faire place au sultan légitime. Ses projets ayant échoué par la faiblesse de ceux qu'il y avait associés, il se retira définitivement en Crimée.

A Taïar Pacha succéda Soliman, dont la conduite trop peu réservée à l'égard des gens du pays, et le langage presque hautain envers la Porte parurent bientôt suspects. Khosreff Mehemet, naguères Capitan Pacha, fut envoyé pour enlever à Soliman son pouvoir et sa vie. On pouvait s'en fier à l'habileté de l'homme qui, dans la rade même de Smyrne avait attiré à son bord le Musselim Mehemmet Effendi, et l'avait transporté à Metelin où il fut mis à mort. Khosreff ne put faire décapiter Soliman qui mourut avant son arrivée; mais sachant maintenant que Khosreff n'a pas fini comme son prédécesseur, que même il occupe aujourd'hui pour la seconde fois le poste de Capitan Pacha et qu'il commande à Varna, je ne le crois pas tout à fait étranger à cette mort soudaine.

Tel était l'homme devant lequel nous allions plaider, non pas la cause de l'humanité, car il ne nous aurait point compris; mais au moins celle de la puissance Russe qu'il pouvait ne point braver ouvertement. Le récit de M. Dupré ne m'avait point fait trop bien augurer du succès.

Nous arrivâmes vers le soir. Nous étions en grand costume avec nos interprètes et une suite nombreuse. On sait combien il est nécessaire en Orient de déployer autant de faste que les circonstances le permettent. Sous ce rapport Khosreff ne fut point en reste avec nous. Il nous reçut avec la plus grande pompe. Au milieu de la cour, éclairée par des torches mobiles, étaient rassemblés un grand nombre de musiciens exécutant ce que les Turcs appellent des airs : c'est-à-dire un cliquetis précipité de coups frappés sur des cordes de métal, accompagné des sifflements prolongés de deux ou trois petites flûtes, le tout sans mesure aucune et sans apparence d'accord, c'est-à-dire toujours à l'unisson ou à l'octave, sauf les cas où la dissonnance devient complète. C'est delà pourtant que notre musique, dite Turque, tire son origine.

On nous fit asseoir sur des sophas, dans un vaste salon éclairé par des candelabres d'argent. Khosreff, qui s'assit comme nous, était un homme âgé d'environ 50 ans, gros et assez mal bâti, se tenant gauchement sur ses larges pieds qu'il posait tout-à-fait en dedans : sa figure avait un caractère de finesse et d'impassibilité réunies. On nous servit du café et bientôt la conversation s'entama. Après quelques mots d'introduction, je parlai d'abord en termes généraux des violations fréquentes du territoire russe : point de réponse. J'insistai en

précisant les faits, en racontant les détails de l'invasion de Persat.—Khosreff objecta froidement qu'il n'en était point informé.—Je répliquai avec vivacité que je l'en informais, moi, au nom de l'empereur mon maître, et que j'exigeais une prompte réparation.— L'empereur votre maître, me dit-il, n'est pas bien informé.—Ces mots me piquèrent, et le sang me monta à la tête : je lui dis qu'à ma connaissance il avait reçu la veille chez lui une jeune fille de quinze ans enlevée à Persat; je lui rappelai sa conduite envers les prisonniers russes; j'allais tout à fait passer les bornes, enfin...... Mais le Turc, toujours calme, ne répondait que par un : Je l'ignore; Qui pourra le prouver? toujours précédés d'une bouffée de tabac (il n'avait point quitté sa pipe). Sa figure était comme de marbre : seulement je crus voir ses lèvres se contracter avec un léger mouvement ironique. Cela suffit pour calmer tout à coup cette impétuosité européenne qui se brisait contre la longanimité musulmane. J'échouai là par les mêmes raisons qui font si souvent échouer notre diplomatie dans des circonstances semblables. Un Turc a toujours pris sa résolution d'avance et n'oppose à vos efforts pour l'en faire changer qu'une force d'inertie insurmontable. J'ai connu en Europe des gens qui n'avaient pas d'autre tactique que celle-là, qui en un mot étaient Turcs dans les discussions, et ceux-là l'emportaient

toujours. Ici je vis que Khosreff avait pris son parti, et que peut-être il avait ses ordres; que s'il voulait bien me donner des réponses évasives, c'était par un reste de politesse et d'hospitalité. Je m'arrêtai donc en me promettant bien de suivre cette affaire à Constantinople, ou du moins d'en remettre le soin à l'ambassadeur de S. M. I.

On apporta le sorbet, et il ne fut plus question entre Khosreff et nous que de choses indifférentes. Avant de le quitter, je lui demandai la permission de visiter les mines célèbres de Gumiéh-Kanéh situées dans les montagnes à dix-sept lieues de la ville. Il m'accorda ma demande et m'offrit même de m'envoyer un de ses gens pour m'accompagner.

Je passai encore quelques jours à Trébizonde après cette entrevue, et j'en visitai soigneusement tous les monuments, sans trouver autre chose que des inscriptions à demi effacées et qu'il serait par conséquent inutile de donner ici : elles étaient toutes du temps d'Alexis Comnène. J'eus lieu de voir quel état de décadence affligeait cette grande ville depuis la conquête de Mahomet II. Quoique je ne pense pas maintenant que cela puisse s'accomplir dans cette campagne, on doit désirer néanmoins que Trébizonde tombe enfin entre les mains de quelque nation civilisée. On assure que le général Paskewitch a des vues de ce côté. La chose ne me paraît nullement probable, vu les difficultés du terrain, que j'ai déjà

énumérées. Cependant, comme l'attention du public est toujours fixée sur ce point, comme d'ailleurs une surprise par mer ne serait pas tout-à-fait impraticable, je vais rapporter succinctement, d'après ce que M. Dupré m'en a dit lui-même, la tentative faite par les Russes en 1807.

Le 20 mai 1807, l'escadre russe sous les ordres du contre-amiral Potolki, qui montait le Rakmano, et composée de deux vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de 74, quatre frégates, trois bricks, trois brulôts, une bombarde, sept chaloupes canonnières et huit bâtiments de transport, parut en vue de Trébizonde. Les troupes de débarquement qu'elle portait, commandées par le général Govorof, consistaient en 2000 hommes d'infanterie, 500 Cosaques et 2500 hommes de cavalerie. Mais ceux-ci n'avaient que leurs selles et leurs harnais: on avait cru trouver des chevaux dans ce pays qui pourtant en manque presque tout-à-fait. Cette prémière faute peut s'attribuer à un M. Roubaud de Marseille. Ce négociant, arrivé de Smyrne à Trébizonde avec une cargaison en commission, était parvenu à se faire nommer consul de Russie dans cette ville, où il était resté jusqu'à la déclaration de guerre. Au moyen de faux rapports, il avait fait considérer cette expédition comme facile autant qu'elle était commandée par les circonstances: c'est lui en un mot qui avait engagé à embarquer les cavaliers sans chevaux.

Seconde faute: les Turcs étaient prévenus. Toute la ville était en armes, et à chaque instant des renforts arrivaient des montagnes et des villages voisins. Les Grecs, les Arméniens, les Juifs, étaient occupés nuit et jour à creuser un fossé profond tout le long du rivage. Un cordon de troupes s'établissait depuis Platana à l'ouest jusqu'à l'est de Trébizonde.

Les Russes vinrent mouiller dans la rade de Platana où ils s'amusèrent à canonner ce village et à couler bas un bâtiment turc qui y était à l'ancre. Ils essayèrent même de débarquer, mais, après un combat opiniâtre, ils furent repoussés avec une perte de plus de 150 hommes. Il est fort aisé de débarquer sous le feu des vaisseaux, mais comment faire un pas hors de la portée de ce feu, et comment s'établir sur un rivage presque nu? C'est à quoi personne n'avait songé.

Le général Govorof dépêcha ensuite dans un petit canot un certain Emin Bey, officier de Taïar pacha, avec des lettres de ce visir pour différents seigneurs du pays. On se rappelle que Taïar s'était réfugié en Crimée (*Voyez* page 216). Cet espion, accompagné d'un Grec Coufiote nommé Nicolo Spiropulo, se disant domestique du contre-amiral, débarqua à Kawata à deux lieues est de Trébizonde. La barque que l'on découvrit abandonnée sur le rivage donna des soupçons; on fit des recherches : deux jours après les deux émissaires furent pris et aussitôt exécutés.

Le 22 mai seulement, après avoir donné aux Turcs le temps de faire leurs préparatifs de défense, les Russes se décidèrent à envoyer en parlementaires deux officiers, accompagnés d'un interprète. Ils furent conduits, les yeux bandés selon l'usage, chez le gouverneur qu'ils sommèrent de livrer la place à S. M. I. Achmet pacha les chargea d'aller dire à leur amiral qu'il était décidé à s'ensevelir sous les ruines de la ville, bien que, selon toute apparence, il ne dût pas en être réduit de sitôt à cette extrémité. Les officiers reportèrent cette réponse tant soit peu ironique. Voilà à quoi se passa la journée du 22.

Enfin le lendemain 23, dans la matinée, l'escadre fit un mouvement général, mit à la voile et vint défiler devant Trébizonde. Plusieurs bâtiments jetèrent l'ancre en face de la ville à peu de distance du rivage : deux vaisseaux et deux frégates allèrent mouiller dans le port de Tchumleké (c'est l'endroit où nous jetâmes l'ancre en arrivant).

Pendant que la flotte ennemie défilait, toute la population de Trébizonde s'était rassemblée : femmes enfants, vieillards étaient assis tranquillement sur un tertre au bord de la mer et jouissaient de ce spectacle imposant comme s'ils eussent assisté à une fête. L'un des vaisseaux russes aurait pu ouvrir ses sabords et lancer une bordée à mitraille : c'est un danger auquel personne ne pensait. M. Dupré, témoin de ce qui se passait, me dit qu'il ne sut s'il

devait attribuer l'imperturbable tranquillité des Trébizontains à la croyance où ils étaient que des Européens ne tireraient point sur une population désarmée, ou si elle leur était dictée par leur fatalisme religieux. Il les questionna eux-mêmes à ce sujet et ils ne purent lui rendre compte des motifs de leur impassibilité.

Cependant le gouverneur fit transporter deux pièces de canon sur la colline qui domine le port de Tchumleké, et l'on se mit à tirer sur les vaisseaux russes qui étaient venus mouiller en cet endroit. Les Russes répondirent en jetant dans la ville plus de cinq cents boulets. Il paraît que le pavillon français placé sur la maison du consul attira l'attention de l'ennemi : quatorze boulets y tombèrent et abattirent plusieurs pans de muraille. Du reste le dégât dans la ville fut peu considérable : un homme fut écrasé sous une fontaine qui s'écroula ; un autre eut la cuisse emportée en traversant une rue. Les seuls vaisseaux qui étaient à Tchumleké prirent part à l'action.

On était dans l'attente de quelque attaque plus sérieuse. Mais tout-à-coup, une heure environ avant le coucher du soleil, toute l'escadre remit à la voile ; et le lendemain 24, on l'avait perdue de vue, sauf deux frégates qui disparurent dans la journée.

Voilà comment se termina une expédition qui doit avoir coûté beaucoup à la Russie, sans que l'on puisse démêler quel fruit on en prétendait

tirer, quel plan on avait conçu pour la faire réussir.

Sans doute il n'était point impossible de s'emparer de la ville : il suffisait d'arriver à l'improviste, de débarquer sur le champ et d'attaquer sans sommation préalable. Mais je ne crois pas que l'on eût pu facilement garder cette place trop isolée, à moins d'en obtenir la cession par un traité. Aujourd'hui, une attaque par terre ne réussirait pas mieux que le plan de débarquement de 1807, et les mêmes obstacles subsistent quant à la conservation de la conquête, en supposant qu'on l'accomplisse.

Après avoir passé quelques jours à recueillir tous ces renseignements, je songeai à profiter de la permission du Pacha en partant pour Gunièh Kanèh, où se trouve une mine fort abondante d'argent et de plomb. Nous dînâmes au monastère nommé Timéon Prodomo (le précurseur, Saint-Jean), et le soir nous fûmes reçus à celui de Théotokou (Mère de Dieu), situé sur le mont-Méla, et bâti du temps de Théodose le grand. Une image de la Vierge y attire tous les ans un grand nombre de pèlerins. Les moines de ces deux couvents appartiennent à l'ordre de St.-Basile; ils se montrèrent à notre égard bons et hospitaliers. La mine de Gunièh-Kanèh ne me parut pas répondre à sa réputation : les méthodes d'exploition sont vicieuses, les ouvriers paresseux et leurs maîtres ignorants. Encore quelques années et cette

mine sera tout-à-fait abandonnée, comme celle de cuivre rouge, qui existe à six lieues de Trébizonde. Cet abandon provient du peu de débouchés qu'offre le commerce de cette ville : il en résulte pourtant que l'on est obligé de faire venir d'Arkanéh dans le voisinage de Diarbekir, le peu de cuivre que l'on emploie. Il est taxé par la Porte, aussi bien que celui de Tokat, à 15 piastres turque et 25 paras, le batman (c'est-à-dire à 12 fr. 50 les 15 livres).

L'aspect de la décadence de cette exploitation m'a fait songer aux moyens qu'une puissance européenne pourrait employer pour relever, à son profit, l'immense commerce que faisait autrefois Trébizonde. Établissons d'abord qu'il serait avantageux de correspondre directement avec cette place et par elle avec Erzeroum, qui n'en est éloignée que de six journées de marche, et qui forme le point central du commerce de toute l'Asie. En effet, les caravanes qui arrivent à Smyrne sont très coûteuses : elles sont quelquefois pillées; puis, il faut toujours traiter par des intermédiaires Levantins, et par conséquent laisser prélever un gain considérable, avant que le négociant européen y trouve le sien. Une maison établie à Trébizonde et ayant un correspondant à Erzeroum, ferait venir d'un port du midi un chargement composé de la manière que je vais indiquer.

1° Draps vert foncé, noirs, écarlates ou lie de vin : ce sont les couleurs que l'on porte le plus.

2° Toiles ordinaires, et de 3e qualité, le linge n'étant point là un objet de luxe.

3° Étoffes de soie à fleurs et ramages, hors de mode en France, depuis un demi-siècle : on en trouverait à bon marché dans les magasins, et les orientaux en font plus de cas que des dessins modernes.

4° Quincaillerie et mercerie; fil à coudre de toutes couleurs, aiguilles, épingles, dés à coudre, peignes d'écaille et de corne, tabac en poudre, tabatières, chocolat, essences, quelques montres à cadran turc, etc.

5° Fusils et pistolets à l'imitation de ceux des Turcs, où même à piston (les Turcs à qui l'on en a offert en présent, et particulièrement Ibrahim, en Morée, font le plus grand cas de ces armes,), poudre de chasse 1re qualité, briquets, couteaux, canifs, ciseaux, etc., etc.

Comme on ne pourrait complèter avec ces petits objets la charge du premier bâtiment, il se rendrait d'abord à Athènes, où, par la voie d'un correspondant, on aurait fait préparer d'avance le nombre de caisses de savon nécessaire pour remplacer le lest que l'on y déposerait. Rendu à Trébizonde, ce savon aurait gagné 100 pour °/o. C'est une opération sûre, mais peu connue jusqu'à ce jour.

Avant de parler des produits que l'on pourrait rapporter, il est nécessaire de rappeler que le commerce en Asie ne se fait que par échange, ainsi l'on se tromperait si l'on calculait sur des rentrées en argent comptant, et même sur des prix d'achat et de vente toujours basés sur la valeur des espèces. D'un autre côté ce mode de trafic offre un grand avantage : il ne supporte pas de crédit. Cependant la première année demanderait toujours une avance ; car il aurait fallu prévenir les marchands du pays et traiter avec eux. On devrait s'arranger avec les propriétaires de barques lazes qui font un cabotage très actif tout le long de la côte, et rassembler par leur moyen les bois durs des montagnes, comme le buis, le beau noyer noir du Caucase, le platane rouge (*Tchinar-Aghadjé*), qui pourrait en quelque sorte remplacer le mahoni ; etc., etc. Ces bois pourraient servir de lest aux bâtiments pour le retour et on devrait en tenir un approvisionnement toujours prêt.

On échangerait la cargaison contre le cuivre de Trébizonde, et bientôt contre l'argent et le plomb, qui reparaîtraient en abondance, car l'industrie et l'activité renaissent partout où arrivent des moyens de subsistance ou de jouissance nouveaux. Les soies crues, le coton, la garance, la noix de galle, l'opium, et toutes les productions de la Perse afflueraient

successivement et deviendraient plus abondantes d'année en année.

Parcourons de suite les autres échelles de la mer noire qui pourront offrir aussi leurs produits. Ouniéh donnera son bel alun de roche. (*Chab-Kaia hissar*). Bafra son tabac à fumer, d'un jaune foncé, connu en Europe sous le nom de tabac turc. Il s'y vend à raison de 4 piastres turques le batman (3 fr. 20 c., les 15 livres). Marsevan apporterait à Sansoun ses peaux de lièvre, son polmb et son argent; Amasie son opium et ses soies; Tokat son cuivre en pains; Sinope pourrait renouveler son commerce de poissons, etc. Enfin on réunirait toutes les denrées et les produits des différents endroits, dont nous aurons encore à parler dans le cours de cet Itinéraire, et on y porterait ce qui doit y manquer, vu les besoins et les habitudes de la population. Je ne doute pas que ce projet bien exécuté ne pût faire la fortune de plusieurs particuliers, et contribuer même à la gloire de toute une nation.

Ayant vu tout ce que Trébizonde et ses environs offraient de curieux, il fallait quitter cette ville et l'excellent M. Dupré, qui nous faisait différer notre départ de jour en jonr. Enfin nous nous décidâmes à fréter une nouvelle caïque jusqu'à Constantinople. Je fis accord avec un patron nommé Mahommed Reys, dont la physionomie

seule me faisait regretter mon bon Ibrahim ; mais il n'y avait pas sur le port assez de faces d'honnêtes gens pour que cela valût la peine de choisir.

Trois prisonniers russes, enlevés par la garnison de Poti dans les bois de la Mingrélie s'étaient cachés chez le consul. Plus heureux que je n'avais été à Witze, je pus les prendre à mon bord en les habillant à l'Européenne, et en les faisant passer pour mes domestiques. Je n'eus pas lieu de me repentir d'avoir ces braves gens pour escorte.

Nous mîmes en mer. Je ne décrirai point les adieux que je fis au consul : son affliction et la nôtre étaient au-dessus de tout ce que je pourrais dire. La mienne est encore grande en ce moment; car depuis notre séparation, M. Dupré, que j'espérais revoir, est mort à Trébizonde même, en 1822, après la perte d'une fille chérie.

CHAPITRE XI.

Cap Ioros. — Kérésoun. — La cerise. — Lucullus. — Antiquités. — Querelle. — Lazeliman. — Cotyora. — Les Lazes. — Nuit pénible. — Une Scène. — Ruines pontiques. — 15 Août chez les Grecs. — Ouniéh. — Sausoun. — Chakals. — Hospitalité.

Nous passâmes bientôt devant Platana, l'ancienne Hermonassa, nous dirigeant droit vers le cap Ioros. Ce nom, dérivé de *Hiéron Oros*, mont sacré, était donné à ce promontoire sans doute à cause de la vénération qu'ont pour lui les marins, à qui il sert de signal. Si le sommet de la montagne est couronné de nuages, ce serait en vain que l'on voudrait doubler le cap de près : les vents et les courants sont tels alors, que le navire est obligé de remonter jusqu'à la pointe de Crimée pour descendre en droite ligne vers le *Bogaze* (le Bosphore). Le cap de Kérempeh présente du reste la même singularité. Nous ne vîmes le Ioros qu'entièrement découvert et pur comme le ciel qu'il semblait toucher. Nous profitâmes de ce temps favorable pour naviguer toute la nuit. Nous doublâmes le cap, et, vers la pointe de jour, nous passâmes à côté de Tripoli, qui a conservé son ancien nom (Τρεις πολεις), bien que ce ne soit plus aujour-

d'hui une triple ville, mais un simple village. Nous vîmes encore Zeffréh (*Zephyria*). Ces deux endroits offrent chacun un port, où des bâtiments de commerce peuvent relâcher au besoin.

Vers midi, après avoir pris au large pour éviter les rochers de la côte, nous arrivâmes à Kérésoun, bâtie au pied d'une petite colline, sur le bord de la mer et entre deux côtes très-escarpées. Le château, dont il ne reste que des ruines, était à droite en entrant dans le port. Cette ville, qui portait autrefois le nom de *Pharnacea*, était mieux connue néanmoins sous celui de *Cerasus*. D'ailleurs Strabon et Ptolémée distinguent sous ces deux noms deux villes différentes. C'était une colonie des Sinopiens à qui elle payait tribut, comme le remarque Xénophon. Les Dix-mille s'y arrêtèrent pendant dix jours et y firent la revue de leurs forces : ils avaient perdu jusques là 1400 hommes. C'est de Cerasus que Lucullus, qui y eut long-temps sa résidence en qualité de proconsul, envoya le cerisier en Europe. Voilà du moins ce qu'assurent Ammien Marcellin et St. Jérôme. Chose étonnante, 120 ans après, on trouve le cerisier transporté en Angleterre!

La cerise, quoique sauvage, a dans ce pays une saveur toute particulière. Il en est de même de tous les arbres fruitiers d'Europe qui croissent naturellement sur cette côte. On remarque surtout, outre la cerise de Cerasus, les poires de Trébizonde et les

pommes de Sinope. Je pense que nos amateurs d'horticulture pourraient faire venir de ce pays des semences et même des rejetons précieux. Le paradis terrestre, que l'on place en Arménie, semble s'être étendu de ce côté jusqu'à la mer.

Kérésoun a un petit port qui peut recevoir des bâtiments marchands d'une grandeur médiocre. Tout son commerce consiste en exportation de noisettes, fruits, vins et surtout de tuyaux de pipe en bois de cerisier. Ces objets s'échangent contre ceux qui manquent au pays et que l'on y consomme immédiatement. La population de cette ville est d'ailleurs trop peu considérable pour entretenir aucune espèce de spéculation. Les Grecs et les Turcs qui l'habitent paraissent assez bien s'entendre; mais, comme on le voit sur toute la côte, l'Islamisme n'a été introduit que par le bâton, il n'a point pénétré dans les cœurs et je ne sais quelle contrainte seule en fait encore conserver les formes.

Cerasus, célèbre dans toute l'antiquité, fut le quartier général et le point de réunion de toutes les armées de Rome durant les guerres mithridatiques. On voit encore les restes d'une grande voie romaine qui conduisait dans l'intérieur de l'Asie, et même, prétend-on, jusques à Erzeroum en Arménie : elle a été construite par Lucullus. Elle serait préférable à celles qui partent de Trébizonde ou d'Ouniéh; mais des hordes de Kurdes la rendraient

peu sûre, et d'ailleurs elle est trop boisée aujourd'hui pour être encore praticable. Dans le château, qui est très-vaste, subsiste encore un édifice remarquable : il est tout en ruines; mais sa forme et la richesse de quelques ornements font voir que ce n'a pu être qu'un palais magnifique, sans doute celui de Lucullus. Peut-être me trouvais-je, au moment où j'y songeais, dans la même salle d'Apollon où cet illustre gastronome dépensait en un dîner tant de mille sesterces ! J'avais quitté notre navire encore à jeûn pour venir visiter les ruines, et cette réflexion ne put contribuer à diminuer mon appétit.

Je retournai à bord, et nous n'allâmes jeter l'ancre que dans une petite baie à l'est de Lazeliman. Là nous fîmes dresser nos tentes et allumer un grand feu, afin d'y prendre un repas et d'y passer la nuit. Les habitants de cet endroit qui s'assemblèrent autour de nous, avaient tous une physionomie peu faite pour inspirer la sécurité. Comme ils nous gênaient dans nos dispositions, une querelle s'engagea bientôt entre un de ces Turcs et mon domestique Émérétien. Celui-ci reprocha à son adversaire qu'il avait la barbe sale, ce qu'il fit sans doute en termes moins décents encore; or, ce reproche est l'injure la plus sensible que l'on puisse faire à un musulman. Le Laze tira son poignard, et sans la supériorité de notre nombre et surtout de nos ar-

mes, la scène allait devenir sanglante. Une poignée de Paras apaisa du reste le Turc qui se disait insulté. Nous passâmes toute la nuit sur le qui vive. Des chakals seuls vinrent roder par bandes autour de nous, et mon chien, dressé en Géorgie, ne se lassa point de leur donner la chasse.

Le lendemain, nous entrâmes dans le petit golfe de Lazeliman (port des Lazes), formé par les caps Postipéi et Aio Vasili. Là doit avoir été l'ancienne *Cotyora*, ville qui, selon Xénophon, fut fondée, comme plusieurs de celles que nous avons vues sur cette côte, par une colonie d'habitants de Sinope. C'est là que les Dix-mille s'embarquèrent pour cette dernière ville. Étienne, Ptolomée et d'autres géographes la nomment Κυτώρον; Pline écrit *Cotyorum*, et Strabon, Κοτύρος. Le port paraît avoir été disposé pour recevoir une vingtaine de galères. Il était jadis défendu par deux énormes tours placées de manière à rappeler la description du poète :

> Hinc atque hinc vastæ rupes, geminique minantur
> In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
> Æquora tuta silent (*).

Elles sont en partie démolies aujourd'hui, et laissent apercevoir, à travers les crevasses de leurs murs,

---

(*) Virg. Æn. Lib. i, v. 162.

les marches énormes de leurs escaliers. Ces degrés sont taillés dans le roc et d'un travail tout cyclopéen. Probablement il existait là deux rochers que l'on a creusés ainsi et que l'on a couverts ensuite d'un revêtement de pierre. Parmi les rochers, au pied des tours, croissaient quelques plantes du lys arénaire (*Pancratium maritimum*); ses fleurs blanches répandaient une odeur qui venait jusqu'à nous dans le port. Les ruines elles-mêmes étaient habitées par un grand nombre de lézards énormes, et d'un rouge verdâtre. Au sommet, des pigeons sauvages avaient établi leurs nids dans les trous des créneaux. Des vautours pareils à ceux du Caucase planaient au-dessus en les observant.

Sur une hauteur, près des bois qui s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes de l'intérieur, je vis plusieurs morceaux d'architecture en marbre. Une colonne d'ordre corinthien assez bien conservée m'indiqua que dans cet endroit il y avait eu un temple magnifique, dû sans doute aux Romains, dont les arts voyageurs allaient semer de pareilles traces de leur civilisation même chez les peuples les plus barbares.

En effet, ce petit port et ses environs étaient habités par les *Heptacomètes* ou citoyens des sept bourgs. Strabon et Xénophon les désignent sous le nom de *Mosynoeci*, et Pomponius Méla les appelle *Mossini*. La plupart vivaient dispersés çà et là

comme des sauvages au sein des montagnes boisées que l'on nommait autrefois *Cydises* (Κυδίσεις) D'après Strabon, ces peuples étaient les plus barbares de toutes ces contrées : ils ne se nourrissaient que de fruits sauvages, de glands et de gibier cru, et s'ils se procuraient quelques-unes des douceurs ou des richesses de la civilisation, c'était aux dépens des navires qui faisaient naufrage sur la côte, ou des voyageurs égarés qu'ils surprenaient dans les bois. Mithridate ayant su les engager dans ses intérêts, ils empoisonnèrent, dit-on, trois cohortes de Pompée, en offrant aux soldats un breuvage composé avec le miel dangereux dont j'ai parlé plus haut (page 198). Pendant la nuit, ils tombèrent sur les Romains, malades et appesantis, et ils les massacrèrent jusqu'au dernier.

Si nous étions restés à terre, nous n'aurions point été traités plus humainement. Les Turcs à qui nous avions eu affaire la veille seraient venus de ce côté de la pointe où ils nous savaient arrêtés : c'est du moins ce que nous fit entendre le patron de la caïque, qui le soir nous rappela tous à bord et malgré le vent alla jeter l'ancre aussi loin qu'il le put de ce rivage inhospitalier. Le jour, nous débarquions pour herboriser (*) : nous étions huit, à savoir : moi,

---

(*) C'est particulièrement dans ces environs jusqu'au cap Bona, que j'ai recueilli les plantes rares dont se

mes deux fils aînés, les trois soldats de Trébizonde et deux domestiques; tous armés jusqu'aux dents et nous gardant bien de nous écarter les uns des autres. Nous vîmes peu d'habitants sur la côte : le plus grand nombre des chaumières étant cachées dans les bois. Ceux qui nous apportèrent des œufs, du lait et des poulets, avaient l'air tout-à-fait misérables.

A cet endroit de la côte, se trouvent dans la mousse des moules d'une grandeur extraordinaire. Mon fils et un des Turcs se jettèrent à la nage pour nous en procurer. Nous en laissâmes les écailles sur un fragment des ruines de Cotyora; pareils à ces pèlerins qui, si l'on en croit les philosophes anti-diluviens, ont laissé des coquilles jusques sur les sommets des Alpes comme marques de leur passage.

Après avoir été retenus deux jours à Lazeliman, par un vent tout-à-fait contraire, nous essayâmes de mettre à la voile vers le soir, et nous parvînmes enfin à doubler la pointe de Postipéi. Mais là il fut impossible de jeter l'ancre à cause des rochers sur lesquels elle ne faisait que glisser. Nous fûmes donc

---

composait la collection offerte par moi, en 1820, à la société de botanique de Gand. On en trouve le catalogue dans la note du chapitre VII, pages 133 et suiv.

contraints de gagner le large. Le vent du Sud-Est redoublait de violence; la mer grossissait de plus en plus, et les vagues retombant dans notre petit navire nous y mouillaient jusqu'aux os. On sait que la caïque (*) est un bâtiment non ponté : nous étions donc exposés dans la nôtre à toutes les injures des éléments. Ce qui nous chagrinait encore plus, c'était de nous sentir entraîner hors de notre route par les flots qui nous ballottaient, sans pouvoir déployer les voiles, attendu la violence du vent. Au point du jour nous reconnûmes que nous avions été emportés à plusieurs milles en mer. Dans cette position désagréable, nous ne nous mîmes point en peine de cacher notre mécontentement : nous allâmes jusqu'à témoigner au patron que nous attribuions tous ces désagréments à sa maladresse : en effet, s'il avait su jeter l'ancre à propos, nous serions restés à l'abri derrière la pointe de Postipéi, où nous eussions passé la nuit, également garantis contre les Lazes et le vent du sud-est.

Ces légères insinuations nous attirèrent une scène dont le dénouement faillit nous être fatal. Je vais

(*) C'est à dessein que dans tout le cours de cet ouvrage, j'ai fait *Caïque* du féminin. Je crois cette manière d'écrire plus conforme à l'étymologie et à la désinence du mot.

la raconter comme peignant mieux que toutes les réflexions possibles le caractère d'un grand nombre de Turcs des classes inférieures.

On se rappelle qu'à Trébizonde nous avions changé de caïque et de patron. Nous nous étions arrangés avec Mahommet Reys, qui nous avait été recommandé par M. Dupré. Jusques-là cet homme nous avait paru bon, quoique rude : il prenait intérêt à nous, nous prévenait des dangers, nous indiquait les moyens de nous y soustraire : du moins c'est ainsi qu'il avait paru se conduire avant Lazeliman.

Dès que la légère discussion dont je viens de parler se fût engagée avec lui, nous vîmes ses yeux se remplir d'un feu sombre, ses traits ordinairement impassibles s'animer rapidement ; puis enfin, tout hors de lui, il s'écria qu'Allah le punissait d'avoir pris ces *Djaours* à son bord ; que nous seuls attirions la tempête ! En parlant ainsi il s'agitait comme un frénétique sur son petit tillac. Puis il ajouta qu'il périrait s'il le fallait pour se donner le plaisir de nous noyer tous avec lui, et il prit à deux mains une des grosses rames de la barque. Ne devinant point son dessein, nous attendions assez tranquillement la fin de ce transport : mais nous vîmes le patron soulevant perpendiculairement sa rame, en frapper violemment le plancher de la caïque en invoquant à chaque coup Dieu et son prophète. Je n'eus que

le temps de m'élancer sur lui pour l'arrêter : un ou deux coups de plus auraient suffi pour nous faire couler tous à fond. De son côté ma femme épouvantée s'écriait : *Haman, haman, effendi!* grâce, grâce, monsieur! Mon fils, s'exprimant avec plus de facilité, lui faisait mille promesses. Soit que tout cela l'eût calmé, soit que la fin d'un accès qui ressemblait à une fièvre ou à une attaque de nerfs fût arrivée, il ne me fit aucune résistance et se remit tranquillement au gouvernail.

Le vent était devenu moins fort. Il fit mettre une voile et nous nous rapprochâmes de la terre. Cependant le même feu brillait encore dans les yeux de Mahommet Reys : il avait de temps en temps des mouvements convulsifs et portait la main à son poignard en levant les yeux au ciel. Nous délibérâmes entre nous sur les moyens de nous garantir de ses fureurs. Mes Russes proposaient tout simplement de tomber sur le patron et ses quatre rameurs, de les jeter à la mer et de faire voile comme nous pourrions droit vers le Bosphore. Ma femme intervint et nous supplia les larmes aux yeux de prendre un parti plus humain : pendant ce temps Mahommet la regardait, et ses pleurs paraissaient le toucher, quoiqu'il ne se doutât pas qu'elle intercédait pour lui sauver la vie. Il fut enfin résolu que cinq d'entre nous seraient toujours placés sans affectation auprès des cinq Turcs, chacun les yeux fixés

sur son homme : au premier symptôme d'un transport pareil à celui dont nous avions failli être victimes, on se donnerait mutuellement le signal et les musulmans recevraient la mort. Nous n'eûmes point occasion d'exécuter cette mesure de rigueur que nous dictait le soin de notre conservation.

Nous entrâmes enfin dans un petit port à côté du cap Bona, où grand nombre de bâtiments turcs vont hiverner, tous les autres ports de cette côte méridionale étant peu sûrs dans la mauvaise saison quand les vents du nord soufflent avec violence. En revanche, le port de Bona est désert par les vents du sud-ouest.

Ce port existait du temps d'Arrien, qui l'appelle *Boona;* les anciens avaient construit, sur la pointe du cap, un temple dont on voit les ruines : elles sont considérables, mais tout-à-fait informes et elles semblent avoir été remuées plusieurs fois.

Le lendemain dans l'après midi nous doublâmes le cap appelé par les Turcs *Jessoun Bouroun.* C'est celui qu'Arrien a reconnu sous le nom de *promontorium Jasonis*, bien qu'il eût dit auparavant dans son périple que l'ancre placée à l'embouchure du Phase était le seul souvenir qui restât dans ces contrées de l'expédition des Argonautes.

Ptolomée (liv. V, chap. 6.) nomme la mer qui baigne ce promontoire, *Pont polémoniaque*, de la ville de *Polémonium*, visitée par Arrien et dont on

voit encore des ruines. Elles m'ont semblé, comme la plupart de celles de la côte, à parler en artiste ou en archéologue, extrêmement insignifiantes.

Je dois l'avouer, ce n'était jamais sans un secret dépit qu'après m'être donné la peine de gagner un point où je m'attendais à être dédommagé de mes fatigues, je n'y trouvais que des pierres couvertes de mousse et tellement déformées par les érosions de l'atmosphère qu'on les aurait crues long-temps roulées par les flots sur des rochers. Une grande différence existe sous ce rapport entre les ruines situées dans les diverses parties du monde ancien, et je crois pouvoir en assigner les causes.

Certaines portions de l'Empire, à commencer du nord de la Germanie jusqu'aux Alpes, furent envahies tout à coup par des Huns et des Francs : l'Afrique, la Sicile et l'Italie furent en proie aux Vandales. Ces peuples, encore dans la barbarie primitive, ne faisaient cas ni de l'or, ni de l'argent, ni des objets d'arts : il leur fallait des vivres, des boissons fortes, des femmes et du fer : le reste, ils le dédaignaient et l'ensevelissaient sous des ruines; quelquefois même ils se contentaient de dépeupler sans détruire, et jamais ils ne se donnaient la peine de rechercher les trésors que les habitants avaient enfouis à leur approche. Il y a à fouiller après ces gens-là.

Au contraire, toutes les colonies de la haute Asie

tombèrent successivement sous le joug des conquérants Arabes. Les envahisseurs avaient déjà atteint ce second degré de barbarie qui connaît le prix des richesses et des beautés de l'art, assez bien du moins pour vouloir, dans sa brutale jalousie, anéantir ces marques de la civilisation ennemie. Par de pareils conquérants tout a dû être brûlé, renversé, dépouillé et dégradé en détail : l'avarice a dû ruiner encore ce qui était déjà ruines, dans l'espoir d'y trouver des trésors ; une statue antique aura paru quelque chose à ces barbares : c'était du bronze pour leurs armures et plus tard pour leurs canons ; une médaille d'or a pour eux sa valeur : c'est de l'or ; un bas relief : c'est une pierre à bâtir.

Ceci ne s'applique cependant point trop rigoureusement à la Morée, aux îles et à la côte de l'Asie mineure, qui sont encore très riches : c'est qu'elles ont été défendues par les Vénitiens et d'autres puissances jusqu'à une troisième période de la barbarie mahométane, celle de l'apathie.

Outre ces raisons majeures, une autre cause a contribué pour sa part à la dégradation des édifices des bords du Pont : c'est l'inégalité du climat et l'âpreté des vents de mer.

Nous étions au 15 août (*v. st.*), et quoique cette date ne se rapporte point à la nôtre, c'est ce jour là néanmoins que l'église grecque célèbre la fête de l'Assomption. Tous les Grecs des environs et surtout

d'Ouniéh étaient venus à Jessoun Bouroun célébrer l'office dans une église bâtie par Justinien sur les ruines d'un ancien temple de Neptune, et dédiée à la Vierge. Nous descendîmes à terre; et nous fûmes très bien reçus par ces braves gens, surtout lorsqu'ils apprirent que nous venions de la Russie et que nous étions chrétiens comme eux. Nous n'ajoutâmes point que nous étions de l'église romaine, ce qui eût peut-être tout gâté. Le Papa était un vieillard presque octogénaire, dont la longue barbe blanche et les traits encore calmes et purs nous inspirèrent dès l'abord un véritable respect. Depuis soixante et un ans, il célébrait la même fête au même lieu. Durant la cérémonie, il pria pour le *Véliki Alexander*, le magnanime empereur de Russie; il demanda au ciel à haute voix qu'il fît cesser l'esclavage des Grecs et de leur sainte église. Ces prières, plus hardies qu'un discours révolutionnaire, m'auraient étonné partout ailleurs sur la côte, où les Turcs sont en majorité et comprennent tous le grec; mais là, il ne se trouve que des descendants des colonies helléniques. Ils y sont presque libres et professent hautement leur attachement à leur religion et aux principes européens. Ce sont encore des auxiliaires que la Russie pourra trouver à propos; mais, il faut bien le dire, ces gens sont doux, faibles et énervés: une douzaine de Lazes suffit pour

contenir toute une population et au besoin pour l'égorger sans défense.

Le respectable pontife de Jessoun Bouroun parlait très-bien le slave, qui est, comme l'on sait, la langue mère et en quelque façon encore la langue poétique des Russes. Nous nous mîmes à table avec lui et ses amis, après avoir fait apporter les provisions et le vin de la caïque; car sa pauvreté ne lui eût point permis de nous offrir un festin. Sa conversation était douce : une nuance de superstition donnait une simplicité toute particulière à sa morale ou à ses connaissances historiques, et généralement celles-ci ne remontaient guères qu'à l'établissement du christianisme. Nous eûmes de la peine à quitter ce bon vieillard, dont nous reçûmes la bénédiction avec respect. Revenus à notre caïque, nous trouvâmes le patron d'assez mauvaise humeur : nous l'avions fait attendre. « Il avait bien pensé, murmura-t-il, que nous serions restés long-temps à terre ; les *Djaours* se sont rencontrés ! » Tout ce qu'il y a de haine dans ces derniers mots nous força de faire une comparaison qui ne fut pas à l'avantage des Turcs.

Le vent était frais et favorable, nous jetâmes bientôt l'ancre devant Ouniéh, située près de l'embouchure d'une petite rivière qui était l'OEnus des anciens. Ouniéh possède de vastes chantiers où l'on construit annuellement trois ou quatre bons bâti-

ments. Les environs de cette ville produisant beaucoup de chanvre, on en fait des cordages : mais les voiles s'y fabriquent en toile de coton. A l'aide de ces différents produits de leur industrie les habitants paient leurs impôts en nature et fournissent des manœuvres à presque toute la marine turque. La ville est commandée par un Bey, nommé Ibrahim. Je fus le voir avec un de mes fils. Il nous reçut bien et nous fit servir le café. Quoique déjà fort âgé, il conservait encore un nombreux harem, suivant l'usage des Turcs. Dès qu'il eut appris que ma femme était à bord, il lui fit offrir des rafraîchissements en l'invitant à venir voir ses favorites. Elle leur envoya en retour un morceau d'étoffe brodée dont les femmes turques se font des souliers, s'excusa sur une indisposition simulée et refusa ainsi une occasion de satisfaire sa curiosité ; occasion que la célèbre Lady Montague n'eût sans doute point négligée.

Un levantin de Péra exerçait la médecine à Ouniéh ; il avait une suite de médailles rares des rois de Pont et des Parthes, plusieurs pierres gravées et un dieu Pan en bronze. Il ne voulut me céder sa collection qu'en échange d'une autre qui était en ma possession, à savoir ma petite pharmacie de voyage : et nous fûmes l'un et l'autre fort contents du marché.

Comme nous étions au dernier jour du ramazan,

notre patron nous laissa seuls et s'en alla sans doute demander pardon à Dieu de s'être chargé d'infidèles comme nous. Nous eûmes donc le temps de bien examiner la ville. Elle est entièrement à découvert, surtout du côté de la mer, et, en cas de guerre il faudrait la présence d'une flotte considérable pour la mettre à l'abri d'un coup de main. L'enlèvement de ses magasins et la destruction de ses chantiers feraient beaucoup de tort aux Turcs; mais il serait impossible de s'y maintenir.

Le lendemain nous doublâmes le cap d'Ouniéh, couvert de ruines comme tous ceux de la côte. Dans la journée nous passâmes devant les bouches du *Tcherchenbéh*, l'ancien Thermodonte, sur les bords duquel on croit qu'habitèrent jadis les Amazones (*Voyez* plus haut, Chap. II, page 19). La ville de Thémiscyre, nommée plus tard Héraclée, se trouvait à l'occident de ce fleuve. C'était jadis un excellent port : il en reste à peine des vestiges. Étant enfin entrés dans la baie où se jette l'Ékil Irmak, l'Iris des anciens, nous y passâmes la nuit par un temps calme vis-à-vis les ruines de l'ancienne Ancône. Le vent de terre qui souffla vers la pointe du jour nous mena bientôt à Sansoun, ancienne colonie des Athéniens et connue dans l'antiquité sous le nom d'*Amysus*.

Nous dressâmes nos deux petites tentes, hors de Sansoun, sous des oliviers et dans une situation

agréable. A notre droite était un fort beau jardin, appartenant au cadi de la ville ; à gauche nous avions la mer, dont les flots, sans être tout-à-fait calmes, n'avaient plus du moins qu'un balancement régulier. Mon fils aîné alla d'abord porter la lettre de recommandation que le pacha de Trébizonde nous avait donnée pour le *Mousselim*, (Commandant). Dans l'après midi, celui-ci vint nous faire une visite, accompagné d'un mollah et de plusieurs officiers de sa suite. C'était un homme d'une belle taille, ses traits étaient réguliers et un air très-affable en tempérait l'austérité. Il était né parmi les Abazes, comme le pacha à la faveur duquel il devait sans doute son avancement. Après m'avoir salué en disant: *Quoché gueldun effendi* (soyez le bienvenu, monsieur), il nous pria d'attendre en cet endroit jusqu'au lendemain, afin qu'il nous fît préparer une maison turque, dont les habitants se déplaceraient tout exprès et que nous pourrions regarder comme la nôtre. Nous passâmes donc cette nuit sous nos tentes après avoir allumé près de là un grand brasier que nous entretenions en y jetant des branches d'olivier. Nous y fîmes rôtir pour notre souper un mouton que le mousselim nous envoya tout prêt à être mis à la broche. Nous fûmes tourmentés jusqu'au jour par un grand nombre de chakals. Il semble que la nature prévoyante ait placé cet animal en Asie pour y remplacer le corbeau qui

y est fort rare. Il s'en trouve une grande quantité jusqu'en Géorgie, au pied même des monts Caucase : de l'autre côté de la chaîne on n'en voit plus un seul. La voracité de ces animaux empêche souvent les maladies contagieuses de se déclarer dans ces pays où elles sont malgré cela si fréquentes. Un cadavre abandonné suffirait pour développer les germes toujours vivants de ces funestes fléaux ; mais des bandes de chakals, dont chacun fait ce que ne feraient point dix oiseaux de proie, ont bientôt enlevé jusqu'aux dernières traces des chairs, quelque corrompues qu'elles soient. Une vache morte avait été abandonnée près de Sansoun ; le lendemain nous n'en trouvâmes que le squelette, nettoyé avec une précision qui ferait honneur au plus habile préparateur d'ostéologie.

J'allai visiter à mon tour le mousselim. Mon fils s'était plaint à lui de la conduite du patron, ce que peut-être je n'aurais pas fait moi-même, craignant de lui attirer un trop rude châtiment. Il fit venir Mahommed Reys en sa présence. Celui-ci commença par baiser le bas de la robe du mousselim, puis s'étant reculé, il écouta religieusement les reproches et les menaces dont l'accablait son chef : ensuite il vint me demander pardon.

La maison que le mousselin nous donna était fort propre et fort commode. On avait poussé l'attention jusqu'à en parfumer les appartements avec

de l'essence de roses. On y avait déposé des provisions : un sac de riz, trois moutons, des légumes, des épiceries et des melons d'eau d'un goût exquis. Ces fruits, que l'on nomme *arbouses*, croîssent sur les bords de l'Ekil Irmak ; et la qualité propre à ce canton est si recherchée que l'on en fait des demandes même de Constantinople. On nous fournit en outre d'excellent vin blanc et rouge. Si j'entre dans ces détails, c'est seulement pour montrer jusqu'où va l'hospitalité turque et quelles idées fausses on a dans presque toute l'Europe, sur les mœurs d'un peuple dont quelques hommes ne rougissent pas de demander l'extermination.

Le fort, bâti sur le bord de la mer est vieux et en mauvais état. Sa garnison est faible ; son artillerie entièrement démontée. Les canons, tous de gros calibre, en fer et en bronze, étaient entassés sous la porte. Il est étonnant que les Turcs ne veillent point plus soigneusement à la sûreté de leurs places fortes. Mais ceci encore tient au caractère national : le Turc ne croit à la guerre que quand il a vu l'ennemi. Alors il sait à quoi s'en tenir et il le prouve.

La rade de Sansoun est peu sûre, et ne met à l'abri d'aucun coup de vent ; l'eau y est mauvaise, et, durant certains mois de l'année, il y règne des fièvres très-malignes : elle n'a qu'un caravanseraï en pierre et 400 maisons toutes habitées par des Turcs ;

car cette ville commence à peine à se rétablir des ravages qu'y fit il y a quelques années Tchapan Ouglou rebelle à la Porte. Malgré tout cela le commerce est encore assez actif à Sansoun. C'est que là se trouve une des Échelles les plus importantes après Trébizonde. Sansoun est le centre d'un petit district d'où proviennent en grande abondance les marchandises dont on trafique sur toutes les côtes du Pont. Le projet que j'ai exposé dans le chapitre précédent rendrait ce point encore plus important. Afin de voir par moi-même jusqu'où s'étendent les ressources que l'on pourrait y trouver, je résolus de parcourir le canton, en m'arrêtant à tous les lieux intéressants soit par les productions du sol, soit par l'industrie des habitants et les objets qu'ils peuvent consommer. Les renseignements que je parvins à recueillir durant cette petite tournée ne sont pas les moins précieux et les moins ignorés jusqu'ici que l'on rencontrera dans mon ouvrage.

CHAPITRE XII.

Excursion commerciale. — Amasie. — Strabon. — Caravanserai. — Tokat. — Marsevan. — Castambol. — Foire de Japratchli Panaïr. — Commerce de Sinope. — Retour le long du rivage.

Muni d'une recommandation du Mousselim de Sansoun pour le pacha d'Amasie et pour les différents commandants de la contrée, je pris un guide et des chevaux, et je me mis en route accompagné de mon fils. Je laissai le reste de ma famille à Sansoun ; et l'accueil que nous y avions reçu, ne me laissait rien à craindre pour sa sûreté.

Nous descendîmes d'abord jusques près des ruines d'Ancône, et nous rencontrâmes bientôt l'Ékil Irmak que nous côtoyâmes jusques à l'endroit où le Tokat Irmak, qui autrefois empruntait à l'Ékil son nom antique d'Iris, vient se jeter dans ce dernier fleuve. Nous suivîmes alors la vallée dans laquelle coule la rivière de Tokat, vallée qui se prolonge jusqu'à la ville de ce nom. A notre gauche nous apercevions dans le lointain le cap Therméh : une chaîne de montagnes nous masquait la vue de côté de Sinope. A mesure que nous nous éloignions de Sansoun, nous rencontrions

plus rarement des villages grecs : comme leurs ancêtres, les descendants des colons hellènes aiment encore les rivages de la mer retentissante (παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.) .Nous fîmes en deux jours le voyage de Sansoun à Amasie : on compte 24 heures de marche. D'Amasie à Constantinople, si l'on voulait prendre la route de terre, on aurait à parcourir une distance de 160 lieues, ce qui ne fait qu'environ 15 jours de marche. Pourquoi donc s'obstiner, quand même on n'aurait point d'échelle sur la mer Noire, à aller chercher celle de Smyrne dans la Méditerranée?

Amasie est une des villes les plus anciennes de la Cappadoce : on la confond quelquefois avec Néocésarée, aujourd'hui Tokat, dont j'aurai à parler tout à l'heure. Mais Amasie a toujours conservé son nom antique. Les Arabes eux-mêmes l'appellent *Amasiyah*. Elle a vu naître le Grand Mithridate et le géographe Strabon. Il nous fut aisé de reconnaître la chère patrie que ce dernier a décrite avec tant d'amour : en approchant de la ville le chemin passe entre une suite de beaux jardins bien cultivés et plantés d'arbres de toute espèce. On y remarque néanmoins, ce qui n'existait point du temps de Strabon, une grande quantité de mûriers pour la nourriture des vers à soie. Au pied des collines, car les sommets sont incultes, on voit encore les vignes qui se cultivent avec la bêche et en remuant très-

profondément. En général la nature a peu changé: mais on ne retrouve plus les murs qu'a décrits le savant géographe (*patriæ nostræ mœnia munitissima*). Cette ville, autrefois si riche et si peuplée, compte encore de quinze à vingt mille habitants, dont huit cents environ sont Arméniens : le reste se compose de Mahométans. La ville est encore traversée par le Tokat Irmak (*Iris*), qui est représenté assis sur toutes les médailles d'Amasie. On passe cette rivière sur trois ponts de pierre fort anciens, mais un peu délabrés; deux autres ponts en bois sont réservés aux piétons.

Les renseignements que je pus recueillir sur le commerce de cette ville se bornent à ceci. Le vin qui est excellent se vend peu au dehors: en 1817, le prix en était d'une piastre (80 centimes) le batman (15 livres); mais chaque habitant cultive un petit vignoble ou achète du raisin pour faire son vin; la vendange se fait en septembre. Le vin se conserve dans des jarres, car on ne connait pas l'usage des tonneaux, et si l'on voulait exporter ce liquide en retour, il faudrait apporter avec soi ou faire confectionner sur les lieux des barriques ou des outres.

On récolte dans les plaines d'Amasie d'excellent opium que l'on vend de 22 à 23 piastres le *chequi*: or, il faut 90 chequis pour faire une caisse nommée *koffe*, laquelle pèse environ 340 livres, ce qui donne

pour le chéqui environ 3 liv. ¾, et cette denrée revient par conséquent à près de cinq francs la livre (*). On voit quel bénéfice énorme il y aurait à faire sur cette drogue si recherchée dans l'Orient et que l'on s'obstine toujours à faire venir par l'Asie mineure.

On distingue trois qualités de soie écrue à 16, 18 et 20 paras (32, 36 ou 40 centimes, attendu que la piastre fait 40 paras) le miskal de 125 dragmes (30 onces). On exporte par an 250 charges de cette marchandise qui vont à Alep, Tokat et Diarbekir.

On fabrique à Amasie comme à Tokat des indiennes grossières et mal teintes, auxquelles il ne serait pas difficile de faire préférer des étoffes d'Europe.

En quittant Amasie, nous vîmes, sur le sommet d'un rocher, un fort où se trouvent plusieurs chambres creusées dans le roc, et de chaque côté de la route s'élevait un édifice assez bien conservé dont nous ne pûmes connaître la destination. Ce sont sans doute des caravanseraïs construits du temps des Califes. Nous suivions toujours la même vallée, et pendant cinq heures notre route fut comme une allée percée travers un immense parterre ; mais

(*) Bien entendu que tous ces prix sont ceux de 1818.

alors nous entrâmes dans les montagnes d'où l'on ne sort qu'une heure avant d'arriver à Tourkhal situé à 12 lieues d'Amasie. Durant tout le temps que nous fûmes dans le défilé, nous eûmes à notre droite une route ancienne, taillée dans le roc, six pieds plus haut que celle que nous suivions au pied des rochers. A moitié chemin, nous vîmes sur notre gauche un caravanseraï isolé. Il est bâti en pierre et soutenu par quatre rangs de colonnes. Dans l'intérieur on trouve une trentaine de chambres avec leurs cheminées : elles forment une espèce de cloître, et l'enceinte du milieu est assez spacieuse pour que les bêtes de somme et les montures y trouvent un abri. Il y a près d'un siècle qu'un Turc fort riche, passant par cette route au milieu des froids de l'hiver, fit vœu d'y bâtir cet hospice qui lui coûta plus de 200,000 piastres (1).

Tourkhal, où nous passâmes la nuit, n'est qu'un bourg composé de quelques maisons construites en argile et à terrasse. Il est assis dans une plaine fertile, où l'on voit s'élever un rocher tout-à-fait isolé, au sommet duquel est une tour en ruines. Le chemin qui conduit de ce bourg à Tokat traverse une belle plaine qui s'étend même à trois ou quatre lieues au-delà de cette ville. La rivière de

---

(*) A cette époque la piastre turque valait 2 francs.

Tokat roule paisiblement ses flots à travers des campagnes bien cultivées. On la passe sur un pont de pierre, deux heures avant d'atteindre la ville : on rentre alors dans les montagnes, et l'on n'aperçoit Tokat qu'au moment même où l'on y entre : ce qui ajoute encore, par le charme de la surprise, à la beauté du coup d'œil.

Tokat est bâtie irrégulièrement en amphithéâtre, sur la pente des rochers escarpés qui la cernent des deux côtés. Comme elle est fort resserrée, elle s'étend jusqu'à une distance de deux lieues, et les édifices s'effacent dans le lointain du défilé. Sept dômes ou clochers la couronnent, et un vieux fort la domine sur la gauche. Son aspect est sombre, et plus sombres encore les pensées qu'il inspire : car c'est là que furent détenus les malheureux Français faits prisonniers en Égypte.

La population de Tokat est de 40,000 ames, dont 1,500 Arméniens et 200 Grecs : le reste est Turc. La ville est gouvernée par un Mousselim qu'y envoye le Pacha de Sivas, l'ancienne et célèbre Sébaste, située à 20 lieues au midi et au-delà des montagnes.

On travaille à Tokat la soie d'Amasie. Le coton, que l'on cultive sur les lieux-mêmes, s'y file pour en faire des étoffes : il s'en emploie près de 800 balles par an. Tokat a aussi deux grandes fabriques où l'on imprime sur toile; et 500 ballots d'étoffes

imprimées s'expédient chaque année pour la Crimée, Constantinople et Smyrne. C'est de cette dernière ville que Tokat tire les drogues nécessaires pour la teinture, telles qu'indigo, cochenille, etc. On fait aussi à Tokat de la vaisselle de cuivre. Ce métal y arrive brut, comme à Trébizonde, des mines d'Arkaweh, et c'est ici seulement qu'on le met en pains cubiques. Les mulets vont de Tokat à Sansoun en six jours, à 25 piastres la charge, et à Trébizonde en huit jours, à 30 piastres.

J'aurais voulu visiter Sivas et les lieux adjacents si fameux dans l'histoire sacrée et profane. On trouverait, dit-on, dans cette ville, qu'aucun voyageur instruit n'a encore visitée, un grand nombre d'inscriptions grecques et latines propres à éclaircir quelques points intéressants de la chronologie; mais mon temps était compté. Je repris la route que j'avais suivie, et, revenu à Amasie, je me dirigeai vers Marsevan. On entre d'abord dans un défilé qui s'élève peu à peu, et d'où l'on voit derrière soi Amasie, formant une demi-lune couronnée des montagnes qui laissent cependant une ouverture du côté de Tokat.

Marsevan n'est à proprement parler qu'un bourg; en Flandre ce ne serait même point un village. Il peut y avoir 3,000 habitants, dont 1,000 Arméniens et quelques Grecs: les chrétiens y sont peu vexés. Marsevan fournit, comme Amasie et Tokat, quelques

toiles peintes, trop grossières. On peut y acheter annuellement 10,000 peaux de lièvre à 35 paras et l'on paierait facilement cet achat avec du café d'Amérique qui y vaut 30 piastres le Batman. De Marsevan à Sansoun, 18 lieues; on paye 10 piastres la charge : à Amasie, 8 lieues, 5 piastres.

De Marsevan nous allâmes à Adjikevi, village de 400 maisons, dans les environs duquel le Grand Seigneur fait exploiter une mine d'argent et de plomb d'où l'on tire par an 500 ocques (l'ocque vaut 3 livres, donc 1,500 liv.) du premier métal, et de l'autre 1,000 batmans, (le batman vaut 5 ocques ou 15 livres, donc 15,000 livres).

Nous avions fait déjà quatre lieues. Nous traversâmes alors des montagnes couvertes de taillis. Nous payâmes pour nos guides, au poste de Karadj, le tribut de 45 paras que tous les chrétiens sujets de la Porte y doivent au Grand Seigneur. Alors nous descendîmes dans une vallée plantée de vignes, et enfin, après huit heures de marche, en arrivant à Osmandjouk, nous vîmes se déployer les ondes du Kisil Irmak, qui partage ce bourg en deux parties. On passe ce fleuve sur un beau pont de quinze arches dont plusieurs sont très-hardies. Ce monument est large et bâti en pierre de taille : on en fait remonter la construction à une haute antiquité. Le pont est dominé par un fort qui tombe en ruines, mais qui pourrait servir encore à rendre le passage

impraticable, étant situé sur un rocher à pic qui resserre la route. On y voit plusieurs chambres creusées dans le roc. Les habitants d'Osmandjouk sont fort pauvres et ne subsistent qu'en vendant à bas prix le bled qu'ils cultivent.

Hadji Stanza, que l'on trouve à sept lieues d'Osmandjouk en descendant le fleuve, est un village entouré de mauvais murs crénelés et flanqués de de tours. On rencontre sur cette route des bandes de Curdes nomades et pasteurs. Les campagnes des environs d'Hadji Stanza sont engraissées avec du fumier, chose rare en Asie !

Là nous quittâmes le Kisil pour suivre les bords du Delidévris qui arrose de vastes rizières et de belles plantations de cotonniers. Après neuf heures de marche nous nous trouvâmes à Totia. Cette ville, ou plutôt ce bourg, situé sur le penchant d'une colline, ne compte que 600 habitants, presque tous Turcs. Totia fournit des peaux de maroquin rouge à 25 piastres les cinq ; 4 à 5000 peaux de lièvre à 25 paras la pièce, et du riz en abondance et à vil prix. De Totia à Sinope les mulets mettent six jours et l'on paye 22 piastres la charge.

Castambol, à dix lieues de Totia, est située dans une vallée fertile, arrosée par une petite rivière qui traverse la ville. Elle n'a d'autres fortifications qu'un ancien château placé sur une hauteur. Cent vingt maisons composent le petit quartier des Grecs;

Les Arméniens y ont quinze ou vingt maisons : 20,000 Turcs forment le reste de la population. Ces Turcs sont peut-être les plus barbares de toute l'Asie : ils font éprouver aux chrétiens toutes sortes de vexations et d'avanies, ce qui arrive du reste, comme on a pu le voir, partout où leur force est tout-à-fait disproportionnée au petit nombre des habitants étrangers à leur religion. Tout le commerce de cette ville est entre les mains de quinze ou vingt maisons turques et de quelques Grecs de Kaisariéh (Césarée) qui s'enrichissent continuellement. On y fabrique des indiennes (*basma*), de la vaisselle de cuivre, du fil et des étoffes de coton. Le cuivre brut y vaut 18 piastres le batman (à peu près un franc la livre). On ramasse dans les environs 25,000 peaux de lièvre qui se vendent 40 paras la pièce. Ces peaux sont envoyées à Smyrne, où les mulets vont en vingt-six jours au prix de 60 piastres.

Venons-en aux objets d'importation. La ville compte 66 grands cafés et plus de 100 petits : que l'on joigne à cela la consommation particulière et ce que les habitants des villages voisins viennent acheter à la ville, et l'on pourra estimer que l'on consomme par jour à Castambol environ 42 batmans (630 livres) de café. Smyrne seule envoie annuellement 15,000 batmans (225,000 liv.). Castambol tire d'Angora le beau poil de chèvre (*tistic*)

dont on fabrique ces serges nommées *shallis* qui avec les camelots (*sof*) ont fait la réputation et la fortune de cette ville.

Il se tient tous les ans une foire à quinze lieues de Castambol, au pied de la montagne de *Japratchli panaïr.* Elle s'ouvre quinze jours avant le ramazan et ne dure que trois jours. Plus de cinquante mille marchands y arrivent de toutes les parties de l'Asie. C'est là que l'on trouve les mousselines légères de Constantinople et de Brousse, dites *dulpend jemênys* et *tchembers* : les coussins de sophas ou *bouroundjouk* et les chemises de gaze fine de Salonique; les dentelles de soie, d'or et d'argent; les brillants tapis ou *haléh* de Smyrne; les bourses de mille couleurs ou *aladjéa* de Magnésie, le tabac d'Antioche; les *tennsuk* ou pastilles du sérail; les pastilles rouges à la rose de Bucharest; les *kurs* ou pastilles pour la pipe; l'aloès d'Arabie et les sandales de Chio.

En d'autres temps que la foire, Castambol envoie ses produits à Inéboli; car le chemin de Sinope est presque impraticable; d'abord à cause de la montagne escarpée qu'il faut franchir, puis à cause des interruptions occasionnées par le *Kirkguetchikluk* ou les quarante passages. C'est un ruisseau ou plutôt un torrent qui serpente tellement qu'avant de pouvoir s'en éloigner, il faut le passer quarante fois à gué. Ces gués sont profonds et remplis de

grosses pierres polies qui font tomber les chevaux et les mulets. Les vaisseaux sont cependant loin d'être en sûreté à Inéboli (l'ancienne *Abonotéichos*); ce n'est qu'une mauvaise rade où l'ancrage est difficile ou plutôt c'est une plage ouverte et battue par tous les vents. Le premier soin des hommes entreprenants qui voudraient changer dans ce pays la direction du commerce, devrait être de chercher des moyens de communication plus directs ou plus sûrs entre Castambol et la mer Noire.

De Castambol nous revînmes par le petit village de *Taché Cupri* et le bourg de *Voivat*, plus considérable, mais où il ne se fait d'autre commerce que quelques envois de *graine de jaune* et de salep à Sinope.

Nous arrivâmes enfin à cette dernière ville dont la description trouvera place plus loin. J'épuiserai seulement ici tout ce qui a rapport au commerce.

Sinope est l'échelle de Totia et de Castambol. Elle a au sud une excellente rade, et, à deux lieues à l'ouest, on trouve un petit port nommé Akliman, où viennent se réfugier les navires que les vents contraires ont empêchés de doubler le cap dangereux de Kérempéh. Le gouvernement français y avait autrefois un consul. M. Pouqueville y a résidé en cette qualité. Le Grand Seigneur a dans ce port un petit chantier fort étroit où l'on ne peut guères construire qu'un bâtiment à la fois; mais

ces navires ont une telle réputation de solidité que des négociants sollicitent comme une faveur et achètent quelquefois à prix d'or la permission de faire construire un petit bâtiment marchand à côté de la cale du vaisseau de guerre. Sinope faisait autrefois un grand commerce de poissons (*) séchés et salés, elle exporte encore du riz, des fruits, des peaux et des planches qui sont fort recherchées.

En quittant Sinope pour regagner Sansoun, nous suivîmes, le long de la mer, une assez belle route qui nous conduisit d'abord à Gerséh, à six lieues de notre point de départ. Près d'Aladjiam, à quinze lieues de Gerséh, nous perdîmes de vue derrière nous le promontoire de Sinope. Le lendemain, après quatre heures de route, nous nous trouvâmes à Bafra, ville située à cinq lieues de l'embouchure du Kisil Irmak; nous traversâmes, sur un pont de bateaux ce fleuve qui peut être large en cet endroit comme la Meuse à Liége, et qui n'est cependant navigable, tout au plus pour quelques barques plates de pêcheurs, que jusqu'à quatre lieues plus haut. Bafra fait un grand commerce de tabac : le batman (15 livres) y revient à 3 francs 25 cent. ou 3 fr. 50 cent. Il est mis en *tays* (paquets) de dix à douze batmans, longs de 3 à 4 pieds, sur 18 à 20

(*) Voyez la note à la fin du chapitre XII.

pouces de large : six lattes sont placées sur la longueur du paquet, trois par dessus, trois autres par dessous, et des cordes serrent et enveloppent le tout. C'est en cet état qu'on le transporte par toute la Turquie. Enfin je rejoignis ma famille après une absence de quinze jours qui n'avait point été exempte d'inquiétudes et de fatigues.

J'ai recueilli dans cette petite excursion des documents que je crois précieux pour le commerce; surtout si l'on se reporte au plan que j'ai développé dans le chapitre X. Je terminerai ce qui a rapport à ce sujet par une dernière observation : c'est que les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ce plan et les premières opérations même devraient se faire dans le plus grand secret, afin de ne point attirer l'attention d'un trop grand nombre de spéculateurs qui, comme il arrive souvent, s'empresseraient trop d'entrer en concurrence.

NOTE DU CHAPITRE XII.

ICHTHYOLOGIE DE LA MER NOIRE.

Les baies et les ports de la Cappadoce et du Lazistan, ainsi que le Bosphore, abondent en plusieurs espèces de poissons.

On distingue d'abord le Scombre qui appartient au genre du maquereau. Ce poisson voyageur, venant de la mer Blanche, dans la mer Noire n'est guère bon à manger, cependant on le sèche et les gens de la dernière classe s'en nourrissent.

L'Espadon ou Poisson-épée (*Xiphias-ensis*) passe de la mer Noire dans la mer Blanche vers le mois d'août : on le prend dans le Bosphore où il est très-commun.

Deux espèces de la famille des Thons, la Liche et la Palamide, fréquentent toutes ces mers.

Les Starridia (*Scomber Trachurus*, LINN.) n'y sont point rares.

Les Sardines y couvrent quelquefois une vaste étendue d'eau.

Mais le poisson dont la pêche y est la plus intéressante, c'est le Lufer : on le pêche la nuit en l'attirant au moyen d'une lumière jusques près de la barque où on le prend à la main.

Deux espèces de Turbot, qui manquent à nos mers, se trouvent dans celle du Levant. Il y a d'abord celui que les Turcs nomment *Kalkan* (bouclier), parce que sa forme est celle qu'ils donnent communément à cette arme défensive. Puis on en voit une espèce plus singulière, dont le dos est couvert d'osselets, et que les Francs de Péra nomment Turbot bouclé.

Le Bosphore seul possède en outre la Raie, la Vive, le Scombre de roche et le Lapinès, joli poisson, varié de mille couleurs brillantes, et qui fait un fort bel effet étalé sur les marchés de Constantinople. Toutes les rivières de l'Asie abondent en Truites et en Saumons, et les jeûnes fréquents des Grecs et des Arméniens, en font faire une grande consommation.

Quant à ce dernier poisson, on sait qu'il remonte les rivières et même les chutes d'eau. Celui de la mer Caspienne, par exemple, remonte les cataractes du Kour et de l'Araxe, dont quelques-unes ont plusieurs pieds; et cela non en sautant comme on le croit généralement, mais par un mouvement particulier de la queue et des nageoires qui le fait remonter de lui-même, contre le torrent, et d'autant plus aisément que celui-ci est plus rapide : la nature de ce mouvement offre une question de mécanique animale qui mériterait d'être examinée de près. Du reste ce voyage et ces efforts contribuent à améliorer le poisson, qui, fiévreux et malsain à Salian, arrive très-bon vis-à-vis de Tiflis.

Le *Shah-Maya* (Roi-Poisson) que j'ai vu pêcher en abondance dans le Kour, jusqu'à sa jonction avec l'Araxe, ressemble par sa forme à une jeune carpe de 8 à 10 pouces, mais il est moins large. On ne le pêche qu'en automne après que des nuées de cousins sont venues se noyer dans le fleuve et qu'il en a fait sa proie : il devient alors fort gras. On le mange quelquefois frais; mais le plus souvent on l'enfume à Djavat pour l'envoyer par toute la Perse et la Géorgie. Je ne connais point de mets plus délicieux.

La mer Caspienne nourrit une si grande quantité d'hôtes aquatiques de toute espèce, que les Persans disent proverbialement : *On n'y peut jeter une pierre sans toucher un poisson.*

CHAPITRE XIII.

Harem du Mousselim. — La Tabatière. — Cosaques Saporovi. — Charles XII. — Mazeppa. — Poules de Gerséh. — Description de Sinope. — M. Origone. — Antiquités. — Histoire. — Inscriptions.

Pendant mon absence, tout le harem du Mousselim était venu en corps rendre une visite à ma femme. Ses favorites étaient logées dans une petite maison de plaisance peu éloignée de la ville. Elles arrivèrent sur un char couvert d'une espèce de tente et traîné par des bœufs dont les cornes étaient ornées de rubans : marques de distinction que porte assez ordinairement en Turquie l'attelage des dames de qualité qui se mettent en voyage. On leur avait fait servir du chocolat (*), et vu l'absence de mon fils, la visite se passa presque tout

(*) Les dames du pays ne prennent leur café qu'après y avoir fait infuser une forte dose de cannelle ; et il fallut leur préparer ce mets singulier. Les confitures géorgiennes que ma femme avait apportées, furent également de leur goût.

entière en pantomime. L'Eunuque qui les avait accompagnées ne les quitta pas une minute. Ma femme essaya de les distraire en leur montrant sa toilette qu'elles examinèrent avec curiosité, et en témoignant vivement leur surprise à chaque objet nouveau. Elles acceptèrent avec plaisir quelques bijoux d'or et un coupon de dentelles. L'accueil que nous avait fait leur maître valait bien quelques honnêtetés de notre part : et pourtant ces pauvres femmes ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. Une d'elles, en disant adieu à ma femme, lui fit entendre qu'elle ne la reverrait plus de long-temps; mais elle lui montra du doigt le ciel, comme pour lui dire : Là haut!

Le Mousselim nous fit avoir place sur une barque qui partait pour Sinope. Elle avait à bord quelques jeunes théologiens qui allaient faire leurs études à Constantinople.

Avant de partir je voulus dédommager le Turc qui, avec sa famille, avait quitté sa demeure pour nous la céder : mais il me dit qu'il avait ordre de ne rien recevoir. Et en effet, il ne voulut rien accepter, même sous le sceau du secret, et il déjoua plusieurs petites ruses que j'employai pour lui laisser ce que je croyais lui devoir. Mon fils s'en étant ouvert au Mousselim, celui-ci lui dit : Vous avez été mon hôte : vous devez sortir de mon gouvernement comme vous y êtes entré.

Dans une des dernières visites que je lui rendis, je lui fis dire par mon fils que je désirais lui laisser un souvenir : je le priai d'accepter une fort belle paire de pistolets que je portais toujours sur moi : mais il refusa obstinément quoi que ce fût, et je vis que ce serait l'offenser que d'insister davantage. Cette noble conduite me fit songer à celle qu'avaient tenue envers moi les commandants qui m'avaient rançonné : mais je n'eus pas besoin de longues réflexions pour voir que toute la différence consistait dans ma qualité d'hôte, et dans l'importance que les Turcs attachent à cette relation. Peut-être cet Omar-bey qui m'avait pris mes cuillers d'argent ne l'eût-il pas fait si je lui eusse été recommandé; mais ce dont je ne puis douter cependant, c'est que mon bon Mousselim de Sansoun, à la place d'Omar même, ne m'eût rien demandé du tout.

Néanmoins, je finis par laisser un souvenir à mon généreux hôte, et ce fut une simple tabatière en carton. La conversation avait roulé sur les grands événements qui venaient de se passer en Europe, et sur la chute du conquérant dont les Orientaux attendaient tôt ou tard une visite : jusqu'en 1818 même, ils n'avaient pu croire à sa captivité. J'avais sur moi une tabatière, sur le couvercle de laquelle on avait représenté grossièrement Napoléon debout sur un rocher de Ste.-Hélène, et gardé à

vue par des soldats anglais. Je remis ce petit tableau entre les mains du commandant, en lui faisant expliquer le sujet qu'il représentait. Allah ! s'écria-t-il en levant un bras vers le ciel. La boîte passa de main en main, parmi les Turcs de distinction dont se composait le cercle, et tous répétèrent la même exclamation. En ce moment le cri de la prière se fit entendre; chacun se leva : je pris congé; et ma tabatière resta à mon hôte. J'en fus heureux; quoique j'eusse préféré lui avoir laissé un objet de quelque prix.

Nous mîmes à la voile dans l'après-midi pour traverser les deux golfes, dont j'avais parcouru naguères les rivages. Après avoir longé la côte durant quelques heures, nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Koumdjougas*, près d'une petite rivière que l'on croit à tort être une des bouches du Kisil-Irmak. Le mauvais temps nous arrêta toute la nuit dans cette rade, qui est très-bonne et qui peut avantageusement suppléer au port de Sansoun. Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes doubler la pointe à l'extrémité de laquelle le Kizil-Irmak se jette réellement dans la mer, par deux embouchures peu éloignées l'une de l'autre, en formant une petite île. C'est sur ce fleuve, dans des vallées fertiles, au-dessus de Bafra, qu'habitent les cosaques Saporovi, transplantés là par une suite d'événements qu'il faut reprendre d'assez haut.

Les cosaques de l'Ukraine, irrités de l'infraction de leurs priviléges par la Russie, ne cherchaient qu'à secouer le jour de cette puissance, pour se réunir à la Pologne, sous la domination de laquelle ils avaient déjà vécu, sujets et non point esclaves. Dès le commencement de la guerre entre Charles XII et Pierre le grand, Mazeppa, leur chef, correspondait avec le roi de Suède, et lui avait promis de se joindre à lui, dès qu'il serait arrivé sur les frontières du pays. Dans l'automne de 1708, Charles s'avança tout-à-coup vers les bords de la Desna, où Mazeppa devait le joindre avec 30,000 hommes : il n'y trouva que les Russes, et bientôt Mazeppa survint avec six mille hommes seulement, débris de son armée. Des lettres avaient été interceptées. Le prince Menzikoff avait surpris la forteresse de Butturin : il avait fait pendre le gouverneur de cette place et empaler quelques officiers russes ou étrangers qui avait trempé dans la conspiration : de ce dernier nombre était M. De Koningsegg, frère du célèbre envoyé de Pologne.

Mazeppa resta fidèle à la Suède; il réussit à procurer quelques secours à Charles, durant l'affreux hiver de 1709. Enfin, au mois d'avril, les Cosaques Saporovi qui habitaient les environs du Dniéper ou Borysthène, au-delà des cataractes (*Porovi*), près de l'embouchure de la *Somar*, furent soulevés par Mazeppa, et se joignirent aux troupes suédoises,

pour faire le siége de Pultava. Après la défaite des Suédois près de cette ville, les débris du Pulk des Cosaques suivirent ceux de l'armée royale et les aidèrent à franchir le Borysthène. Ils arrivèrent tous ensemble à Bender, en Bessarabie. Tous les Suédois pris dans la retraite furent bien traités par les Russes: les Cosaques furent écartelés ou roués. Les Saporovi, irréconciliables désormais, servirent les Turcs durant la guerre que ceux-ci commencèrent bientôt. A la paix, le Grand Seigneur leur céda, sur les bords du Kisil-Irmak, les terres qu'ils occupent maintenant. Ils s'y rendirent sous les ordres d'un chef nommé Petroff. Toujours implacables ennemis de la Russie, à chaque guerre entre les deux puissances, ils se rendent sur le Danube, et forment l'équipage des chaloupes canonnières qu'ils dirigent avec une grande habileté. Ils ont conservé leur religion, appelée en slave, *Staréa vera*, ancienne foi. Elle est extrêmement simple : la prière et les prédications se faisant souvent en plein air. Si les Saporovi sont fidèles à leur haine envers les Russes, ceux-ci ne le sont pas moins à leur ressentiment envers les parjures. Le premier et dernier dimanche du carême, Mazeppa et les siens sont anathématisés dans le *Préclad*, espèce d'excommunication prononcée contre les traîtres à la patrie. Mazeppa ne suivit point les Saporovi : il mourut à Galatz, sur le Danube, et y fut enterré dans une église qu'il avait

fait bâtir de son vivant; sa sépulture y est éclairée par une lampe, pour l'entretien de laquelle il a fondé une rente perpétuelle. Les Russes, qui se sont trouvés tant de fois en possession de Galatz, ne paraissent pas encore avoir songé à éteindre ce singulier luminaire.

Revenons à la mer Noire. A l'embouchure d'une des branches du Kisil-Irmak, on aperçoit les ruines de Zagora et de Konopéa, anciennes colonies Slaves.

L'Halys, qui prend sa source en Cappadoce, séparait autrefois le royaume de Crésus de celui des Perses. Les conquêtes de Cyrus effacèrent cette démarcation, qui ne fut rétablie ni durant la conquête romaine, ni après celle des Califes. Tout le pays, depuis Sinope jusqu'à Trébizonde, est compris par les Turcs sous le nom de *Djanik*.

Nous relâchâmes bientôt à Gerséh (l'ancienne *Karusa*), mauvais port où nous ne vîmes rien de remarquable qu'une espèce de coqs et de poules d'une taille et d'une grosseur étonnante. Ils devaient bien peser deux ou trois fois autant que les nôtres. Je regrettai plus tard de ne pas avoir pris quelques-uns de ces animaux pour essayer de les acclimater.

Durant tout le trajet, le temps fut marqué pour nous d'une manière triste et monotone par les dévotions fréquentes des jeunes Néophytes qui se rendaient à Constantinople. Ils ne manquaient point

de faire leurs prières cinq fois le jour à haute-voix et avec de grandes démonstrations de piété. Le second du navire, nommé Abubekir, n'avait d'autre occupation que de regarder le sablier et crier la prière aussitôt que cet instrument en marquait le moment précis.

Ce supplice finit quand nous fûmes en vue de Sinope. Le port de cette ville est au sud, et c'est de ce côté que nous l'aperçûmes d'abord, assise en quelque sorte sur une espèce d'isthme et couverte par un promontoire élevé que l'on aperçoit de fort loin en mer. La presqu'île peut avoir environ six milles de circuit, et en avant du cap se trouve, à cent brases vers l'est, une masse de rochers qui sort de la mer. C'est bien encore là Sinope, telle que Polybe (*) et Strabon l'ont décrite.

Nous ne débarquâmes point dans ce port du sud, entièrement ouvert au vent d'est, mais nous doublâmes le promontoire et nous allâmes jeter l'ancre dans le petit port d'*Akliman*, l'ancienne *Hermenis* dont parle Xénophon et où débarquèrent les Dix-mille.

Ce qui reste de cet ancien port décèle un ouvrage des temps les plus reculés et un travail cyclopéen. On y voit encore des escaliers de pierres

(*) Lib. iv, c. 57.

blanchâtres (*Ak liman* signifie blanc port). Ce sont des masses énormes taillées dans les rochers environnants et parfaitement bien adaptées entre elles.

Nous prîmes des chevaux pour nous rendre à la ville, distante d'environ deux lieues, et nous allâmes descendre à l'hôtel du consulat de Russie. Les trois Russes que j'avais amenés furent d'abord remis au secrétaire du Vice-Consul.

Le lendemain de notre arrivée, M. Origone, Corse qui commandait le brick marchand l'*Athénienne*, sous pavillon russe, vint relâcher dans le port du sud. Le mauvais temps avait endommagé son navire et il n'y avait pas un moment à perdre pour le réparer. Il vint au consulat, et comme le Vice-consul était absent, ce fut à moi qu'il exposa sa position. Il ne savait comment s'y prendre pour faire faire à son vaisseau les réparations nécessaires, les Beys accordant difficilement aux étrangers la permission d'employer les ouvriers du chantier. Nous convînmes que je ferais avec M. Origone une visite au Commandant ou Mousselim, nommé Ibrahim Aga. Quoique mon intention fut d'observer soignuesement la place et ses abords, je ne cachai point le caractère dont j'étais revêtu, et je me mis en uniforme, sachant bien que si cela pouvait rendre mes observations subséquentes plus difficiles, cela m'aiderait du moins à rendre un bon office à l'individu qui réclamait mon appui, et entre ces deux

considérations, il n'y avait point à balancer. Le secrétaire du Vice-Consul nous accompagna aussi. Ibrahim-Aga était un homme d'une grosseur énorme; il traînait avec peine un ventre dont ses amples vêtements ne pouvaient déguiser le volume. Cette masse épouvantable renfermait cependant un esprit assez affable et complaisant; car il nous fit le meilleur accueil possible, et, ce qui était un grand effort, vu les mœurs du pays et sa constitution particulière, il se leva pour nous recevoir. Dès les premiers mots qu'il eut entendus de notre affaire, il permit à M. Origone de prendre autant d'ouvriers qu'il lui en faudrait.

J'eus, du reste, occasion de rendre au commandant service pour service : il me demanda une carte de la mer Noire; mon fils en calqua une à la hâte, et selon la manière turque, il se contenta d'écrire en gros caractères le nom des principaux endroits. C'était tout ce qu'il fallait, et Ibrahim en fut très-content : quelque chose de plus compliqué l'eût embarrassé au lieu de le servir.

Quant à M. Origone, il se chargea par reconnaissance de transporter mes trois Russes à Tangarog, et me promit de m'apporter à Constantinople un écrit qui attesterait leur arrivée.

Depuis lors, le gouvernement des Pays-Bas a bien voulu nommer à ma recommandation M. Origone consul à Athènes; et il s'y est conduit durant

toutes les crises de l'insurrection, de manière à faire honneur au pavillon dont il est le représentant.

Nous trouvâmes en construction, dans le chantier même où l'on répara l'*Athénienne*, une frégate de 50 canons. Le travail était dirigé par des Grecs : à peine s'il se trouvait quelques Turcs parmi les ouvriers. Ils étaient payés à raison de 18 paras par jour, ce qui faisait environ 3 sols 1/2 des Pays-Bas (*). Il est vrai que les vivres étaient presque pour rien.

Les bois, et principalement le chêne, dont on se sert au chantier impérial et de la qualité desquels résulte la parfaite solidité des navires construits à Sinope, viennent des montagnes des environs, nommées *Aio-Antonio*. Le village du même nom est situé à deux lieues d'Acliman et à quatre de Sinope.

Le château est situé à l'est de la ville : c'est un quarré long d'environ 250 toises, revêtu d'une double enceinte de murailles : il paraît que de ce point partait un canal qui traversait l'isthme de part en part.

On compte à Sinope environ 500 maisons et seu-

(*) La piastre est de 40 paras. On l'évaluait alors à environ 80 centimes; mais depuis la monnaie a été tellement détériorée, qu'elle en vaut à peine aujourd'hui 40.

lement 5000 âmes, par suite des nombreuses émigrations des Grecs qui n'y trouvaient plus rien à faire.

Il faudrait, pour relever cette ville antique, l'exécution du plan commercial que je viens d'exposer plus haut. On verra, à la fin de cet ouvrage, de quelle utilité la possession de cette place aurait été pour la Russie, à l'ouverture de cette campagne. Quoique les Français, en établissant une batterie au pied du promontoire lors de l'expédition Russe en 1807 devant Trébizonde, aient dû donner aux Turcs une idée de l'importance de ce point, je puis, ayant parcouru un jour la double enceinte de la citadelle, assurer que rien ne s'opposerait à la réussite d'un coup de main de ce côté. Des considérations que l'on comprendra facilement m'empêchent d'entrer ici dans de plus grands détails à ce sujet. D'ailleurs, observons que les puissances de l'Europe ne verraient pas sans jalousie leur rivale, maîtresse de tous les points d'un littoral aussi riche et aussi étendu.

L'histoire moderne et la situation actuelle de Sinope ne nous fournissent rien de remarquable; car on n'y voit ni monuments ni curiosités naturelles, ni rien en un mot qui puisse fixer long-temps l'attention du voyageur : remontons en revanche aussi avant que nous le pourrons dans les siècles passés, témoins de la richesse et de la grandeur de cette cité célèbre.

Strabon reporte la fondation de cette ville au

temps des Argonautes. Appollonius dit qu'elle avait été appelée Sinope, d'Asopus fils de Neptune, qui donne son nom à différents fleuves. Selon Diodore de Sicile, Sinope, fille d'Asope et de Methone, fut aimée d'Apollon. Ce dieu, l'ayant enlevée, la transporta sur les bords du Pont où elle mit au jour Syrus : et sans doute celui-ci fonda une ville à laquelle il donna le nom de sa mère. Valérius Flaccus semble confirmer l'antiquité de Sinope et lui assigner une origine mythologique :

Alta Carambis
Raditur, et magnæ pelago tremit umbra Sinopes.
Assyrios complexa sinus stàt opima Sinope,
Nympha prius, blandos que Jovis quæ luserit ignes,
Cœlicolis immota procis (*).

Quoi qu'il en soit du plus ou moins de fondement de ces diverses fables, Sinope ne devint une ville considérable qu'à l'époque où les Milésiens s'en rendirent maîtres et y envoyèrent une colonie. C'est dans ce sens que Strabon dit ἔκτισιν αὐτὴν Μιλήσιοι, les Milésiens fondèrent Sinope ; car c'est toujours

(*) On rase l'altière Carambis (Kérempéh), et l'on voit trembler sur les flots l'ombre de la grande Sinope. La riche Sinope embrasse les côtes de l'Assyrie. C'était jadis une nymphe qui se rit des feux caressants de Jupiter et ne fut point séduite par un amant immortel.

fonder que de faire d'un hameau une cité puissante. Diodore de Sicile, Liv. 14, Chap. 32, parle de Sinope autrement que comme d'une nymphe ainsi qu'il l'avait fait auparavant. Il dit que Sinope, ville située dans la Paphlagonie, y tenait le premier rang parmi les cités. La prise de possession au nom des Milésiens pourrait bien avoir été faite par Autolicus, un des Argonautes; mais ce n'est point dans des temps aussi reculés qu'il faut chercher la prospérité des grandes villes.

Ne prenons Sinope qu'à l'époque où ses premiers titres de gloire sont bien positifs: à la naissance de Diogène le Cynique et à la fondation par les Sinopiens des colonies de Cérasus et de Trébizonde. Alors elle était dans toute sa splendeur, et ses flottes couvraient les mers dont ses habitants allaient peupler les rivages. C'était la Carthage du Pont-Euxin.

Sinope conserva son indépendance et sa constitution grecque jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir de Pharnace, aïeul de Mithridate Eupator, qui la réunit au royaume du Pont.

Mithridate le Grand, selon quelques-uns, était né à Sinope. Il me semble plus probable qu'il naquit à Amasie, comme je l'ai dit plus haut. Quoi qu'il en soit, ce prince favorisa beaucoup cette ville; il l'embellit, la fortifia, et en fit la capitale de son royaume.

Après l'avoir défendue contre Muréna, il ne put

empêcher Sylla de s'en emparer. Plus tard les Ciliciens s'y introduisirent par surprise sous prétexte de conserver cette place à Mithridate; mais bientôt ils y mirent le feu et la pillèrent. Ils s'enfuirent à l'approche des troupes romaines conduites par Lucullus. Ce proconsul arrêta encore 8,000 de ces brigands, qui n'avaient point été assez agiles dans leur fuite, et les fit tous périr : alors elle fut tout-à-fait réunie aux conquêtes romaines. Plus tard, après la mort du grand Mithridate, Pharnace envoya le corps de son père à Pompée qui se trouvait alors à Sinope. Pompée, dit Appien, fit porter le corps de Mithridate aux tombeaux de ses pères, qui sont près de cette ville, et célébra ses funérailles avec beaucoup de magnificence. On voit encore des ruines de ces tombeaux à gauche, en entrant dans Sinope, par la porte du sud-ouest. On en peut distinguer quatre, dont les ornements sculptés en marbre blanc sont encore reconnaissables. Ils sont à demi baignés par la mer qui doit avoir miné le tertre sur lequel ils étaient construits (*).

(*) On m'apporta, pendant mon séjour à Sinope, plusieurs médailles grecques et romaines plus ou moins rares et quelques Califes dont un en or. Mais la fortune me réservait un hasard encore plus heureux. Avant mon départ, trois Grecs vinrent m'offrir la médaille d'argent sur laquelle est représenté le beau buste de Mithridate

Sous les Romains la splendeur de cette ville dut s'accroître encore par l'activité que le commerce de la mer Noire reprit durant de longs intervalles de paix. Les débris que l'on trouve épars de tous côtés répondent bien à l'idée que l'on peut se faire de sa magnificence. Malheureusement, rien n'est resté entier de tous ces splendides monuments; les fragments en ont été employés aux barbares constructions des modernes. Ici c'est une corniche qui sert de degré d'escalier, là un chapiteau qui supporte une table rustique : tous les ordres, tous les caractères d'architecture, toutes les époques, sont ainsi confondus. Sur un fragment de fronton engagé dans une muraille, je lus ce lambeau d'inscription en vieux caractères grecs : ΙΟΝΚΑΙΑΥΤΟΥΣ ΜΕΤΑΩΝΣΠΕΙΡΟΣ ; et, sur un autre morceau de marbre dans le même mur, SARMATICI. F. DIVI. PII. NEP. DIVI. HADRIANI. PRONEP. D. (*). Plus loin, sur une colonne de marbre isolée qui soutenait un avant-toit,

Eupator : au revers on voit le *cervus pascens*, emblême de ce prince, entouré d'une guirlande. Elle était tellement bien conservée qu'elle semblait frappée tout récemment. J'en donnai 90 piastres (36 francs) et c'était un excellent marché.

(*) Ceci est probablement une partie d'une inscription qui fait mention de Commode, fils adoptif de Marc-Aurèle, le sarmatique, petit-fils (par suite d'adoption) d'Antonin le pieux, arrière petit fils d'Adrien, etc.

je vis cette inscription, la seule que j'aie trouvée complète :

DIVO. ANTO
NINO. DIVI.
ANTONINI.
PII. F. C. I. E (*).

Plus loin encore était incrustée une belle frise de marbre, dont la sculpture représentait des guirlandes soutenues par des têtes de bouc beaucoup plus grandes que nature. Au-dessous de ces ornements, on lisait en caractères romains de trois pouces et demi, GERMANICO. SARMATICO. P. M. TRIB. POT. et à côté, sur un autre morceau qui pouvait avoir appartenu au même ensemble, XXX. IMP. V. III. COS. Au-dessus de ces fragments des fastes du grand empire se trouvait une inscription arabe écrite en style fort pompeux et en l'honneur de Mahomet II. Ce rapprochement en dit plus que toutes les réflexions.

Pour s'emparer de Sinope, Mahomet II n'eut

(*) Si l'on explique les dernières lettres par *filio*, *Cæsari*, *imperatori*, *erectum;* le sens de l'inscription sera, Au divin Antonin (Marc-Aurèle), fils du divin Antonin le pieux, César, empereur ; ou en supposant que C. I. signifie *Colonia Julia*, nom quelquefois donné à Sinope, on expliquera E par *Erexit*.

d'autre effort à faire qu'une manifestation bien prononcée de sa volonté. Le seigneur de Sinope, sous la suzeraineté de l'empereur de Trébizonde, était Isfendiar, surnommé Ismaïl Beg. Il envoya son fils Hassan, complimenter Mahomet qui se trouvait à Angora. Le commandeur des Croyants reçut très-bien le jeune homme; mais il lui ordonna de dire à son père que Sinope lui plaisait beaucoup; qu'Isfendiar n'avait qu'à la lui céder en échange du pachalic de Philippopolis, auquel il le nommait; que sinon il serait bientôt à ses portes. Ismaïl Beg, jugeant la résistance impossible, céda de bonne grâce: quatre cents canons garnissaient pourtant ses remparts, et les Génois s'étaient offerts à défendre la place. Isfendiar et son fils, de souverains presque indépendants, devinrent de simples gouverneurs de province.

Nous venons de suivre dans l'histoire, Sinope, colonie d'abord, puis formant des colonies elle-même, bientôt capitale; ensuite redevenant colonie des Romains, et enfin conquête des Barbares! Il nous est peut-être reservé de voir, de notre temps même, cette antique cité renaître à de nouveaux destins.

CHAPITRE XIV.

Départ. — Harem de Soliman Pacha. — Superstitions. — Cap Kérempéh. — Tempête. — Amulette turque. — Amastra. — Histoire. — Monument triomphal. — Cailles. — Trépas funeste. — Héraclée du Pont. — Médailles. — Achérusia. — Histoire. — Mœurs conjugales.

Je conclus à Sinope un nouvel arrangement avec le patron du brick qui m'avait transporté de Sansoun jusques-là. Nous fîmes accord à raison de six cents piastres pour moi et ma famille jusqu'à Constantinople. Il me pressa de partir, parce que plusieurs des étudiants, nos compagnons de voyage, avaient hâte d'arriver à la capitale avant le départ de la caravane pour la Mecque. Nos préparatifs étant terminés, nous nous rendîmes le surlendemain à bord; mais le vent contraire nous retint encore plusieurs jours à Akliman. Un brick venait d'y arriver de Trébizonde, conduisant à Constantinople le harem du malheureux Soliman Pacha mort avant l'arrivée de Koshreff (*Voyez* Chap. X, page 216). Ces belles esclaves descendaient ordinairement à terre dès le matin et passaient une partie de la journée dans une grande tente auprès du *hawéh* (café). Ma femme fut invitée à les aller voir, et

c'est par elle que je sus quelques détails sur leur compte. L'une d'elles avait un enfant encore au berceau : c'était la plus belle et la plus touchante. Une Géorgienne d'une extrême jeunesse, déjà toute formée, quoique n'ayant guères plus de onze ans, intéressait par la naïveté de ses regrets. Plusieurs de ces dames n'étaient point seulement en proie à de vifs chagrins; mais elles souffraient encore du mal de mer : elles avaient navigué par un fort mauvais temps. Ma femme les soulagea en leur faisant respirer quelques essences. Mais à peine commencaient-elles à se calmer qu'un des passagers de notre bord, s'arrêtant par hasard près de la tente, entonna à pleine voix une chanson populaire, composée jadis en l'honneur de Soliman leur époux. Aussitôt la scène recommença : ce fut une explosion de gémissements et de larmes qui vraiment n'avaient rien d'affecté. Ma femme ne put s'empêcher de pleurer avec elles. En effet le sort de ces jeunes personnes était vraiment déplorable. Privées de leur époux par une épouvantable catastrophe, et confisquées au profit de l'ennemi qui l'avait vaincu, elles allaient être sans doute distribuées, par forme de gratification, aux partisans du grand visir : quelques-unes peut-être allaient passer dans ses bras tout sanglants. Il faut avouer que les Turcs, si scrupuleux sur d'autres points, n'ont aucun égard aux convenances en ce qui regarde le sexe faible : ils

ne sont en cela que barbarement conséquents; car on sait qu'ils ne lui accordent point d'ame.

Le soir, en revenant à bord, je trouvai mon patron gesticulant sur le tillac et paraissant adresser une sorte de conjuration à la lune, dont le premier quartier venait précisément de paraître. C'est encore là une des superstitions familières à cette nation :

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam, (*)

disaient les anciens; et les Musulmans sont encore les anciens pour tout ce qu'il y a de vaines croyances et de fausses idées en physique. Au reste cette pratique superstitieuse est peut-être la millième que j'ai eu occasion d'observer. Je les ai vus souvent, inquiétés en mer par la seule apparition de quelques mouettes ou d'autres oiseaux de rivage. Ils leur jetaient de morceaux de pain, et si les oiseaux les avalaient, ils s'en réjouissaient beaucoup : car, disaient-ils, c'est un signe qu'ils n'ont point été envoyés par les Génies pour dévorer nos cadavres après le naufrage.

Enfin, le temps nous permit de partir. Poussés par un vent d'est très-favorable, nous laissâmes bien loin derrière nous le promontoire de Sinope, et devant nous s'éleva peu à peu le cap de Kérempéh, le Carambis des anciens.

(*) Virg. Eclog. VIII, v. 69.

Malheureusement, nous vîmes le sommet de la montagne se couvrir, à mesure que nous avancions, de petits nuages pommelés, pareils à une blanche toison, ou, si l'on veut me pardonner une comparaison triviale, à une perruque élégamment frisée et poudrée. Cet indice, absolument pareil à celui que donne la montagne de la Table au cap de Bonne Espérance, n'était que trop certain. Le patron et son second pâlirent; et nous vîmes derrière nous deux bâtiments qui carguaient déjà leurs voiles. Le vent changea tout-à-coup, et en un clin d'œil la tempête noire et bruyante éclata sur nos têtes. Les autres vaisseaux rétrogradèrent vers la baie de Koumdjougaz; et ce fut en vain que nous essayâmes de lutter plus long-temps: il fallut imiter les fuyards. Le lendemain matin nous étions tous réunis dans la baie.

Les tempêtes en été sont aussi courtes que terribles. Le même jour nous remîmes à la voile et nous réussîmes cette fois à doubler le cap avant un nouvel orage: il éclata néanmoins derrière nous, en nous forçant de gagner un abri. Le patron n'osa point aller droit à Amastra qui se présentait devant nous; car l'entrée de ce port est étroite, et dangereuse quand le temps n'est point assez calme pour la prendre bien juste. Nous revirâmes donc, et nous allâmes jeter l'ancre, sur l'avis d'un matelot né dans le pays, devant un village turc nommé *Tekeueunu*,

à quelques milles au nord-est d'Amastra. Ce village était l'ancien port de Kytoron.

Le lendemain, survint un calme plat. Nous n'eûmes rien de mieux à faire que de descendre à terre pour nous désennuyer. Notre fille cadette, âgée de six ans, se trouvait indisposée, par suite des gros temps qui nous avaient ballottés; et l'air de la côte pouvait lui faire du bien. Nous la promenions en la tenant par la main. Un *derviche*, sorte de religieux mendiant que les Arabes appellent *fakir*, s'approcha de nous : voyant que notre enfant était malade, il tira une amulette de sa poche et nous dit qu'il allait la guérir. Ayant pris pour maxime de ne jamais choquer les mœurs des peuples parmi lesquels je me suis trouvé, et voyant que nous étions observés par des Turcs, je le laissai faire. Il nous demanda le nom de l'enfant et celui de sa mère, et les écrivit sur un morceau de papier : il attacha ce papier à l'amulette, qui était une espèce de pelote de soie, et suspendit le tout au col de notre fille en nous promettant que les effets de ce remède seraient prompts. Nous récompensâmes convenablement ce pauvre homme, et en m'éloignant je ne pus m'empêcher de songer à la coutume turque qui avait engagé le derviche à demander le nom de ma femme plutôt que le mien. Dans tout ce qui a rapport à la religion, les Turcs citent le nom de leur mère après le leur. En Russie c'est tout l'opposé : on ne fait men-

tion que du nom du père, après celui de son fils ou de sa fille. Les Turcs font à ce sujet une plaisanterie qui serait fort commune et de fort mauvais goût en Europe et que je trouve passable, pour une plaisanterie turque.

Je vis, à quelque distance du rivage, un tombeau antique assez élégamment sculpté; mais sans aucune inscription qui pût m'indiquer à quel hôte ce dernier palais avait été destiné. La mosquée en face de cette rade avait été bâtie avec des ruines antiques. A côté de la porte, des colonnes d'ordre corinthien étaient à demi incrustées dans le mur, assez régulièrement pour former une espèce de portail. Ces débris avaient été sans doute enlevés à quelque temple des dieux grecs pour parer celui d'Allah.

Après la nuit, une petite brise s'éleva; je priai le patron d'en profiter pour lever l'ancre et entrer dans le port d'Amastra; car je commençais à me fatiguer de tous ces retards : nous étions déjà au 1er septembre. Le patron non moins pressé que moi, m'obéit.

Amastro ou Amastra, ou en arabe *Amasrah*, l'*Amastris* des anciens, est située dans la province de Bec Sangel, à l'embouchure d'une petite rivière nommée Dolab.

La reine Amastris, femme de Lysimachus, capitaine d'Alexandre et souverain d'une partie de la Thrace, fonda cette ville environ 290 ans avant J. C.

Elle voulut s'en faire une retraite après que son mari eut épousé à Sardes une autre femme nommée Arsinoë, fille de Ptolomée Lagus. Arrien considère Amastra comme une ville grecque, parce que sa fondatrice, quoique persane, était reine d'Héraclée (du Pont) et que c'étaient pour la plupart des familles grecques qui avaient peuplé la nouvelle cité.

Après la mort d'Amastris, qui fut cousue dans un sac de cuir, et jetée à la mer par ses propres frères, dans le port même de sa ville, Amastra passa sous la domination d'Hercule VII, tyran d'Héraclée, qui ne la conserva point long-temps. Ayant été prise sans coup férir, par Triarius, lieutenant de Cotta, elle resta long-temps sous la domination romaine. Elle appartint depuis aux Comnènes, et fit partie de l'empire de Trébizonde. Les Génois en étaient maîtres et en avaient fait le chef-lieu de leurs possessions dans la mer Noire : quand, en 1461, Mahomet II s'en approcha à la tête de son invincible armée, ils s'empressèrent de lui en ouvrir les portes. Ce conquérant fit transporter par la suite une grande partie des habitants à Constantinople qu'il voulait repeupler.

C'est bien à tort que les citoyens d'Amastra prétendirent autrefois qu'Homère était né dans leurs murs, parmi les mille et une prétentions de ce genre, celle-là paraît la moins fondée de toutes. On ne connait d'homme célèbre né dans cette ville que

Saint Hyacinthe, qui subit le martyre au 4e siècle.

Les Romains frappèrent quelques médailles à Amastra. Un Turc m'en vendit une que je crois assez rare : elle était à l'effigie d'Antonin le pieux ; le revers représentait un Neptune tenant d'une main un trident et s'appuyant de l'autre sur la queue d'un dauphin.

Mais un monument que je crois curieux à l'égal de tous ceux qui éclaircissent un point quelconque d'histoire, c'est celui que j'observai près d'une hauteur à la droite du port. Sur un piédestal de marbre est sculpté d'un côté l'emblême d'une Victoire, représentée par un guerrier à cheval foulant un ennemi renversé : de l'autre côté l'on voit des faisceaux de lances, des drapeaux et des couronnes murales avec cette inscription en grec et en latin,

ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΠΥΡΓΩΤΟΙ
CORONAE MVRALES

Les Romains n'eurent cependant point, que l'on sache, d'occasion de remporter des couronnes murales à Amastra. Serait-ce qu'au moment où Triarius, lieutenant de Cotta (*), vint se présenter devant cette

(*) Lucius Aurunculeius Cotta servit depuis, sous Jules César, contre les Belges, et fut tué dans le pays de Liége, par les patriotes, que commandait Ambiorix, l'an 54 avant J. C.

place, tout était déjà prêt pour l'assaut et même pour le triomphe. Mais les habitants se décidèrent à ouvrir les portes. Cependant les Romains, s'étant bien disposés à triompher, triomphèrent tout de même sans avoir combattu, et l'on ne laissa point d'ériger le monument déjà sculpté d'avance par quelque habile ciseau : monument d'une victoire que l'on avait eu grande envie de remporter!... Tout cela serait bien possible, et ce ne serait pas la première fois que les Romains nous auraient transmis à leur manière des bulletins aussi véridiques que ceux de nos grandes armées modernes.

Il paraît que le port d'Amastra fut jadis magnifique. Il était défendu par une citadelle à laquelle on avait donné le nom de Sésame. Des escaliers de marbre conduisaient de la ville jusqu'aux deux ports, situés des deux côtés de l'Isthme et au milieu desquels était le château. Les vestiges que l'on reconnaît encore prouvent qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette description.

Quoi qu'il en soit, Amastra n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, habité par quelques familles turques dont toute l'industrie consiste à travailler au tour différents ustensiles en bois et des jouets d'enfants qu'elles envoient à Constantinople. Voilà tout le commerce que fait aujourd'hui la métropole des Génois !

Nous remîmes à la voile, à la pointe du jour.

Plusieurs cailles, arrivant de la haute mer, vinrent tomber sur notre bâtiment, et j'observai que d'autres, après s'être reposées quelques instants sur l'eau, reprirent leur essor vers la terre. Il paraît qu'en septembre, ces oiseaux, par un instinct indéfinissable, quittent la Crimée et les côtes septentrionales de la mer Noire pour se réfugier en Asie. Le vent et les orages en font souvent périr un grand nombre pendant le trajet. On m'assura qu'au printemps on leur voyait faire le même voyage en sens contraire et retourner vers le nord. Des savants très-estimables pensent cependant que ces oiseaux de passage suivent un circuit beaucoup plus long. Il ne serait point étonnant que quelques espèces fissent le tour du globe, peut-être en renouvelant en chemin leur génération. Ce que je sais, c'est qu'en été, les cailles abondent tellement en Russie qu'on les prend en quantité avec de simples filets, et qu'on les sale en les plaçant par lits dans de grands pots, pour les manger l'hiver.

Une foule de petits oiseaux, tels que des pinçons, des tarins, des fauvettes suivent la même route que les cailles. Quelques-uns viennent se percher sur les mâts des vaisseaux pour se reposer et quelquefois pour y passer la nuit. Nous avions à bord un superbe chat de Chypres. Cette race est originaire des îles asiatiques, et les Croisés, en revenant de la Palestine, l'ont apportée en Europe. Le

nôtre était magnifique, et l'excellence de son caractère répondait à la beauté de ses formes et de sa robe. Il était doux, caressant, adroit, suivant tous nos pas comme l'eût fait un petit chien : bref il n'avait qu'un défaut, une passion dominante; et cette passion le perdit! Soit qu'il fût entraîné par le goût de la chasse, naturel à son espèce; soit que par pur amour de la science il voulût se livrer à des études et à des dissections ornithologiques : chaque soir il ne manquait point de faire le guet sur le pont et d'attendre les petits oiseaux qui venaient nous rendre visite. Il se tenait toute la nuit auprès de la boussole, et beaucoup de pauvres fauvettes voyageuses, éblouies par la lumière de la lampe que l'on y entretient, venaient tomber entre les griffes du matou. Un beau soir hélas! (il faisait clair de lune), en grimpant le long des manœuvres pour atteindre sa proie, notre pauvre chat fut abandonné tout-à-coup par son adresse et sa présence d'esprit ordinaires : il perdit l'équilibre, et tomba dans la mer, où il se noya; la rapidité de notre course nous empêcha de lui porter secours. Nous n'entendîmes que des miaulements déjà lointains, et le souvenir de cet appel plaintif fut tout ce qui nous resta de notre pauvre compagnon. Les matelots le regrettèrent beaucoup : le chat est l'ami des musulmans; ils disent que Mahomet chérissait cet animal, et c'est le seul à qui ils permettent de cohabiter avec eux,

Le vent nous poussa trop loin de terre et le temps était trop brumeux, pour qu'il nous fût aisé de reconnaître le littoral que nous longions. Je pense que nous ne fûmes pas long-temps sans passer à la hauteur du *Parthénion* qui séparait anciennement la Paphlagonie de la Bithynie (*). Xénophon cite comme les plus belliqueux de l'Asie les peuples qui habitent les rives de ce fleuve.

Le lendemain, vers la pointe du jour, une brise nous rapprocha de terre ; nous passâmes non loin de l'embouchure du Phalios où était Psylla, ancien port marchand.

Dans l'après midi, nous jetâmes l'ancre à Héraclée, ville grecque d'origine, colonie des Mégariens (**). Les Turcs la nomment aujourd'hui Élegri et non Éregri comme écrit Tournefort. Ptolémée la désigne sous la dénomination de ποιλου Ηράκλεια, l'Héraclée du Pont. Les médailles romaines de cette ville portent au revers ΗΡΑΚΛΕΙΑΚ ΕΝΠΟΝΤΩ, Héraclée dans le Pont. On m'en vendit une de bronze,

(*) « La Thrace asiatique, autrement nommée la Bithynie, s'étend depuis l'embouchure du Pont Euxin, jusqu'à Héraclée, et c'est tout ce que peut faire en un long jour une galère qui va à force de rames. » dit Xénophon, Lib. VI, c. 4. Or, cette distance est de 45 lieues.

(**) Strabon dit au contraire que c'était une colonie des Milésiens ; mais il se trompe évidemment.

fort bien conservée, portant l'effigie de l'empereur Gordien et au revers les mots que je viens de citer.

Pline assure qu'Héraclée est située sur le fleuve Lycus: il eût mieux fait de dire qu'elle en est seulement voisine. Arrien évalue la distance de la ville à la rivière à vingt stades (2 milles et 1/2). Les campagnes arrosées par le Lycus étaient célèbres par leur fertilité et les plantes médicinales qu'elles produisaient : c'est ce qui explique les emblêmes de deux médailles que les Héracléens firent frapper. On voit sur l'une, des épis de bled et des cornes d'abondance; sur l'autre, Esculape appuyé sur son bâton entouré d'un serpent.

Près d'Héraclée se trouve la presqu'île d'Achérusia où débarqua Xénophon, et par où il rapporte, d'après Diodore de Sicile, qu'Hercule ramena Cerbère de la demeure de Pluton. Les anciens y montraient en effet une caverne par laquelle, disaient-ils, on pouvait arriver aux enfers, après être descendu à une profondeur de deux stades et demi (deux cent cinquante pas). Personne aujourd'hui ne saurait indiquer cette entrée du Tartare : les secrets de l'autre monde, bien plus profondément cachés, ne se laissent plus pénétrer par les yeux des vivants.

L'enceinte d'Héraclée fut immense autrefois. Des débris et des pierres énormes, dans les fentes desquelles croissent de superbes figuiers, en tracent

encore le contour. La ville actuelle, défendue de distance en distance par des tours, est beaucoup plus petite : elle date du Bas-Empire. On y trouve beaucoup de beaux fragments d'architecture dont quelques-uns portent des inscriptions ; mais tout cela est mutilé, défiguré, et les caractères sont illisibles. Une porte seule, celle qui conduit vers l'intérieur des terres, offre un reste intact et encore debout. D'après la beauté des marbres dont elle est revêtue et la richesse de son architecture, qui cependant est déjà entachée de quelque mauvais goût, on peut juger de ce qu'était l'ancienne ville tout entière.

Le port, fort mauvais aujourd'hui et où l'on ne construit qu'une petite frégate turque, était jadis immense, régulier et tout environné de splendides et gigantesques constructions servant d'ateliers et de magasins de la marine. Les flottes que la République en faisait sortir allaient partout décider la victoire en faveur de ses alliés. Après la mort de Lysimachus elle envoya au secours de Ptolémée, une escadre avec laquelle ce prince vainquit Antigonus. A en croire Memnon, (cité dans Photius) un des vaisseaux, nommé le *Lion*, décoré avec tout le luxe imaginable, était d'une grandeur si énorme qu'il contenait plus de trois mille hommes, tant matelots que combattants. Mais c'est bien ici le cas d'appliquer l'observation naïve d'un homme qui voyageait dans le Levant vers le milieu du 17e siècle

(Duloir), « Croyez-moi, disait-il, les anciens nous ont bien vanté leurs coquilles ! »

En 278 avant J. C., deux chefs gaulois, séparés avec leur horde du gros de l'armée qui envahissait la Grèce, s'étaient jetés dans la Thrace : de là, les richesses de l'Asie les avaient attirés de l'autre côté du détroit ; ils avaient passé en Bithynie sur deux grands vaisseaux et deux bâtiments de transport dont ils s'étaient saisis. Ils rendirent d'abord de grands services aux villes grecques indépendantes telles qu'Héraclée, en les défendant contre Antiochus de Syrie ; mais plus tard, Nicomède s'étant brouillé avec les Héracléotes, les Gaulois s'emparèrent de cette ville par surprise et l'abandonnèrent au roi, en lui remettant même les citoyens qu'ils comptaient comme esclaves. Nous rencontrons jusques dans l'histoire de ces contrées lointaines, tantôt comme défenseurs du bon droit, tantôt comme oppresseurs, ces Gaulois, les ancêtres d'une partie d'entre nous, et nous vérifions encore la justesse ce de mot profond du premier prosateur vivant : « Nos pères se sont trouvés partout où il s'est remué quelque chose de grand. » (CHATEAUBRIANT.)

Plus tard les Héracléotes firent une ligue avec les Mithridate, rois de Pont, et il paraît qu'à l'aide de cette alliance et d'une secrète intelligence d'un autre côté avec le sénat de Rome, ils conservèrent leur indépendance jusqu'au moment où les Romains

devinrent tout-à-fait maîtres en Asie. Quand le Grand Mithridate eut succombé, Cotta fut envoyé par Lucullus pour s'emparer d'Héraclée. Il la prit par une indigne trahison et y fit un butin immense: il trouva sur la principale place publique une statue d'Hercule dont tous les attributs étaient d'or massif. Non content de s'être enrichi au-delà de toute imagination, le Romain, je devrais dire le barbare, réduisit en cendres la ville qu'il avait pillée. A la vérité, le sénat adressa de vifs reproches à Cotta sur la cruauté de cette conduite. Il renvoya dans Héraclée les malheureux citoyens que le vainqueur avait menés à Rome pour être traînés à son triomphe, triomphe qui heureusement ne fut point décrété : mais que pouvaient faire ces pauvres Asiatiques renvoyés pour *jouir de leurs biens*, (expressions du sénatus consulte) parmi les ruines fumantes de leurs demeures. Combien de maux ne durent point décimer et décimer encore cette population errante!... Je ne sais comment quelques personnes peuvent lire l'histoire de cette époque sans répéter comme le disait alors tout l'univers opprimé : Haine! haine aux Romains! mais pour moi, je le dis ici nettement : Honneur! honneur au brave Gaulois qui dans les plaines Taxandriennes fit tomber sous ses coups le monstre dévastateur d'Héraclée!

Les soins de Britagoras qui vint succéder à Cotta,

les bontés de Jules César qui fit rendre à Héraclée tous ses priviléges, l'arrivée même des colons romains qui furent répartis, selon Strabon, entre la ville et les campagnes voisines, tout cela ne put réparer tant de désastres. Le coup était porté : Héraclée ne se releva plus.

Sous l'empire des Grecs qui la nommèrent Penderachi, sous la domination génoise et depuis la conquête de Mahommet II, elle n'a fait que décliner d'année en année. La France n'y a plus de Consul, aucune nation d'Europe n'y entretient de relations, et le port, quoique assez sûr quand les vents d'ouest ne soufflent point, ne sert plus qu'à construire de temps en temps une mauvaise frégate, et à charger quelques méchantes barques qui vont porter à Constantinople des planches pour la construction des maisons.

La population n'est plus que de 6,000 ames dont les deux tiers sont des Turcs. L'aspect des rues est extrêmement misérable. En les parcourant, il m'arriva une aventure dont le récit donnera un échantillon de certaine partie des mœurs turques et de la manière dont la justice s'administre dans ce pays.

En traversant une ruelle fort étroite, j'entendis dans une maison un homme crier à gorge déployée, comme si on l'eût assassiné. Mon guide m'apprit que c'était un Turc que le Cadi, dont la demeure

était là, faisait bâtonner pour le punir d'un vice dont sa femme l'avait accusé et au sujet duquel le juge l'avait plusieurs fois admonesté. En pareil cas voici comment la plaignante procède dans sa demande en justice. Elle se présente à l'audience du Cadi : là, après s'être inclinée silencieusement, la main droite sur la poitrine, elle ôte ses pantoufles et les place à terre devant le juge, les talons tournés vers lui, puis elle se retire en remettant à un scribe le nom de son mari. Celui-ci est appelé et le juge lui dit : « Tu vois quelle plainte est portée contre toi ? Prends-moi ces pantoufles et porte-les-moi de suite à ta femme : en cas de récidive, tu sais ce qui t'est promis : va-t-en ! »

Mon but, en visitant tous les quartiers de cette triste ville, était de découvrir la maison qu'avait autrefois occupée feu mon ami, M. Allier de Hauteroche, dernier Vice-Consul de France à Élegri, où il s'était fait placer, plutôt pour se livrer à son goût pour la numismatique et les antiquités, que dans tout autre but étranger à la science. Étant en correspondance avec moi relativement à quelques médailles, il m'avait recommandé dans une de ses dernières lettres en date de Paris d'aller faire une visite à son ancien domicile pour lui en rendre compte à mon retour. Je m'acquittai religieusement de ce soin et je fus bientôt à même de décrire tout jusqu'à la dernière brique et au dernier clou,

et de bien détailler l'état de conservation où se trouvait chaque objet. C'était un aliment que sans doute mon ami voulait donner à ses souvenirs. M. Allier de Hauteroche est mort il y a six mois: j'ai voulu consacrer, en rappelant ici cette particularité, quelques lignes à la mémoire d'un homme qui a rendu de grands services à la science numismatique, comme on peut le voir par plusieurs dissertations fort savantes qu'il a publiées, et par la mention qu'en fait Mionnet dans son ouvrage.

A propos d'antiquités, les personnes qui s'occupent de mes collections seront peut-être bien aises d'apprendre que c'est à Héraclée que j'achetai cette belle gemme sur laquelle est gravé un lion du plus beau fini, et quelques médailles des rois du Pont, parfaitement conservées.

Le vent ayant été bon toute la nuit, nous partîmes avant le jour et en cinglant droit vers le Bosphore nous nous éloignâmes de la côte que nous aurions eu encore à visiter sur une longueur d'environ quarante lieues : mais la saison, notre impatience, la fin de nos provisions, tout nous pressait d'arriver. Nous passâmes devant l'ancien Kalpas dont Xénophon vante les sources fraîches et les forêts verdoyantes. Nous ne nous arrêtâmes point devant l'embouchure du fleuve Artaxas, où vers l'an 762 de J. C., l'empereur Constantin Copronyme établit une colonie de Slaves dont les destinées ultérieures sont restées

inconnues : c'est à mon sens un des plus singuliers mystères de l'histoire Byzantine. Enfin nous doublâmes rapidement les îles Kefken et le cap de Kirpéh, que les Grecs nommaient Καινὸν φρούριν (château neuf). Ce fut à cet endroit, situé à moitié chemin de Constantinople à Héraclée, que fut tué l'empereur Aurélien.

Le lendemain enfin nous atteignîmes l'entrée du Bogaze. C'est là aussi que je devrais quitter mes lecteurs. Constantinople et le Bosphore ont été décrits tant de fois que je pourrais presque m'abstenir d'en parler. Un court chapitre me suffira pour suppléer à quelques omissions de mes devanciers.

NOTE (*voyez page* 290).

Les Romains avaient eux-mêmes des amulettes pareilles à celles des Turcs. Varron parle de certains talismans, appelés *præbia*, de *prohibere*, empêcher, détourner : on s'en servait pour se préserver de différentes maladies et on les attachait au cou des enfants. PRŒBIA *a* PROHIBENDO *usitatum, quod sint remedia in collo pueris*. VARR., de ling. lat., lib. VI.

CHAPITRE XV.

Cyanées. — Courants du Bosphore. — Scutari. — Cimetière. — Siége. — Vue de Constantinople. — La peste. — Relations diplomatiques. — Inscriptions. — Bagne. — Weghabites. — Colonne de Marcian. — Pilau. — Queues de cheval. — Péra.

Au moment où nous nous trouvâmes précisément en face du Bosphore, un vent contraire s'éleva et nous nous attendîmes à nous voir éloignés, peut-être pour long-temps encore, du but de notre voyage; car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, ce n'est pas impunément que l'on manque l'entrée de ce détroit que les Turcs appellent à très juste titre *Bogaz* (gosier).

Nous avions à notre droite les *Cyanées* ou *Symplegades*, que les anciens crurent long-temps errantes et qui furent fixées, disaient-ils, par l'audace de Jason. Mais nous n'aperçûmes point à notre gauche les *Cyanées d'Asie*, d'où l'on prétend que le navire Argo se tira par le seul secours de Minerve. Ce dernier écueil n'a jamais existé, ou il a été détruit par quelque convulsion sous-marine. Un monument d'un blanc éclatant paraissait sur l'écueil bleuâtre des Cyanées d'Europe. C'est cet

autel votif sur lequel les Barbares élevèrent une colonne en l'honneur de quelque César, et auquel on donna improprement le nom de colonne de Pompée : il est évident qu'une pierre cylindrique, décorée de guirlandes de lauriers et de têtes de victimes, n'a jamais pu être le véritable piédestal d'une colonne corinthienne (*).

Mais la brise, qui n'était que peu sensible, tomba bientôt, et après avoir louvoyé quelques instants, nous descendîmes avec le courant, en serrant d'assez près la côte de Thrace. Le courant du Bosphore me paraît incontestablement produit par le déversement du trop plein de la mer Noire dans la Méditerranée. Dire, comme certains auteurs modernes, que cet effet se rattache uniquement à la théorie nouvellement connue des courants composés, et que l'impulsion des eaux de la mer Noire vers le sud provient de celle des flots du Danube, du Dnieper, du Dniester et du Phase, c'est exactement la même chose : c'est comme si l'on avouait que les eaux de tous ces fleuves grossissent celles de la Mer Noire au-delà de tout ce que l'évaporation

(*) Mon opinion est ici contraire à celle de Cornelis Lebruyn, voyageur hollandais, qui prétend que cette colonne fut érigée en mémoire de la défaite de Mithridate, et qu'elle ne tomba dans la mer qu'en 1680.

peut absorber, et à tel point que son lit serait beaucoup plus élevé que celui de la Mer méditerranée, si la digue qui sépare ces deux mers n'était depuis long-temps rompue.

Au moment où notre brick était entraîné par ces mêmes courants, dont on nie l'existence en elle-même et la cause immédiate, je me rappelais avoir lu relativement à ce sujet des extraits d'un ouvrage italien du comte de Marsigli, livre très-rare imprimé à Bologne vers l'an 1680. Cet auteur, qui reconnaît l'existence des courants du Bosphore, va beaucoup trop loin cependant; car il distingue en outre un contre-courant, opposé au premier : l'un venant de la mer Noire, l'autre de l'Archipel. Pareille chose n'existe point : des expériences nombreuses me l'ont démontré. Seulement, les anfractuosités des deux rives produisent des remous considérables, dont la force est toujours en raison directe de celle du courant principal; de telle sorte qu'en automne, après les grandes pluies, et au printemps, à la fonte des neiges, les navigateurs ont besoin de saisir avec une grande habileté le fil même de l'eau pour ne point être entraînés en sens contraire de leur direction. Si à cette circonstance se joint la continuité du vent du sud, il arrivera que les remous paraîtront plus forts que le courant. Si au contraire le vent du nord prend le dessus, le détroit devient un grand fleuve, je dirais presque un torrent.

Vers le soir, nous jetâmes l'ancre devant le bourg de *Yiéni-Keuï* (village neuf), situé sur un promontoire de la rive européenne. Deux Arméniens, qui sans doute avaient remarqué que des étrangers se trouvaient à bord de notre brik turc, vinrent sur une petite barque, pour nous rendre visite. Quoique l'un d'eux parlât assez couramment l'italien, nous ne pûmes savoir si un simple motif de curiosité, ou une inspection quelconque, ordonnée par la police de la capitale, les avait amenés parmi nous. Ils nous demandèrent d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions et ce que nous voulions faire : mais tout cela d'un ton si affable et si poli, que nous fûmes très portés à les prendre pour des curieux d'assez bonne compagnie. Quelque chose acheva de nous le persuader : ces Arméniens ne nous demandèrent rien ; et bien plus, à peine étaient-ils de retour au rivage, que leur canot revint, et qu'un esclave nous offrit de leur part deux bouteilles d'une espèce de vin muscat et quelques friandises. C'était nous souhaiter, à la mode orientale, notre bien-venue en Europe. Nous tirâmes de cette circonstance un favorable augure.

Le lendemain, un vent très-violent, soufflant du nord-ouest, nous empêcha de satisfaire notre avide curiosité et de contempler la plus belle ville de l'univers, celle qui pourrait redevenir encore la

reine de l'ancien monde. Une distance d'environ vingt lieues nous en séparait encore.

Je profitai de ce retard pour me rendre à *Buïuk-Déré*, en longeant la côte sur une barque étroite et à la quille tranchante. C'est en cet endroit et à Thérapia, où nous passâmes, que les ambassadeurs des différentes puissances ont leur résidence d'été. Ce séjour est charmant, et nous n'y trouvâmes qu'une chose à souhaiter, à savoir la présence des personnes que nous y venions chercher : leurs Excellences étaient en ce moment à Constantinople.

Après vingt-quatre heures d'attente, nous continuâmes de descendre le Bosphore, et nous fûmes bientôt arrivés en face du village de *Balta-Liman*, où Mahomet II fit tirer sur le rivage les vaisseaux qui devaient être transportés à force de bras tout le long d'une vallée, jusqu'aux dunes qui forment le port intérieur de Constantinople et où on les remit à flot. On sait que cette manœuvre hardie décida du sort de la ville.

Nous passâmes ensuite devant le château d'Europe (*Rouméli-Hissar*), où se trouve le lieu le plus resserré du détroit, et où la température, le vent, les courants semblent quelquefois changer tout-à-coup : c'est le véritable point de séparation entre la mer Noire et les eaux de Constantinople. Près de là fut jeté par Darius le pont qui joignit pour un instant le couchant à l'aurore.

Le fort tira un coup de canon : on nous apprit qu'un Janissaire venait d'être étranglé.

L'imagination ne peut se figurer un spectacle pareil à celui que présentent les deux rives entre lesquelles notre brick glissait rapidement. Des kiosks peints des couleurs les plus brillantes et les plus variées, des palais d'une architecture légère comme les tiges des palmiers qui les entourent, des jardins ou plutôt un jardin continuel, un jardin enchanté, bordent les deux côtes du détroit. Le pays oriental des fées et des génies n'est point une chimère : on le trouve près du Bosphore.

Bientôt Scutari parut à notre gauche : les beaux cyprès de son immense cimetière élevaient leurs têtes d'un vert sombre au-dessus des mosquées dorées et des brillants édifices de la ville, qui disparaissait pour ainsi dire à leur pied. En effet le cimetière est la partie principale de cette dépendance de Constantinople. Les Turcs les plus riches et les plus dévots de cette capitale se font tous enterrer à Scutari ; et cette coutume est fondée sur une tradition nationale dont l'origine se perd dans le passé. C'est une opinion généralement reçue parmi eux, que Constantinople *la bien gardée*, comme ils disent, sera prise un vendredi, pendant que les fidèles rempliront les mosquées. Ajoutez à cela que les Turcs, que nous appelons barbares, ont pour les cendres des morts en général, un respect bien plus

profond que celui que nous portons aux reliques, même de nos proches : jamais ils n'oseront déplacer sciemment des ossements humains, pour donner leur place à un nouveau cadavre. On conçoit que par ces deux raisons, le cimetière de Scutari doit s'agrandir continuellement, et que déjà il doit avoir acquis une étendue proportionnée au grand nombre d'habitants d'une des villes les plus peuplées de l'Europe. Du reste, la beauté de cette ville des morts répond à sa grandeur. Les cimetières turcs peuvent être comparés à de charmants jardins anglais. Ils sont plantés d'arbres et de fleurs : les mausolées, parfaitement entretenus, sont assez écartés pour laisser entre eux des chemins, des gazons et des espèces de plates-bandes. Des femmes, des enfants, des hommes même sont dispersés çà et là, plongés dans un profond recueillement, arrosant les fleurs qu'ils ont plantées sur la tombe d'un objet chéri, ou prosternés sur un tapis étendu à terre et adressant de ferventes prières à ce Dieu d'Abraham et du Christ, qu'ils reconnaissent comme nous. Nous avons bien aussi, à Paris, quelques Champs du repos, distribués d'une manière pittoresque, où des monuments élégants s'élèvent çà et là, où des inscriptions rappellent les vertus, l'âge et le sexe de ceux que nous perdons; mais je ne sais quoi de mesquin, de vaniteux, se révèle à travers tous nos efforts, pour être grands et sé-

rieux devant la mort : l'aspect de notre frac Européen suffit pour détruire toute idée un peu grave ; l'idée seule des draperies et de la barbe orientale inspire le respect et le recueillement.

Lors de la conquête des Ottomans, Scutari ne succomba que long-temps après la capitale. Constantinople fut prise, selon Ducas, le 28 mai 1453, ou selon Phranza seulement le 29 du même mois même année. Mahommet ternit sa victoire par d'horribles cruautés. Il alla jusqu'à faire inviter les habitants qui possédaient des titres de noblesse à venir les lui présenter, leur promettant de les tirer de la misère où cette révolution les avait plongés. Une partie de la noblesse de l'Empire donna dans ce piège. Le jour de Saint Pierre fut désigné pour la présentation des gentilshommes. Alors le sultan voyant réunis devant lui tous ceux qui auraient pu lui causer quelque ombrage, leur fit trancher la tête à tous en sa présence (*).

(*) Quindi a certi giorni, Maometto fece intendere che tutti quelli, i quali havessero potuto provare la lor nobilita e gentilezza di sangue, sarebbono stati vie meglio provisti sotto il suo governo che sotto quello de gl'imperatori christiani, affermando ch'egli non era cosa giusta, che le persone nate di nobil sangue dovessero aver disagio e andare accettando per Dio. E cosi alcuni di loro male aveduti s'andarono a far scrivere quel giorno ch'era disegnato a questo effetto, nel qual si pen-



Trois jours après la prise de la ville, Mahommet eut l'adresse politique de faire nommer un nouveau patriarche qui fut, Georgeos Scholarios, ou Gennadios. Il t abattre les murs de Galata du côté de la terre, et détruisit en partie la grande tour, où les Génois s'étaient si vaillamment défendus; mais il laissa subsister, les remparts du côté de la mer et invita les latins qui avaient quitté ce faubourg à rentrer dans leurs foyers, leur laissant un délai de trois mois, au bout duquel leurs biens devaient être saisis au profit du fisc.

Ces démarches conciliantes ne purent engager les habitants de Scutari à se rendre au vainqueur. N'ayant devant les yeux, que le sort des malheureux gentilshommes de Constantinople, ils résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En vain Mahommet fit assiéger leurs remparts par trois cent mille hommes, dont sa présence enflammait le courage, l'héroïque résistance des Grecs et la bravoure inouïe de leur chef, un simple dominicain nommé F. Bartholomée d'Épire, paralysèrent tous les efforts des musulmans. Ce ne fut qu'après deux ans de siége que Scutari tomba au pouvoir du Sul-

savano che si dovesse far loro provigione, che fu il dì di san Pietro. Quivi raunati per commissione di Sultan Maometto, a tutti fù tagliata la testa.

Spandugino Cantacuscino, *Commentar. Fiorenza*, 1556.

tan : encore cette conquête ne fut-elle pas obtenue entièrement par la force des armes, mais par les négociations à la suite desquelles la paix dite Vénitienne fut signée à Constantinople, le 29 janvier 1479, par Jean Doria, secrétaire d'état de la république de Venise.

Nous laissâmes à notre gauche Scutari et le château de *Kyz-Koulléci*, (tour de la fille) où se trouve un phare et que l'on prend à tort pour la *tour de Léandre*, attendu que Sestos et Abydos sont situés à l'entrée même des Dardanelles.

Et enfin, nos regards s'arrêtèrent sur la plus belle vue de l'univers (*) : assis sur le tillac, nous fûmes longtemps avant de nous rassasier de ce spectacle unique. Il était midi : le soleil faisait resplendir les dômes

---

(*) On a conservé une exclamation bien naïve et bien sentie qui échappa à Louis XV quand il visita la cathédrale d'Anvers en 1747 : *C'est un bijou que je voudrais avoir dans mon cabinet !* Ce mot, rappelé fort à propos par le commissaire du pouvoir exécutif en 1796, sauva le beau temple de Notre-Dame des dévastations révolutionnaires. *J'ai mis en vente*, écrivit-il à Paris, *j'ai mis en vente le bijou de Louis XV et personne n'a osé enchérir !* — Un portugais disait en voyant Florenee : *Voilà une ville qu'on ne devrait montrer que les dimanches.* Ces deux anecdotes se représentent involontairement à l'esprit, quand on contemple une cité et mille monuments bien autrement splendides que les palais de Florence et la cathédrale d'Anvers.

et les minarets des mosquées : les édifices, parmi lesquels on entrevoyait le feuillage de quelques arbres placés là comme pour en rompre la monotonie, formaient devant nous un vaste amphithéâtre. A notre gauche, était la pointe du sérail où jadis se trouvait la citadelle de Byzance, et où s'élèvent maintenant les tourelles du palais dont les beaux jardins descendent jusqu'à la mer. En face s'ouvrait le port intérieur, formé par la rivière des eaux douces. A droite s'étendaient les riches faubourgs de Péra et de Galata. Mais, après tant d'auteurs qui ont décrit ce magnifique panorama, je voudrais envain essayer d'analyser l'impression que j'éprouvais en le contemplant : je ne détaillais rien, je ne nommais aucun objet, je n'y attachais aucun souvenir : l'ensemble me frappait d'une espèce de stupeur enivrante : je ne puis mieux comparer l'état où je me trouvais qu'aux doux rêves dans lesquels une faible dose d'opium peut plonger ; et en me le rappelant depuis, j'ai compris l'existence de ces musulmans, qui après avoir pris leur narcotique favori, passent leurs journées à contempler l'horizon et les flots de la Propontide. Ces sensations sont trop difficiles à rendre pour que j'ose faire ici autre chose que renvoyer le lecteur aux belles descriptions de Constantinople, qui ont été publiées par mes devanciers : assez d'autres avant moi ont voyagé en peintres et en poètes.

Plongés dans cette admiration toujours croissante,

nous entrâmes dans le port où nous jetâmes l'ancre à la hauteur de la mosquée du Sultan Sélim, ayant alors Galata derrière nous.

Constantinople, où nous nous trouvions heureusement arrivés, fut autrefois nommée Byzance : s'il faut en croire la chronique d'Eusèbe, elle tira ce nom de celui de Byzas roi de Thrace, qui en fut, sinon le fondateur, du moins le restaurateur, en l'an de Rome 97. Suidas de son côté, dit qu'elle fut bâtie par Pausanias roi de Sparte. L'empereur Sévère la fortifia. La situation avantageuse de cette ville la fit choisir par Constantin pour capitale de l'empire d'Orient, l'an de J. C. 328. Elle prit alors le nom de Constantinople, et l'empereur l'enrichit des dépouilles de plusieurs cités. Mais elle ne parvint à son plus haut degré de splendeur que sous Théodose le jeune et sous Héraclius, au commencement du 7e siècle.

Parmi les ouvrages que l'on peut consulter avec le plus de fruit sur la capitale de la Turquie, je mets au premier rang celui qu'a publié Pierre Gille sous ce double titre *De Bosporo Thracio Lib. III*, et *De Constantinopoleos Topographia Lib. IV*. Ce savant, que l'on nomme ordinairement Gyllius, naquit à Albi en Languedoc, à la fin du XVe siècle, et mourut à Rome l'an 1555, âgé de 65 ans. Il voyagea beaucoup, et ayant été pris par les Barbaresques, il fut conduit en Asie, où il apprit l'a-

rabe et le Turc. Comme il étoit en outre très versé dans la langue latine, qui était alors celle des savants, il avait formé le dessein de publier des relations de tout ce qu'il avait observé de plus curieux : mais la mort ne lui laissa que le temps de publier l'ouvrage ci-dessus mentionné. Pierre Belon qui fut son valet, est accusé d'avoir publié sous son propre nom plusieurs écrits de Gyllius.

On n'attend pas que je conduise avec moi mes lecteurs par tous les quartiers de cette immense ville et que j'entreprenne la description de tous les édifices qui l'embellissent ou qui servent au bien être de ses habitants. Déjà Spon dans son voyage au Levant en 1675, s'excuse d'entreprendre cette besogne.

« Plusieurs auteurs avant moi, dit-il, s'en sont » déjà acquittés fidèlement, entre autres Pierre » Gyllius, De la Valle, Duloir, Thévenot, et tout » récemment, M. Jean Tavernier, le plus fameux » voyageur de notre temps. » Depuis lors, combien d'excellents ouvrages n'ont pas succédé à ces travaux primitifs, les uns incomplets, les autres trop diffus ! et pour ne mentionner que les plus nouveaux, qui prétendrait aujourd'hui refaire ce qu'ont si bien achevé les Choiseul et les Andréossy ? Certes, je sens trop mon insuffisance pour entreprendre une pareille tâche. Néanmoins, un séjour de six mois dans cette belle capitale n'a pu être entièrement infructueux, et je rapporterai, sans ordre, comme je

les ai faites, quelques observations qui me semblent encore neuves : je ne déparerai point, par une stérile compilation, cet ouvrage dans lequel je me suis surtout attaché à ne rapporter, outre ce qui me concerne personnellement, que des choses peu connues, ou à rectifier des faits mal appréciés jusqu'ici.

Nous débarquâmes à Péra le lendemain de notre arrivée.

On nous avait préparé dès la veille un logement dans la grande rue des Francs, chez un restaurateur italien, par lequel nous fûmes assez bien traités, ce dont nous avions grand besoin. Mais bientôt nous trouvâmes à louer une petite maison bâtie en pierre, chose assez rare en cet endroit, et située non loin du palais d'Angleterre. Nous fîmes acheter des meubles : on en trouva d'assez élégants, mais peu solides, tels que le commerce de Marseille les fournit. En peu de jours nous nous trouvâmes installés et tout-à-fait Byzantins.

Bientôt vint se présenter chez nous un de ces commissionnaires que les habitants de Constantinople emploient en temps de peste, c'est-à-dire à peu-près six mois par an. Habitués à toutes les précautions que leur charge requiert, ces gens vous procurent tout ce dont vous avez besoin, pourvu que vous leur donniez vos commissions chaque jour pour le lendemain. Ils vous apportent la viande, qu'ils jettent en votre présence dans un vase rempli d'eau, le pain

qui est chaud et qu'on laisse refroidir afin qu'il perde par l'évaporation les miasmes qu'il pourrait contenir, et enfin ils jettent dans une soucoupe remplie de vinaigre, où on le laisse quelques instants, le reste de la monnaie que vous leur avez confiée. Malgré toutes ces précautions, la peste entre dans les maisons, on ne sait par où, quand et comment. Ce qui ne prouve nullement, quoiqu'on dise, l'inutilité de ces mesures minutieuses et ce que l'on appelle même leur danger : car si elles ont cet effet trop exagéré de démoraliser les individus d'une constitution un peu irritable à l'égard desquels on les emploie, tout au contraire les personnes douées d'une force morale assez puissante pour apprécier à leur juste valeur les périls de la contagion, y trouvant une garantie certaine, échappent presque infailliblement : c'est une observation que l'on a faite sur toutes les maladies où il s'agit de cet être de raison que l'on appelle *virus*, y compris même l'hydrophobie. Quant à nous, dès 1812, notre séjour à Tiflis nous avait familiarisés avec les précautions sanitaires, comme avec leurs avantages et leurs inconvénients. On a lu au chapitre VII de cet ouvrage et dans la deuxième note qui l'accompagne à quelles terribles épidémies nous nous étions vus exposés. Après avoir perdu plusieurs de mes gens, en 1814, j'avais failli moi-même succomber sans savoir de quel mal j'étais atteint, et je n'avais dû mon salut

qu'aux soins et aux talents de M. Pribil de Prague en Bohême, médecin en chef de notre corps d'armée, véritable inventeur de l'excellent traitement que j'ai indiqué à la page 151. Dès que je fus en état de connaître mon mal et de comprendre les raisonnements du docteur, je pris une telle confiance en tout ce qu'il me prescrivit que je ne fus sujet à aucune rechute et que mon énergie personnelle se communiqua même à toute ma famille. Tout le secret du traitement des maladies contagieuses est là : précautions excessives, remèdes énergiques; mais confiance entière dans ces remèdes et dans ces précautions.

Ma première visite fut pour l'ambassade des Pays-Bas. Le palais, ci-devant de Hollande, où je me rendis, est un édifice qui date du commencement du 17e siècle : il est très-spacieux et bâti, comme presque tous les hôtels de Péra, en bois sur des fondements de brique; mais il est situé au milieu d'un quarré long, ceint de hautes murailles, qui le mettent entièrement à l'abri des incendies qui pourraient éclater dans le voisinage. Il se trouvait en mauvais état du côté de l'Occident; car, dans ce climat surtout, les vents d'Ouest rongent et dégradent en très-peu de temps la façade des édifices; mais, depuis l'arrivée de S. E. Monsieur le Baron van Zuylen de Nyevelt, il a été parfaitement restauré, et on peut le citer maintenant comme un des plus beaux hôtels de Péra.

L'Ambassade était alors représentée par M. G. Testa, comme chargé d'affaires. Je n'eus qu'à me louer de sa politesse et de ses bontés.

Je tracerai ici, à l'aide de documents presqu'inédits, une esquisse rapide de l'histoire de nos relations diplomatiques avec la porte Ottomane.

La première capitulation qu'obtinrent les puissances chrétiennes leur fut donnée par Omar, dans la 15e année de l'Hégire. Elle semblait toute en faveur de la religion et des pèlerinages aux saints lieux, mais au fond elle facilitait en même temps le commerce et les voyages par tout l'Orient. Je donnerai ici la traduction faite par mon fils Jean Rottiers, du texte arabe qui me fut communiqué pendant mon séjour à Rome en 1820 par feu S. E. le chevalier Italinski, alors envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies près le Saint-Siége, et ci-devant envoyé avec les mêmes pouvoirs à Constantinople.

CAPITULATION accordée par *Omar*, lieutenant de Mahomet et depuis son successeur immédiat, sous le titre de Calife, aux Chrétiens de Jérusalem et de ses dépendances, lors de la conquête de la Palestine, l'année 15 de l'Hégire.

AU NOM DU DIEU TRÈS-BON ET TRÈS-MISÉRICORDIEUX.

LOUONS *Dieu qui nous a fait naître dans l'Islamisme, et qui nous honore par la Foi, qui a eu pitié de nous en nous envoyant son prophète* Mahomet. *La paix et la bénédiction de* DIEU *soient avec celui qui purifie nos cœurs, qui nous accorde la victoire sur nos ennemis, des habitations dans les campagnes, et qui nous inspire l'amour pour nos Frères!* DIEU *soit loué par ses Serviteurs pour cette grâce, d'une miséricorde infinie!*

*Ceci est l'Écrit d'*Omar *fils de* Chattab, *qui fut donné comme un pacte et une convention, au pontife Zéphyrinus, révéré par tout son peuple, Patriarche de la secte royale orthodoxe à* Jérusalem, *sur la montagne des Oliviers.*

Cette Convention comprend les Sujets, le Clergé, les Moines et Religieuses, et leur accorde sûreté et protection en quelque lieu qu'ils se trouvent.

Nous Chef des Vrais-croyants et nos successeurs, devons garantir la sûreté des sujets chrétiens, s'ils remplissent leurs devoirs de sujets.

Cette Convention ne sera rompue que par leur faute, dans le cas qu'ils veuillent se soustraire à l'obéissance et à la soumission.

Que la sûreté soit également accordée à leurs églises, à leurs demeures, aux lieux de leur pèlerinage, tant au dedans qu'au dehors; savoir: à l'église Kamanéh (*St. Sépulcre*)*; au lieu de la naissance de* Jésus à Bethléem; *à la grande église de la Caverne, avec les trois portes vers le Sud, le Nord et l'Occident. Que la sûreté soit accordée de même aux autres Chrétiens qui se trouvent dans ces lieux; aux Géorgiens et Abyssiniens, Nestoriens, Jacobites, et à tous ceux qui appartiennent au prophète* Jésus.

Ils méritent tous des égards, parce qu'ils furent déjà autrefois honorés par le Prophète, d'un document muni de son sceau, par lequel il nous exhorte à les ménager et à leur accorder la sûreté. A cause de quoi, nous, chef des Vrais-croyants, sommes disposés à nous montrer bienveillant envers eux, pour honorer celui qui leur a déjà marqué sa bienveillance.

Ils doivent être relevés de l'impôt de capitation et de celui des péages dans tous les pays et sur toutes les mers des Musulmans. A leur entrée à Kamanéh (*St. Sépulcre*) *et pendant le reste de leur pèlerinage, on ne doit rien percevoir d'eux.*

Les Chrétiens qui visitent le St. Sépulcre, doi-

vent déposer, pour le patriarche, une drachme et demie d'argent blanc.

Les vrais-croyants des deux sexes doivent suivre cette loi, (les Sultans et les chefs non exceptés) et s'y soumettre, qu'ils soient riches ou pauvres.

Donné en présence de tous les Disciples du Prophète.

ABDALLAH, OSMAN, B. AFAN, SAAD,
ABDOR-RAHMAN, IBN AUF.

Qu'il soit ajouté foi à cet Écrit, qui doit rester entre les mains des Chrétiens. Que la bénédiction de DIEU *soit accordée au Prophète et à ses Disciples.*

Louons DIEU *le roi des mondes, sur lequel nous nous reposons comme sur le Prophète notre avocat près de lui, le* 20 Ribuel, Euel de la XVe. année de l'Hégire.

Celui qui lit cet Écrit et qui agit d'une manière contraire à ce qu'il prescrit, d'aujourd'hui jusqu'au jour du dernier jugement, rompt la convention de DIEU *et de son bien-aimé Prophète.*

Pour passer de ces généralités à ce qui concerne chaque État en particulier, les relations diplomatiques de la France, datent de plus haut que les nôtres; mais l'origine des premières est loin de me paraître aussi honorable qu'elle est ancienne.

En 1534, Jean de Laforest, chevalier de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, fut envoyé à Constantinople

par S. M. T. C. (François Ier) et conclut avec la Porte une alliance offensive et défensive, contre Charles-Quint : les forces maritimes de la France et de la Turquie devaient agir contre celles du chef du Saint Empire, du Donateur de Malthe et de Gozo. Et ce fut un chrétien, un preux chevalier du 16e siècle, qui put signer un semblable traité !

Notre pays n'a point à rougir d'un pareil souvenir historique. Au milieu des guerres glorieuses qu'ils soutinrent contre l'Espagne, au moment où ils secouaient le joug du duc d'Albe, d'exécrable mémoire, jamais nos aïeux ne sollicitèrent, contre Philippe II, l'alliance des éternels ennemis de la chrétienté : le lion Belgique se tint debout, sans s'appuyer sur le Croissant.

Quand la Hollande fit un traité avec la Porte, ce fut un simple traité de commerce, tel qu'elle en a conclu avec tous les peuples de la terre indistinctement. Je pense qu'il est inutile de réfuter l'absurde supposition faite par certains auteurs étrangers, qui, jaloux sans doute de notre commerce naissant, ont prétendu que nos agents avaient en même temps la mission d'introduire la réforme religieuse parmi les chrétiens du Levant.

Ces premières relations commerciales datent de 1590 à 1595 ; mais je n'ai pu découvrir ni le premier traité, ni le nom du premier envoyé. D'ailleurs, de même que les Marseillais commerçaient

dans l'Orient, avant la conclusion du traité français, de même nos négociants flamands et hollandais allaient jusqu'au fond de la mer Noire, sans autre protection que la capitulation ci-dessus rappelée de l'an 15 de l'Hégire. Ils sont connus de temps immémorial sous le nom de *Filimenck*, aussi ancien dans tout le Levant que celui de *Ginoëz* (Génois) : les Orientaux désignent maintenant sous ce nom tous les Néerlandais, et j'ai eu plusieurs fois le plaisir de l'entendre prononcer avec respect.

M. Corneille Haga fut nommé premier orateur et ambassadeur de LL. HH. PP. près la Porte Ottomane, en 1614.

Son successeur fut M. Justin Colyer, ministre résident et ensuite ambassadeur. Il prit plus tard le titre de comte Colyer. Un parent de ce M. Colyer fut sans doute consul général de Hollande à Smyrne ; car on voit, dans le grand cimetière arménien de cette ville, une pierre tumulaire portant le nom et les armes de cette famille, (trois hures de sanglier). Ce tombeau était d'abord dans le cimetière de Sainte-Vénérande, où les consuls et les négociants étrangers se faisaient enterrer; mais comme cet endroit était trop exposé aux insultes de la populace turque, les consuls résolurent unanimement que chacun ferait enlever les ossements des siens, pour les transporter respectivement dans le cimetière de l'hôpital de chaque nation. Dans cette mu-

tation, les drogmans arméniens s'emparèrent de quelques monuments que l'on trouve aujourd'hui dans leur cimetière.

Le traité de commerce le plus récent que nous ayons conclu avec la Porte est de la teneur suivante :

TRADUCTION *des articles des capitulations qui accordent au Pavillon Néerlandais, la navigation dans la mer Noire.*

« Les négociants et marchands Néerlandais qui » achètent et vendent à Trébizonde, à Caffa et » dans les autres échelles de notre Empire bien » gardé dans la mer Noire, qui viennent par terre » ou par eau de Russie et d'autres pays pour apporter des marchandises dans nos états bien gardés, » et les y vendre, ne seront aucunement contrariés » dans leur trafic ; on percevra sur leurs marchandises, les trois pour cent conformément aux capitulations sacrées, et on n'exigera pas davantage.

» Si le vent est contraire, et que les vaisseaux se » trouvent arrêtés à Constantinople, à Caffa, ou dans » un endroit quelconque des environs, ou bien que » de leur gré ils soient allés dans ces endroits, si » leur volonté n'est pas de vendre, on ne mettra » pas la main sur les marchandises et on ne les » fera pas débarquer par force. De même on n'inquiètera pas les vaisseaux dans leur voyage, et les

» gouverneurs, dans les endroits mentionnés, accor-
» deront toute l'assistance nécessaire aux dits vais-
» seaux ainsi qu'aux hommes qui les montent, et lais-
» seront sécher leurs marchandises, afin qu'il n'arrive
» ni dommage, ni perte; et s'ils ont besoin des
» vivres qu'on trouve dans ces endroits, il leur
» sera permis de les acheter avec leur argent. S'ils
» veulent noliser des vaisseaux et louer des arabas,
» (voitures turques) pour le transport de leurs ef-
» fets, personne ne s'y opposera, pourvu qu'ils ne
» les aient point déjà arrêtées d'avance, chez un autre
» que l'ouvrier auquel ils s'adressent.

» Les priviléges qui se trouvent accordés aux
» Français et aux Anglais par les traités, sont de
» même accordés et confirmés aux Néerlandais; si
» donc, conformément aux stipulations, ils veulent
» entreprendre un commerce quelconque, personne
» ne sera contraire aux traités impériaux, et on
» n'y mettra aucun empêchement ou obstacle!
» (*Voyez la note à la fin du chapitre.*) »

La suite de nos relations à Constantinople a dignement répondu à leur origine. Le pavillon Néerlandais y a toujours protégé les sujets Européens, même des pays qui se trouvaient en guerre avec la Porte. Et dans les circonstances actuelles, le rôle pacifique et conciliateur que remplit notre ambassadeur à Constantinople est bien digne du représentant d'un monarque que les nations les

plus reculées prennent maintenant pour arbitre de leurs différends (*).

Le premier contact entre la Russie et l'empire Ottoman date de 1492. La même année Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Si les conséquences de ce dernier événement et son influence sur le commerce et la civilisation sont incalculables, le premier est aussi l'origine de ce mouvement toujours progressif qui entraîne le peuple Slave vers l'embouchure de la mer Noire, mouvement qui s'est accéléré encore de nos jours et qui peut-être avant peu aurait pu porter les Russes, mieux conseillés, au but même de tous leurs efforts.

Czar Ivan III (Jean) fit faire les premières avances à Bajazet par son allié *Mengeli Girari*, khan de la Crimée. Le sultan se contenta de faire répondre au Tartare en style oriental : Si le prince de Moskou est ton frère, il est aussi le mien (Karamsin, histoire de l'empire Russe). Mais immédiatement après cette démarche, et peut-être à cause d'elle, le khan de Crimée encourut la disgrace du sultan. Ivan écrivit à Bajazet en fa-

---

(*) On a vu dans les feuilles publiques que les républiques d'Amérique doivent prier S. M. le roi de Pays-Bas, de tracer la limite qui doit séparer le Mexique, des États-Unis du nord.

veur de son allié; sa lettre était datée du 31 août 1492 : il réussit à réconcilier le Tartare avec le chef des Musulmans; ces rapports multipliés rapprochèrent les deux empereurs, et trois ans après, arriva à Constantinople le premier envoyé de Russie: il s'appelait Michel Pletstchenief. Il était muni de la recommandation du khan de Crimée et se bornait à demander sûreté et protection pour les négociants russes qui trafiquaient dans le Levant. Ce premier début ne fut point d'heureux augure: Plestschenief, conformément à ses instructions qui paraissent n'avoir point été trop prudemment conçues, se présenta devant le sultan et son fils sans faire les génuflexions d'usage; il se tint debout et adressa son discours directement au sultan. Il poussa même la rudesse plus loin que ses instructions ne le lui commandaient; car il refusa d'accepter le dîner solennel qu'on lui offrait selon l'usage et ne voulut point se revêtir du Cafetan d'honneur qui lui fut présenté. Bajazet, justement irrité de tant de raideur et d'un pareil manque d'égards, le congédia brusquement, et dans la réponse qu'il fit aux lettres du Czar il se plaignit hautement de la conduite de son envoyé. Ainsi finit ce malencontreux début. Quatre ans après seulement, en 1499, un second envoyé nommé Alexis Golokvastoff, vint se présenter à la Sublime Porte, accompagné d'un grand nombre de marchands

russes. Il était porteur de lettres de créance pour le sultan et pour son fils, gouverneur de Kaffa (Théodosie). Il était chargé de solliciter quelques avantages en faveur du commerce russe : il dit au sultan que son maître avait blâmé la conduite de son premier envoyé; que du reste tous les monarques européens ayant des ambassadeurs à la cour de Constantinople il avait cru ne pouvoir se dispenser d'y présenter le sien. Ce langage, moins fier que la conduite dictée à Pletstchenief, apaisa le sultan : il accepta ce qui était presque des excuses de la part de la Russie. Mais comment celle-ci était-elle devenue si humble? C'est qu'en ce moment même les Turcs, supérieurs à toutes les autres puissances, dévastaient la Pologne, et la dépeuplaient de ses habitants traînés par toute l'Asie : c'est que la Russie voyait qu'après la Pologne son tour pourrait venir; et ce voyant, elle parlait bas : par la raison inverse, elle dicte ses lois bien haut aujourd'hui.

La mauvaise saison me retint à Constantinople, et en attendant le printemps, j'eus le loisir de parcourir en tout sens cette ville immense. A l'aide de mon fils j'y fis des connaissances précieuses, même parmi les Turcs et surtout parmi les officiers du grand visir. J'appris des choses que je ne pourrais révéler en public sans une sorte d'inconvenance, d'autres qui ont été souvent répétées et qui se

trouvent surtout parfaitement détaillées dans l'excellent ouvrage que M. Andréossy vient de publier et dont il m'a envoyé un exemplaire peu de jours avant sa mort. Je visitai les mosquées et autres édifices; mais leur construction est connue par un grand nombre de descriptions et même de bonnes gravures. Cependant je ne puis m'empêcher de mettre à profit la peine que mon fils s'est donnée pour copier et traduire les inscriptions que l'on voit en divers lieux et qui n'ont encore été rapportées, que je sache, par aucun voyageur : elles peuvent servir à confirmer ou à rétablir quelques faits historiques assez intéressants : elles sont d'ailleurs utiles aux personnes qui étudient la langue arabe et le turc, comme d'excellents modèles du style lapidaire usité en Orient. C'est pourquoi j'en ai fait mettre le texte à la fin de ce volume (Planches 1, 2, 3, 4, 5 et 6), et j'en vais donner la traduction littérale.

Au-dessus de la porte principale du nouveau sérail (bâti en 1718), porte que les Turcs appellent *Babi humajum*, (porte impériale), on lit une inscription arabe en caractères dorés et sculptés en relief sur un fond bleu de ciel (Pl. 1re). Elle est conçue à peu près en ces termes :

« Avec l'aide de Dieu et avec son bon plaisir,
» plaça les fondements de ce palais auguste et
» unit ensemble et solidement ses parties pour
» le soutien de la tranquillité et de la paix, dans

» le mois sacré du Ramazan de l'année 883 (de » l'Hégire), le Seigneur des deux continents et » mers, l'Ombre de Dieu parmi les hommes et » parmi les esprits, le Favori de Dieu entre l'O- » rient et l'Occident, le Monarque du globe terres- » tre, le Conquérant de la cité de Constantinople, » c'est-à-dire le victorieux Empereur Mahommet, » fils de l'empereur Amurat, et petit-fils de l'em- » pereur Mahommet. Que le Très-Haut éternise » son empire, et qu'il élève sa résidence au-des- » sus des étoiles brillantes du firmament ! »

En face de cette porte, où était jadis le *forum Augusti*, sur une place assez étroite, on voit une grande fontaine de marbre construite en 1730 par le sultan Achmet III, et parmi les inscriptions placées au milieu des ornements sculptés et dorés, la suivante, écrite par le monarque lui-même en vers Turcs, mérite surtout l'attention des curieux (Pl. 2) :

« Ces vers écrits par le sultan Achmet t'apprennent » assez l'âge de cette fontaine. Tourne la clef de » la source pure et limpide ; invoque le Seigneur ; » bois cette eau toujours vive, et prie pour l'empe- » reur Achmet. »

Sur la porte du cloître qui est en face de la mosquée dite *Solimania*, on lit une inscription arabe que l'on peut traduire ainsi (Pl. 3) :

« Le puissant Serviteur et glorieux Vicaire de

» Dieu par la vertu de la force et de la gloire » divine ; Celui qui existe par l'autorité du livre » mystique et par l'observance de ses préceptes » répandus dans les quatre parties du monde ; le » Conquérant des villes de l'Orient et de l'Occident, » avec l'aide de Dieu, source de toute victoire, » ainsi que de ses armées ; le possesseur des Royau- » mes du monde ; l'Image de Dieu sur tous les » peuples ; l'Empereur de l'Arabie et des autres » contrées ; l'Instituteur des constitutions impéria- » les ; le dixième Empereur des Ottomans : c'est- » à-dire l'Empereur Soliman, descendant des » Empereurs Sélim, Bajazet, Mahommet, Amurat, » Orcan et Ottoman, en commençant la con- » struction de cette mosquée de noble, merveil- » leuse et parfaite structure, pour servir à l'ado- » ration des peuples qui prient et honorent as- » sidument Dieu, a été agréable au Seigneur » de la majesté et de la puissance, qui est le » créateur de l'univers. Que la suite de sa race » impériale, unie à celle des siècles, ne reste jamais » interrompue, et que les ames saintes de ses prédé- » cesseurs jouissent des délices du Paradis ! Elle » a été commencée à la fin de *Gemaziel-Ula* » de l'an 957 (de l'Hégire) ; et terminée à la fin de » *Zilhigge* de l'an 964. Le commencement en 957, » et la fin en 964. »

Dans le bourg d'*Éjub*, près de la sépulture d'un

fameux général mahométan du même nom, se trouve une mosquée sur la porte de laquelle on lit en langue turque (Pl. 4):

» Depuis qu'en la présente année 863 (de l'Hégire)
» l'Empereur Mahommet a bâti cette mosquée, elle
» est devenue comme le paradis des délices, un lieu
» d'union pour les peuples de Dieu qui sont pleins
» de piété et de religion. »

Dans le bourg de Péra se trouve un réservoir (en Turc *Takçim*) pour la distribution des eaux, qui se rendent de là aux fontaines de *Galata*, *Top-hane* et *Kaçim-Pacha*. Cet édifice fut construit en l'an de l'Hégire 1135 comme le fait voir l'inscription turque suivante que l'on lit au-dessus de la porte (Pl. 5):

« Le nectar de la grâce de l'Empereur Mahmoud,
» dans ce *Takçim*, étanche la soif des hommes
» altérés. Oh, qu'elle est belle la situation de ce
» *Takçim* dont les eaux rendent la vie! Un distique
» de mes tendres vers en racontera l'histoire: le bien-
» faisant Empereur Mahmoud construisit cet im-
» mense *Takçim* dont les eaux sont salubres comme
» le nectar. »

Sur la porte principale de la mosquée dite *Iskiele-Giamisi* à Scutari, on lit (Pl. 6):

« Cette mosquée ornée de colonnes a été bâtie par
» la pieuse princesse *Hanym Sultan*, perle de la
» couronne ottomane et soutien du monde, de la
» religion et de la patrie: Que Dieu la rende in-

» comparable par l'augmentation de ses grâces! je
» dis (que cette mosquée fut) bâtie par la fille de
» l'Empereur Soliman, fils de l'Empereur Sélim,
» lequel rendit la terre habitable par sa justice et sa
» clémence et posa les fondements de la sûreté et de
» la tranquillité en faveur des fidèles; que Dieu
» perpétue son empire jusque dans l'éternité des
» siècles! Elle a été terminée, avec l'aide de Dieu,
» dans le mois sacré de *Zilhigge* en l'an de l'Hé-
» gire 954. »

Telles sont les moins insignifiantes des nombreuses inscriptions qui couvrent tous les édifices : elles ne font guères que rappeler le nom de leur fondateur et la date de leur construction. Celles-là suffiront pour donner une idée de toutes les autres.

Je visitai, à Galata, un établissement peu connu des Européens et dont aucun voyageur n'a donné la description : bien des malheureux chrétiens l'ont cependant visité malgré eux, et il est étonnant qu'aucun n'ait entrepris de peindre le lieu qui fut témoin de ses longues souffrances. Je veux parler du bagne de Constantinople, que les Turcs appellent *Kuret*.

Le bagne est situé dans l'arsenal même, à l'extrémité des bâtiments, et sur la pente d'une colline d'où l'on découvre tout Constantinople. C'est une vaste enceinte formée de murs hauts de 15 à 20 pieds, et qui renferme une foule de constructions irrégulières :

une espèce de village. En entrant on trouve d'abord à sa droite une loge où se tient l'Aga, gouverneur du bagne; à gauche est un atelier où se fabriquent les chaînes destinées aux prisonniers; plus loin sont les fours où l'on cuit leur pain. On rencontre alors une nouvelle clôture, que les prisonniers ne franchissent point: dans cette seconde enceinte, se trouvent un café, un bain, une cantine. Sous un hangard d'environ cinquante pieds de longueur, une centaine d'hommes, les plus débiles des détenus, sont occupés à effiler de vieux cables pour faire de l'étoupe à l'usage de la marine. Plus loin, un peu à l'écart, s'élève un corps de bâtiments que l'on nomme le petit bagne et qui sert d'hôpital en temps de peste. Tout au fond enfin, on voit une superbe église grecque : elle est enrichie par des dotations fréquentes, et les trésors qu'elle renferme peuvent s'évaluer à plusieurs millions de francs. Les Turcs ont soin que le troupeau ne manque pas de pasteurs : elle était desservie quand je la visitai par cinq prêtres prisonniers, dont l'un était évêque.

En effet les Grecs et les Arméniens surtout peuvent être renfermés là sous le plus léger prétexte. Il n'y en a presque jamais moins de deux mille. Les personnes qui ont droit d'envoyer au bagne sont : le grand Visir, le Reis-effendi, le Bostandji-Bachi, l'Aga des eunuques du sérail, le Patriarche grec, le Capitan-Pacha et le *Tarsana Émir* (gouverneur de l'arsenal). Il suffit d'un firman d'un de ces personna-

ges pour faire enfermer l'homme qui leur a déplu. Le détenu ne peut sortir que sur l'ordre de celui-là même qui l'a fait emprisonner, et une protection achetée à prix d'or peut seule faire obtenir le firman de sortie. Ainsi, le bagne est toujours peuplé des personnages les plus recommandables parmi les Grecs et les Arméniens. La légèreté avec laquelle on écroue les prisonniers est telle que le patriarche arménien, lui-même, envoie quelquefois au bagne, comme dans une maison de correction, les prêtres dont il est mécontent. Dans tout le bagne, à peine cent prisonniers ont-ils commis de véritables délits, et ceux-là seulement sont Turcs. L'injustice musulmane est si bien connue que le séjour dans cette prison n'entraîne aucune espèce de déshonneur.

Les prisonniers sont attachés deux à deux par une chaîne : cependant, avec de l'argent (100 piastres que reçoit l'Aga), un prisonnier peut obtenir la faveur d'être seul : la chaîne alors est remplacée par un anneau rivé. Tous travaillent pour l'arsenal. Ceux qui restent enchaînés (en Turc *Brankalur*) ne font que la grosse besogne dont j'ai parlé tout à l'heure ; mais les Grecs ont une occupation qui demande plus d'adresse et de force : ils travaillent au chantier, et sans eux les Turcs seraient incapables de construire et de gréer leurs vaisseaux. Aussi ces prisonniers sont-ils, pour ainsi dire, les maîtres de l'arsenal : ils ne sont jamais enchaînés.

Quoique rendant des services aussi importants, les prisonniers reçoivent chaque jour, pour toute nourriture, deux pains pesant environ trois livres et une soupe à la farine à laquelle presque personne ne touche. Il faut que chacun achète ses provisions, et presque tous ont le moyen de le faire. Le dimanche ils entendent la messe, quoiqu'ils ne se reposent que le vendredi, et beaucoup de personnes de la ville viennent y assister avec eux. Ils ont pour toute distraction le plaisir de recevoir beaucoup de visites; car tous les étrangers mâles sont admis dans l'enceinte: mais les femmes ne peuvent y entrer sous aucun prétexte, et si un prisonnier veut parler à une de ses parentes, il faut qu'il obtienne la permission de sortir.

Telle est la triste existence de près de deux milliers d'individus dont tout le crime est d'avoir déplu à telle ou telle autorité, de posséder comme artisans un talent qui peut être utile à la marine impériale ou une fortune qui permet de les rançonner. C'est ainsi que la population grecque et arménienne est toujours décimée : il n'y a peut-être point un sixième des individus de ces deux nations qui n'aient été passer quelques mois au service de S. M. I.

De ces malheureux aux véritables criminels il y a bien loin : je passerai cependant sans autre transition à l'exécution d'*Abdullah Eben Zeoud* chef des Weghabites, qui eut la tête tranchée presque sous mes yeux en novembre 1818, à la porte des jardins du sérail.

Pendant son emprisonnement, plusieurs oulémas se présentèrent devant lui afin de conférer sur les dogmes fondamentaux de l'Islamisme : ils ne purent le ramener à leur croyance et il mourut martyr de la sienne.

Les Weghabites se disent les orthodoxes du mahométisme. Révoltés des abus qui se sont introduits dans la religion de leurs pères, ils ne reconnaissent que la lettre du Koran : rejetant toute explication, et même toute tradition, ils s'en tiennent, avant tous les autres, à cet article qui ordonne de défendre la foi par le glaive. Ils préfèrent la prédication dans les champs ou les bois à toutes les solennités des mosquées. Leurs invasions furent redoutables tant que l'Égypte n'eut point une armée disciplinée.

Un seul monument de Constantinople me paraît avoir échappé aux investigations de tous les curieux : Gyllius même n'en fait aucune mention dans sa belle description de cette capitale. Un nommé Petrosi, arménien de nation, apothicaire de profession et antiquaire par goût, avec lequel je m'étais mis en rapport par l'achat de quelques médailles rares et de plusieurs pierres gravées, me dit un jour qu'il m'allait montrer un monument dont il se flattait que lui seul, parmi les gens capables de l'apprécier, avait connaissance à Constantinople : c'était, disait-il, une grande faveur qu'il me faisait de me mettre dans son secret ; mais, ajoutait-il, on voudrait posséder seul,

et pourtant on a besoin de quelqu'un qui vous dise : ce que vous possédez est beau.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

Il me conduisit par la rue d'Andrianople, et en sortant de cette rue, à droite, nous entrâmes dans la maison d'un Turc. Celui-ci nous fit passer dans sa cour. Là nous vîmes une colonne de granit fort bien conservée. C'est, me dit Petrosi, cette fameuse colonne de Marcian, après laquelle nos antiquaires ont tant cherché. Tatianus la fit élever, soit pour y placer la statue de cet empereur, soit pour y mettre une urne où son cœur devait être renfermé. N'admirez-vous point comme moi ?.... Et en effet j'admirais : non que le spectacle fût en effet bien merveilleux, mais toujours par ce sentiment si connu de quiconque s'est occupé d'archéologie, cet amour et cette espèce de culte de la rareté en toutes choses.

J'étais encore à Constantinople, lors des fêtes du *Baïram* qui se célèbrent à la fin du jeûne du Ramazan et qui durent trois jours. L'islamisme a encore une autre fête, nommée *Kourban Baïram* : celle-ci rappelle le sacrifice d'Abraham.

Durant le Baïram, je fus invité à dîner chez un Turc, qui reçut fort bien ses convives. La table était chargée de mets, mais on n'avait que le temps de les flairer et ils disparaissaient sans être entamés. Un

seul plat énorme fit le fond du festin. Il était placé devant le maître de la maison, à l'extrémité de la file des convives, lesquels étaient assis par terre les jambes croisées. L'amphitryon, ayant retroussé ses manches et s'étant lavé les mains, se mit à prendre de ce mets à belles poignées et à en charger des assiettes que les esclaves portaient aux convives. Ce mets était le plat de famille de tous les asiatiques, le *pilav* ou *pilau*. C'est tout simplement du riz cuit à l'eau, dans une grande chaudière, jusqu'à évaporation de tout le liquide : on l'assaisonne avec du beurre, et souvent on y mêle des morceaux de viande ou de la volaille et même des faisans découpés. Ce riz est peu cuit et encore croquant : la croûte, brunie dans la chaudière, surmonte ordinairement le plat, et chaque convive en reçoit sa part. C'est un mets simple et fort sain; mais fade, et qui aurait besoin d'être relevé par un assaisonnement pareil à celui du *Carrik* des Indiens.

Comme un des convives était arrivé avec un nombreux cortège et précédé d'une queue de cheval, je me hasardai à demander à mon voisin de table, qui parlait la langue franque, ce qu'étaient, au fond, ces insignes sur lesquels peu d'Européens ont des idées précises. D'après l'explication que je reçus, les queues de cheval, en turc *tough*, servent à la désignation des grades militaires supérieurs : elles sont suspendues à un croissant doré

qui surmonte un long bâton, et on les porte en cérémonie devant les officiers à qui leur grade en confère le droit. Les Sultans à la tête de leur armée en ont six; le Grand-Visir en a trois, ainsi que les pachas (*) de première classe, que l'on peut assimiler à nos généraux en chef; les pachas de 2e classe en ont deux, et sont égaux en rang à nos lieutenants-généraux; enfin le pacha à une queue peut marcher avec nos généraux-majors. Ces derniers commandent d'ordinaire deux à trois mille hommes. Le chef de chaque millier d'hommes est nommé *bimbachi* (kiliarque), et les officiers des rangs inférieurs se distinguent ainsi par le nombre d'hommes qu'ils commandent.

Quand le Grand-Visir prend le commandement de l'armée et les six queues, on lui donne le titre de *Véliki-Moutlak* (représentant de sa Hautesse): alors il reçoit en même temps sous sa garde le *sandjak chérif* (l'étendard du prophète) et le

---

(*) Je crois utile de rappeler ici à quelques-uns de mes compatriotes qui prononcent ce mot comme si le Ch était aspiré, *Pagha*, que cette consonne doit se prononcer à la française, comme dans *Chat*, ou comme le *Sh* des anglais, lesquels écrivent *Basha*. Le son de *Pagha* écorche les oreilles de quiconque a vécu tant soit peu dans le Levant

siège du gouvernement est partout où se trouve le grand visir.

En retournant chez moi, je passai non loin du palais de Suède et je jetai un coup d'œil sur le tombeau de Bonneval, qu'on y remarque dans un petit cimetière. Un turban est sculpté sur la tombe de celui qui fut le compagnon d'armes du prince Eugène. !!! Aujourd'hui les renégats sont d'une toute autre espèce : Péra et Galata regorgent d'une foule d'Allemands et d'Italiens réfugiés. La dernière ressource de ces misérables est de se faire mahométans, quand leur mauvaise conduite les a enfin plongés dans la misère. Durant mon séjour, il circulait une chanson italienne dont le refrain était : *Pera, Pera, dei scelerati il nido*, et où les mœurs de ce rebut de l'Europe étaient peintes avec une effrayante vérité. Mais on pense bien que ce n'étaient point là les gens à voir. La haute société de Péra est aussi brillante que celle dont je viens de parler est hideuse : dans aucun lieu du monde, si ce n'est à Paris, tant de savants, d'artistes, de voyageurs et d'hommes de goût de toute espèce, ne se trouvent réunis ; chaque ambassade forme un petit cercle choisi parmi l'élite de la nation qu'elle représente ; et les réunions générales offrent un heureux mélange des qualités nationales les plus diverses, fondues avec une amabilité et un goût exquis. Les soirées du palais de Russie

étaient surtout magnifiques : celles des ambassadeurs de France et d'Angleterre se distinguaient par plus de goût avec moins de richesse; mais les dîners de représentation à l'hôtel d'Autriche effaçaient tout le reste.

La chasse aux bécasses, qui, durant la saison, sont aussi abondantes dans les vignobles que les moineaux chez nous autour d'une grange; des promenades en chaloupe aux îles des princes, à Scutari, à Bujukdéré, etc.; les courses que nous faisions dans Constantinople, précédés de deux janissaires qui écartaient la foule; les excursions secrètes que nous osions faire, vêtus à la Turque, pour pouvoir entrer dans les mosquées, assister aux audiences du Grand-Visir et pénétrer même dans la seconde cour du sérail : voilà les distractions qui remplissaient toutes nos journées. Je pourrais rendre compte de ce que je remarquai à l'audience du grand Sultan où j'accompagnai M. le comte de Lutzow, internonce d'Autriche : je décrirais la pompe que déploya Sa Hautesse, le jour où deux vaisseaux de ligne furent lancés à la mer en sa présence, tandis que, placé en face de lui, je ne pouvais me rassasier de contempler la belle figure de Mahmoud, comme si j'eusse prévu quel homme ce prince montrerait un jour! Mais s'il fallait parler de tout ce que j'ai vu, décrire tous les lieux où j'ai pénétré, la liste seule de ces lieux serait déjà trop longue: elle comprendrait tout ce

qu'il y a de remarquable à Constantinople, sauf les appartements intérieurs du sérail où aucun chrétien n'a mis le pied, si ce n'est quelques médecins dont les secours ont été jugés indispensables, et qui, trop souvent, ont été victimes de la jalousie musulmane. Je m'en tiendrai là, et avant de quitter mes lecteurs, je me bornerai à leur exposer les réflexions que je leur ai promises sur les événements de la guerre actuelle.

NOTE DU CHAPITRE XV.

(VOYEZ PAGE 329.)

Le traité dont je donne ici un extrait avait été conclu, dès le mois lunaire de Ramazan de l'an de l'Hégire 1091, correspondant au mois de mars 1676. Mais certaines difficultés empêchèrent l'exécution de ce contrat : ce fut seulement en mars 1820 que ces difficultés furent levées, et le premier firman exécutoire fut délivré aussitôt, vers le milieu du mois lunaire de Ramazan l'an 1325 de l'Hégire, c'est-à-dire 144 ans après que la capitulation eut été obtenue.

On sait que les Turcs comptent à la fois par mois lunaires et solaires ; et c'est dans le cours du mois lunaire de Ramazan que se concluent presque toutes les affaires diplomatiques.

Les premiers vaisseaux Néerlandais qui entrèrent dans la Mer Noire, sous les auspices de S. M. le Roi des Pays-Bas, furent ceux de M. J. Delecluse, négociant à Bruges. Il était lui-même sur le premier de ses deux briks, *le Triton*, commandé par le capitaine Th. Coelinck; et son fils aîné, M. Jean Delecluse, se trouvait sur le second, *l'Auguste*, commandé par le capitaine Abr. Cornelissen.

CHAPITRE XVI ET DERNIER.

Chumla.— Varna. — Prise de cette ville par l'Empereur Nicolas. —Plan de campagne trop usé. — Exemple tiré de la campagne de 1810. — Stratégistes. — Fautes des Turcs —Plan qui aurait pu réussir. — Sinope. — Marche de l'armée d'Europe. — Paix. — L'Empereur gardera ses conquêtes d'Asie. — Partage de la Grèce. — Conclusion.

Quelques affaires m'ayant appelé un moment à Bucharest, pendant mon séjour à Constantinople, j'eus occasion, en passant par Chumla, d'observer la position de cette place, dont je connaissais déjà toute l'importance.

Chumla et non Choumla, comme disent quelques géographes, fut jadis le rendez-vous des armées romaines contre les Daces et les Gètes. C'est là que l'on rassemblait les prisonniers barbares et que l'on choisissait ceux qui devaient être envoyés à Rome pour orner une pompe triomphale ou pour mourir dans le cirque. On y voit encore çà et là des débris de monuments, qui paraissent remonter à l'époque des empereurs Adrien et Trajan. On voit même, incrustés dans les murs des fortifications turques, des fragments de sculpture et

d'inscriptions qui doivent dater des plus beaux temps de la Grèce. Ceci me ferait croire qu'en cet endroit était l'ancienne Aristée que Pline place improprement au sommet même de l'Hœmus. Diodore de Sicile dit qu'Aristée, fils d'Apollon, alla trouver Bacchus qui se trouvait alors sur le mont Hœmus : ce fut sans doute lui qui fonda la ville à laquelle on donna son nom.

Cette cité reçut le nom de Marcianopolis, vers le commencement du second siècle, en l'honneur de Marciana, sœur de Trajan, tellement chère à ce prince qu'il lui avait accordé le titre d'Auguste. Marcianopolis était la capitale de la Mœsie inférieure. Dès leur arrivée en Europe, les Turcs virent que ce poste devait être pour eux contre les puissances du nord, même civilisées, ce qu'il avait été pour les Romains contre les Barbares. Les événements de toutes les guerres qui se sont faites de ce côté ont prouvé qu'ils avaient raison : un fameux guerrier du nord appelait Chumla les Thermopyles turques et le *non plus ultra* des Russes.

Tous les stratégistes se sont épuisés en combinaisons pour tourner ou emporter la position formidable qui s'est trouvée toute créée sur ces montagnes. Ils n'auraient jamais pu réussir, quand même l'art n'aurait point encore ajouté ses moyens de résistance à ceux que la nature semblait avoir préparés. La ville proprement dite est presque en-

tourée par un contrefort du mont Hœmus ou Balkan qui descend des deux côtés en forme de fer à cheval. Les pentes escarpées de cette sorte de grand cavalier sont couvertes de rocs détachés, et d'épaisses broussailles épineuses : la nature du terrain en fait une des positions les plus avantageuses pour le soldat turc, qui, à l'abri de ces inégalités, des pentes rapides et de quelques retranchements, déploie toute l'adresse des plus habiles tireurs. On a connu des orateurs qui ne savaient s'exprimer en public sans avoir devant eux une tribune, une simple table, qui ne les laissât pas tout entiers à découvert : le Turc est de même : il ne sait tirer un coup de fusil que s'il peut s'appuyer derrière une pierre de moyenne grosseur et même contre un faible arbrisseau; mais de là son coup est infaillible.

La ville est beaucoup plus longue que large : elle a une lieue environ de longueur sur une largeur d'une demi-lieue. Elle peut contenir de trente à trente-cinq mille ames. Ses fortifications sont d'une architecture barbare : c'est un fossé avec un simple rempart, tantôt de terre, tantôt de briques, flanqué çà et là de petites tours, qui n'offrent aucun point d'appui et de résistance et qui ne peuvent contenir que sept ou huit fusiliers. Mais ce n'est point la ville elle-même qu'il faut considérer, c'est ce vaste camp retranché, au centre duquel elle se trouve, et qui est capable de contenir une immense

armée, avec ses magasins, ses arsenaux et ses équipages, sans que l'ennemi puisse venir jeter une seule bombe dans la place ou l'inquiéter par quelque manœuvre que ce soit.

C'est là que se réunissent les routes de Rutschuk, Silistrie, Ismaïl et Varna pour aller à Constantinople; et cette capitale est encore à la distance de 85 lieues.

L'air est extrêmement sain dans les positions élévées du Balkan et dans les espèces de vallées qui se trouvent entre les escarpements, vallées, qui, comme celles de la Suisse, sont placées beaucoup plus haut que le sommet de bien des montagnes. En effet, le mont Hœmus est tellement élevé en quelques endroits que d'une de ses cimes on prétend découvrir à la fois l'Adriatique et la mer Noire. Tite-Live va jusqu'à dire (*) que Philippe le Macédonien ouït dire un jour que du mont Hœmus on voyait les Alpes d'Italie. Il gravit ces immenses sommets, que Pline nomme *Excelsitates*; mais il ne put apercevoir les monts d'Italie, à cause, dit l'historien, des nuages qui obscurcissaient l'horizon de ce côté. Du reste, ces montagnes s'étendent, sous différents noms à la vérité, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Adriatique. Mais pour en re-

(*) Dec. IV, L. 10.

venir à la salubrité du climat, Virgile, en énumérant les lieux les plus délicieux de la terre, ceux où il voudrait sans gloire, dit-il, n'aimer que les fleuves et les forêts, s'écrie :

> .... O, qui me gelidis in vallibus Hœmi
> Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra! (*)

Rien de plus malsain au contraire que tout le pays qui s'étend depuis le pied du Balkan jusqu'aux bords du Danube et du Pruth. C'est de ce pays que Florus entendait parler, dans ces vers qu'il adressait à Adrien, vers aussi connus que la réponse qu'y fit l'empereur :

> Nolo Cæsar esse;
> . . . .
> . . . .
> Scythias pati pruinas.

Alors, en effet, Adrien faisait la guerre aux Daces, aux Scythes et aux Sarmates, sur les bords du Danube.

Cette différence entre le climat des montagnes et celui de la plaine est la défense la plus formidable que la nature ait donnée à Chumla. Tandis que leurs ennemis campent dans des lieux que les pluies ont rendus humides, au milieu des mias-

---

(*) Geor. II, 488.

mes qu'engendrent les marais, manquant souvent de bois, de provisions et quelquefois d'hommes sains pour soigner leurs malades : les Turcs respirent un air vif, sec, mais un peu froid à la vérité, si l'on s'en rapporte aux paroles d'Ovide :

Qua patet umbrosum Rhodope glacialis in Hœmum (*).

Mais du moins ils ont de vastes forêts à leur disposition, et l'ennemi les laisse bien tranquilles autour de leurs foyers.

En été, le séjour de Chumla est fort agréable : la ville est entourée de beaux jardins, de vignobles, et un ruisseau venant du midi des montagnes entretient la fraîcheur des prairies. En temps de paix, on y passe librement, les Turcs permettent même aux curieux de se promener et de visiter toutes les positions : il y a peut-être là-dedans un secret orgueil, joint au désir de communiquer à d'autres la certitude qu'ils ont acquise de leur inexpugnabilité. Et en effet, quand on a fait le tour de cette place, on ne croit plus pouvoir y entrer autrement qu'avec la permission de ceux qui l'occupent.

Puisque j'en suis à décrire les places fortes que

(*) Epist. II.

j'ai visitées sur ce point, j'irai en même temps jusqu'à Varna, place qui par son importance militaire tient le premier rang après Chumla.

Varna ou Barna, en Bulgarie, ville située près du lac Dewina, tire son nom moderne d'une petite rivière qui se jette dans la mer Noire un peu au-dessous des remparts. Cette rivière est l'ancienne Ziras. Quelques auteurs ont pris Varna pour Tibériopolis de Curopalate, d'autres l'ont confondue avec l'ancienne Odessus: ils se trompent; et ceux-là seuls ont eu raison, qui ont reconnu dans Varna l'ancienne Dionysiopolis : c'est ce que m'a démontré l'inspection même des lieux et ce qu'il serait trop long cependant de prouver à mes lecteurs. Après tout, c'est comme ville moderne que Varna nous intéresse principalement. La gloire de sa belle et longue défense ne peut être surpassée que par celle du monarque qui vient d'y entrer en maître. La bravoure, l'intelligence, ont été égales des deux côtés, et l'on a bien vu que les assiégés, comme les assaillants, comprenaient qu'à ce siége était attachée la honte ou la gloire de la campagne : ils comprenaient en outre combien la possession de cette place était indispensable aux Russes pour assurer leurs communications par mer. Deux choses ont décidé cette lutte glorieuse : la présence de l'empereur Nicolas, avec sa bravoure et ses talents personnels, et la trahison de Jussouf Pacha.

Jadis Ladislas, roi de Hongrie, ne fut pas si heureux que vient de l'être le jeune Czar. Maître de cette ville en 1444, il fit une sortie pour combattre les Turcs qui se présentaient à quelque distance, et fut tué dans la mêlée. Le cardinal Julien, qui avait conseillé au roi de tenter cette attaque, fut victime de la fureur des Hongrois qui le massacrèrent impitoyablement.

On voit donc que Varna n'est point, comme Chumla, une position tout-à-fait vierge. En 1610 même, les Cosaques du Dnieper s'en étant emparés, la saccagèrent et la brûlèrent en partie : ils délivrèrent 3,000 chrétiens que les Turcs y tenaient en esclavage.

Izzet Mehemmed pacha, autrefois chargé du commandement d'une division de la flotte turque, est l'officier à qui le sultan doit la belle défense de Varna, où il remplaça Koshreff Mehemmed. Jusqu'au dernier moment il fit preuve de fidélité à son maître, et surtout quand il se rendit avec une apparente confiance auprès de l'amiral Creigh, quand il feignit de rester à bord du vaisseau russe pour continuer les négociations, tandis qu'il ne voulait que gagner du temps; et maintenant, nommé Grand-Visir, il débute par débloquer Silistrie et repousser l'ennemi au-delà du Danube. Mais comment cet habile capitaine n'a-t-il pas deviné plus tôt les intentions du traître Jussouf pacha? Comment le sultan lui-même, cet

homme si profond, si méditatif, n'a-t-il pas mieux appris à connaître les Grecs, les Albanais, toutes ces races bâtardes, mêlées parmi les descendants des Arabes? Pour moi je connais assez ces gens-là pour me répéter sans cesse le *Timeo Danaos*: Je crains les Grecs, même quand ils rendent des services. Voilà pour moi le véritable sens du poète. Je les ai vus toujours empressés, fidèles en apparence, dévoués dans les dangers médiocres; mais n'attendant que l'occasion favorable pour trahir leur maître avec fruit, lui échappant au moment le plus critique, et comme jaloux d'effacer, par une trahison éclatante, tous les petits services qu'ils ont rendus. Du reste, Jussouf ne s'applaudira pas long-temps de sa trahison. Il ne lui restera pas en Russie, comme à Mazeppa, dans Galatz, de quoi fonder une lampe perpétuelle sur son tombeau. Dans ce pays comme ailleurs, on emploie la trahison, ainsi qu'une mine, une batterie ou tout autre instrument de mort; mais on déteste le traître. On presse le fruit, et on en jette l'écorce.

Il me reste maintenant à examiner, ainsi que je l'ai promis, le plan de cette campagne, qui a failli être si désastreuse et dont le récit aurait fait une bien funeste impression en Europe, si tout le sang répandu à Braïlow n'avait point été caché par les lauriers de Varna. Je crains qu'en lisant le peu de pages qui me restent à tracer, on ne se rappelle trop

que j'ai été attaché au service de la Russie : je crois donc devoir protester que si un honnête homme conserve toujours quelque chose de ses anciens attachements, un honnête homme est avant tout attaché à la vérité; s'il croit pouvoir servir ses amis, ce n'est que par l'éloge mérité ou quelquefois par le silence : qu'on y songe donc et l'on verra que je ne puis dire ici un mot qui ne soit d'une stricte vérité.

Je dois l'avouer, rien ne m'a tant et si péniblement étonné que l'ouverture de cette campagne par les Russes. Se fût on avisé de donner aux Turcs le choix du plan qui leur convenait, ils auraient préféré à tout autre celui-ci, avec lequel ils sont familiarisés depuis un siècle. Passer le Pruth, envahir les principautés, franchir le Danube, bloquer ou assiéger telle ou telle place située sur ce fleuve, pousser en avant le corps principal de l'armée, le poster devant Chumla, faire l'impossible pour s'emparer de cette position dont la prise est plus impossible que toute chose au monde, chercher inutilement à la tourner du côté d'Eski-Stambol, et enfin, épuisé d'hommes et de munitions, affaibli par les maladies qui surviennent en automne, se retirer au delà du fleuve qu'on a passé ou se hâter de conclure une paix peu avantageuse : telle a été la marche de toutes les guerres faites au pied du Balkan. En Juin 1810, par exemple, le comte Kaminski tenta sur Chumla

une attaque où il perdit près de 3000 hommes: forcé d'abandonner les hauteurs, il se maintint quelque temps avec peine au pied du Balkan, puis il se retira à Rutschuk, où le grand visir, ce même Kora Jussouf pacha qui avait défendu S. Jean d'Acre contre Bonaparte, le suivit immédiatement pour lui présenter le combat. Les Russes n'acceptèrent point le défi. Et cependant, déjà un corps Russe avait pénétré jusqu'à Eski-Stambol, et déjà les proclamations annoncaient l'extermination des Musulmans ou leur expulsion de l'Europe.

Les deux campagnes qui vinrent après celle-là, et où l'on ne quitta point les bords du Danube, furent insignifiantes, et le traité de Bucharest mit fin à la guerre. L'Angleterre ménagea ce traité à Constantinople en 1812, en persuadant dès lors au Sultan que le but des alliés était de remettre les Bourbons sur le trône de France; et Mahmoud eut la magnanimité de sacrifier à cette haute considération tous les avantages auxquels il avait droit de prétendre en voyant la Russie affaiblie de son côté et attaquée de l'autre par un ennemi encore plus redoutable.

Un fameux stratégiste étranger est celui qui, dit-on, a cru inventer de son chef ce plan qui n'était qu'une puérile répétition. Quelques gens de guerre, ou qui en prennent le titre, font des plans de campagne sur la carte d'un pays qu'ils ne connaissent pas;

de même que certains géographes font leurs cartes au coin du feu, et que les plus célèbres voyageurs anglais travaillent à la prison du banc du roi à Londres. Ces Messieurs ont ordinairement de l'éloquence et du savoir faire; ils écrivent bien et parlent encore mieux; ils éblouissent à l'aide de quelques données vraies ou fausses, mais brillantes, et recueillies çà et là dans des ouvrages anciens et nouveaux.

Peut-être l'homme employé par la Russie sera-t-il parti de ce point, que, l'insurrection grecque et la destruction des Janissaires rendant la position des Turcs toute nouvelle, il n'y avait pas besoin que le plan de campagne fût nouveau. Mais d'un côté, les affaires de la Grèce ne paraissent pas jusqu'ici avoir beaucoup inquiété le Sultan : les Égyptiens seuls s'en sont occupés; la Turquie n'a éprouvé de pertes de ce côté que celles de sa marine, et le plan en question ne paraît nullement fondé sur la supériorité de la flotte russe dans la mer Noire. D'un autre côté la destruction des Janissaires, bien loin d'affaiblir le Sultan, a été pour lui ce que l'anéantissement des Strélits fut pour le Czar Pierre dont Mamhoud est en quelque sorte le pendant : elle lui a permis l'organisation des troupes régulières et l'a délivré en même temps d'une foule de maîtres insolents et stupides, qui disposaient à leur gré de sa vie ou de la réussite de ses projets. Le faiseur de plans ne savait pas cela. Certes, mieux vaudrait donner un bataillon à

commander à un simple grenadier que de confier une escouade à un théoricien de cette force-là. Sans doute c'est des hommes de cette trempe que parlait le maréchal de Saxe, un jour qu'on l'engageait à sacrifier une vingtaine de grenadiers pour s'emparer d'un poste : « Une vingtaine de grenadiers, » morbleu! répondit-il, je ne les donnerai point : » passe encore s'il s'agissait d'une vingtaine de » généraux. »

Si tout le plan de la Russie a été vicieux, les Turcs de leur côté ont commis des fautes de détail qui ont balancé la fortune prête à pencher en leur faveur. Quand le général Rudinger s'est mis en marche vers Eski-Stambol, afin de tourner Chumla, ils auraient dû laisser pousser cette pointe beaucoup plus loin, puis, prenant leur temps, ils se seraient mis en travers; et les Russes, attaqués de front par la réserve d'Andrinople, coupés en arrière par un corps détaché de Chumla, auraient été anéantis ou faits prisonniers.

Cette faute est la répétition de celle que commit en 1812 l'amiral Tchitchagoff, chargé de poursuivre l'armée française. Au lieu de la harceler sur ses flancs et de se réduire à ne se trouver enfin que sur ses derrières, il fallait gagner du chemin et se placer hardiment en travers, manœuvre qui devait être familière à un marin : et l'on ne courait que les chances d'une bataille, contre une armée

déjà en déroute. Certes la faute est plus pardonnable aux Turcs qu'elle ne l'était à l'amiral.

La campagne est néanmoins terminée et l'on ne peut la recommencer, comme on reprendrait une partie sur le damier. Il n'y aura donc aucune inconvenance de ma part à expliquer, pour ainsi dire publiquement, le plan que j'aurais conseillé si j'eusse été consulté. Je pose d'abord comme une donnée incontestable, que cette campagne ne devait ressembler en rien aux précédentes ; que le plan devait être conçu de manière à frapper brusquement les imaginations musulmanes déjà ébranlées dans ce moment; que la plus grande simplicité devait présider aux conceptions, afin que l'exécution pût être d'une rapidité extrême.

On se rappelle ce que j'ai dit de la position de Sinope (pages 278 et suiv.). Dès le début de la campagne au moment où l'on franchissait le Pruth pour envahir les deux principautés, la marine russe, maîtresse dans la mer Noire, surtout depuis le combat de Navarin, devait s'emparer par un coup de main du port, de la ville, de la citadelle et de la péninsule entière; car la place n'est pas mieux préparée à une résistance quelconque qu'elle ne l'était en 1818 (pages 278 et suiv.) A peine cette conquête aurait-elle coûté un seul homme. Là on débarquait successivement une trentaine de mille hommes, et en peu de jours on creusait, à cent toises en avant de la citadelle, un

fossé par lequel on coupait l'Isthme et réunissait les deux baies de Gerséh et d'Acliman (voyez la carte de l'itinéraire.) On construisait au-delà de ce canal quelques redoutes que l'on garnissait d'artillerie, ainsi que la citadelle, et l'on possédait une place imprenable située presque en face de Varna, propre à paralyser toutes les forces asiatiques, les Curdes et autres peuplades musulmanes; car, au lieu de passer en Europe et de se trouver sur le Balkan et à Varna, elles seraient venues s'épuiser et se briser pour ainsi dire contre cette forteresse inexpugnable que l'on aurait pu appeler à juste titre le Gibraltar de la mer Noire. Les communications avec la Crimée ayant lieu en trois ou quatre jours, on n'avait aucune difficulté à surmonter quant aux approvisionnements. Les magasins, les hôpitaux, se plaçaient dans l'immense enceinte de la presqu'île, et la salubrité de l'air ne pouvait faire craindre aucune épidémie.

Entre temps, le général Paskewitch tenait en échec les populations Lazes.

En Europe, une partie de l'armée russe passait le Danube, marchait sur Bazardschik et ayant occupé cette place, la fortifiait pour garantir son flanc droit. En même temps, on bloquait étroitement Silistrie et on laissait devant Braïlow la moitié à peu près du nombre d'hommes que l'on a perdus inutilement en voulant réduire cette forteresse, qui se

serait bientôt rendue faute de vivres ; puis on allait immédiatement investir Varna ; on se retranchait au midi de cette ville, pour prévenir tout secours, et l'on se contentait d'envoyer de forts partis du côté de Chumla, afin d'observer cette position. Au moyen de cette marche rapide et qui n'aurait eu aucun danger, puisque les milices d'Asie devaient être retenues devant Sinope et du côté d'Erseroum par le général Paskewitch, il est évident que Varna, dégarnie de ses défenseurs, devait tomber trois ou quatre mois plus tôt. Restait alors Chumla que l'on pouvait tourner des deux côtés à la fois ; et les deux corps étant réunis au midi du Balkan, on pouvait ou prendre cette place en l'attaquant par derrière tandis que la réserve l'aurait menacé par-devant, ou la négliger tout-à-fait et pousser une pointe vigoureuse jusqu'à Andrinople.

D'un autre côté, maîtresse absolue de la mer Noire, où elle aurait possédé deux ports excellents, la marine russe pouvait tenter une descente dans le Bosphore, tandis que les forces turques étaient toujours tenues en échec par une triple diversion. Qui sait alors ce qui serait arrivé à Constantinople, et si la stupéfaction et le découragement de tout le peuple ne l'auraient point emporté sur l'énergie et la résolution du Sultan ? En tout cas, une campagne entreprise aussi vigoureusement n'était point sans résultats : elle devait procurer

au moins la paix la plus honorable et la plus avantageuse.

Mais si les combinaisons suivies dans toute la campagne ont été moins dignes que celle-ci d'un habile tacticien, il en revient d'autant plus d'honneur, selon moi, au jeune Empereur qui a conduit lui-même les opérations et qui par l'énergie de l'exécution a réparé ce que la conception avait de vicieux. La prise de Varna, si l'on sait conserver cette place tout l'hiver, est un résultat presque égal à celui auquel des mesures plus savantes auraient définitivement abouti, à savoir la paix qui doit dans tous les cas prévenir une seconde campagne. Deux souverains tels que Nicolas et Mahmoud s'empresseront d'arrêter une nouvelle effusion de sang : ce dernier a bien assez à faire dans l'intérieur d'un empire qu'il veut régénérer ; il ne sera pas assez vain pour préférer d'inutiles lauriers à la couronne européenne qu'il peut placer sur son turban. Le jeune Czar, quant à lui, a établi sa popularité en Russie, sa réputation dans toute l'Europe : sa victoire même est encore plus que glorieuse, elle est matériellement profitable. En effet, bien qu'il ait déclaré dans ses proclamations qu'il n'avait en vue aucun agrandissement territorial, il est certain qu'il lui sera permis de se maintenir en possession d'un territoire qui lui appartenait depuis long-temps de droit et que ses troupes viennent seulement d'oc-

cuper. Je veux parler de toutes les places fortes et de tout le district dont le général Paskewitch s'est emparé en Asie, à savoir Anapa, Poti, Kars, Aghalziké, Aghalkalaki, etc. Si l'on examine le traité conclu entre l'Impératrice Catherine et le Czar Héraclius, que j'ai cité page 64, on verra que ces places et le pays environnant sont bien compris dans les possessions géorgiennes que les deux souverains se proposaient de reprendre tôt ou tard : donc maintenant elles appartiennent aux Empereurs russes qui ont entièrement succédé aux droits imprescriptibles des Czars Géorgiens. C'est sur de pareilles bases que l'empereur Nicolas peut conclure aujourd'hui la paix la plus fructueuse, sans manquer néanmoins à ses promesses impériales, et en assurant, par le seul moyen praticable, la sécurité de ses possessions asiatiques, ainsi que je l'ai fait voir plus haut (Pages 92 et suivantes, 156 et suivantes, 176 et suivantes).

Quelques personnes seront bien éloignées de ces vues pacifiques et modérées : la campagne, à les en croire, ne peut finir que par la prise de Constantinople, et les deux puissances belligérantes seront également déshonorées si elles ne se font pas le plus de mal qu'elles pourront. J'ai fait voir à diverses reprises, sur quels hideux préjugés repoposent ces plans d'extermination ou d'expulsion de tous les Mahométans. Il n'y a d'ailleurs qu'un

mot à dire pour couper court sur cette conquête de la Turquie d'Europe : les autres Puissances NE LA PERMETTRONT PAS : c'est pour elles une condition d'existence; c'est là leur *to be or not to be*.

Quant à la question grecque, elle est à peu près résolue : pour compenser les agrandissements de la Russie en Asie, chaque puissance pourrait prendre de ce côté ce qui serait le plus à sa convenance; et la Turquie, en reconnaissance des efforts médiateurs des cabinets, ferait bien de leur céder un pays où elle ne peut plus trouver, elle, que des cadavres et des ruines. Ce qui m'engage à croire que telle est l'intention de la Porte, c'est le simulacre de défense de Modon et de Patras, simulacre nécessité par l'article de la loi musulmane qui ne permet de céder aux infidèles que les places dont ils se sont rendus maîtres les armes à la main; et cette cérémonie prouve évidemment que les Turcs ne comptent pas rentrer dans les villes en question. L'Angleterre a, dit-on, des vues sur Patmos; les États-Unis sur Poros. La belle conduite de la diplomatie Néerlandaise mériterait que l'on donnât aux Pays-Bas quelqu'une des Cyclades. Quant à la France, il lui faudrait, pour un siècle au moins, le protectorat et le gouvernement de la Morée; c'est le seul moyen d'assurer la tranquillité de cette péninsule aussi bien que des îles Ioniennes; ce serait

aussi une digne récompense des efforts de cette puissance pour le maintien de la paix, de la grandeur avec laquelle elle s'est soumise naguères à tant de sacrifices, de la constance et de l'habileté avec lesquelles, réparant depuis toutes ses pertes, elle a ramené dans son sein une prospérité relative qui ne contribue pas peu à la prospérité générale de l'Europe.

Ces petites colonies, formées par toutes les nations civilisées, communiqueraient facilement aux Grecs le type commun du caractère Européen: elles leur donneraient, par les rapports journaliers dont ils seraient témoins, une idée de ce qu'est le droit des nations; et l'exemple de la moralité qui existe parmi nous réussirait, mieux que toute une escadre, à purger les mers de l'Archipel des pirates qui les infestent.

Puissent toutes ces vues se réaliser! Puisse la paix de l'Europe et du monde se rétablir sous de pareils auspices! Puisse ainsi l'Orient paisible marcher vers les nouvelles destinées qui semblent s'ouvrir devant lui! et que le monde, au lieu du spectacle continuel des luttes de la barbarie contre la civilisation, ne nous offre plus que les efforts pacifiques de plusieurs civilisations rivales!

Ces vœux ne me semblent pas déplacés après le récit d'un voyage entrepris pour connaître les contrées dont l'aspect doit peut-être changer si ra-

pidement, et avec lesquelles l'Europe va se mettre en communication directe. Les amis qui m'ont engagé à publier les notes que j'avais recueillies ont tiré leurs motifs de cette situation même des choses. J'ai cédé à leurs instances et je souhaite que le public nous en sache gré, à eux comme à moi.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
CHAPITRE Ier.	L'Auteur. — Séjour à Tiflis. — Voyage projeté. Son but. — Ses dangers. — Plan de cet ouvrage.	5
CHAPITRE II.	Quelques remarques sur l'histoire de la Géorgie jusqu'à l'introduction du christianisme. — Les Mamlouks. — Les Amazones. — Alexandre. — Mines de sel. — Note extraite des Chroniques géorgiennes.	12
	Note du Chapitre II.	26
CHAPITRE III.	Temps modernes. — Histoire du Christianisme en Géorgie. — Note sur la langue Géorgienne.	38
	Note du Chapitre III. Sur la langue Géorgienne.	44
CHAPITRE IV.	L'Islamisme. — Les Lesghis.	46
	Note du Chapitre IV. Sur la colonie génoise d'Akusha.	59
CHAPITRE V.	Histoire de la domination russe en Géorgie. — Traités. — Enlèvement de la reine Marie. — Fin de la dynastie.	61
CHAPITRE VI.	Importance des possessions russes. — Particularités peu connues. — Leurs véritables limites du côté de la Perse ; — du côté des possessions turques. — Organisation intérieure. — Commerce. — Jonction de la mer Caspienne à la mer Noire. — Projet de Pierre le Grand. — Je pars.	84
	Note du Chapitre VI.	102
CHAPITRE VII.	Départ de Tiflis. — M. Camberlain. — Mschett. — Plaine du Mougran. — Gori. — Épitaphes. — Jumards. — Dîner à la Géor-	

Pages.

gienne. — Cotaïs. — Monastères. — Porte de fer de Derbent. — Le Caucase. — Prométhée. — Le vautour et le lièvre. — Marani. — Le Phase. — Adieux aux Russes. 104

Note I du Chapitre VII. Histoire naturelle de la Géorgie et généralement des pays situés au midi du Caucase. 127

Note II du Chapitre VII. Des maladies épidémiques et endémiques de la Géorgie. 150

CHAPITRE VIII. Poti. — Lac Baliostron. — Importance de ce fort. — Une nuit sur les bords du Phase. — La mer Noire. — Omar Aga. — Un antique. — Départ. 153

Notes du Chapitre VIII. 170

CHAPITRE IX. Ma Carte. — Fort Saint-Nicolas. — Batoum. — Maison d'Omar Bey. — Expédition d'Aghalzike et projets sur Batoum. — Arkhavéh. — Omar Aga. — Les Lazes. — Projet d'enlèvement. — Esclaves, prisonniers et déserteurs. — Fort de Djidja-Kaléh. — Witze. — Harem de Omar Bey. — L'Athènes du Pont. 172

CHAPITRE X. Trébizonde. — Le consul de France. — Colline des Dix mille. — Déli-bal. — Histoire de Trébizonde. — Inscription rectifiée. — Tombeau de Salomon. — Pachas de Trébizonde. — Audience. — Attaque de la ville par les Russes en 1807. — Mines. — Commerce. — Départ. 193

CHAPITRE XI. Cap Joros. — Kérésoun. — La cerise. — Lucullus. — Antiquités. — Querelle. — Lazeliman. — Cotyora. — Les Lazes. — Nuit pénible. — Une Scène. — Ruines Pontiques. 215 Août chez les Grecs. — Ounieh. — Sansoun. — Chakals. — Hospitalité. 130

CHAPITRE XII. Excursion commerciale. — Amasie. — Strabon. — Caravanseraï. — Tokat. — Marsevan. — Castambol. — Foire de Japratchli Panaïr. — Commerce de Sinope. — Retour le long du rivage. 252

Pages.

Note du Chapitre XII. Ichthyologie de la mer Noire. 266

CHAPITRE XIII. Harem du Mousselim. — La Tabatière. — Cosaques Saporovi. — Charles XII. — Mazeppa. — Poules de Gerséh. — Description de Sinope. — M. Origone. — Antiquités. — Histoire. — Inscriptions. 268

CHAPITRE XIV. Départ. — Harem de Soliman Pacha. — Superstitions. — Cap Kérempéh. — Tempête. — Amulette turque. — Amastra. — Histoire. — Monument triomphal. — Cailles. — Trépas funeste. — Héraclée du Pont. — Médailles. — Achérusia. — Histoire. — Mœurs conjugales. 286

CHAPITRE XV. Cyanées. — Courants du Bosphore. — Scutari. — Cimetière. — Siége. — Vue de Constantinople. — La peste. — Relations diplomatiques. Inscriptions. — Bague. — Weghabites. — Colonne de Marcian. — Pilau. — Queues de cheval. — Péra. 306

Note du Chapitre XV. 348

CHAPITRE XVI. Chumla. — Varna. — Prise de cette ville par l'Empereur Nicolas. — Plan de campagne trop usé. — Exemple tiré de la campagne de 1810. — Stratégistes. — Fautes des Turcs. — Plan qui aurait pu réussir. — Sinope. — Marche de l'armée d'Europe. — Paix. — L'Empereur gardera ses conquêtes d'Asie. — Partage de la Grèce. — Conclusion. 349

FIN.

ERRATA.

PAGE	25,	*lignes*	10 *et* 12.	Cars,	*lisez*	Kars.
—	—	—	17.	: mais,	—	? Mais.
—	35	—	8.	George VII,	—	George VIII.
—	—	—	15.	George VIII,	—	George IX.
—	—	—	36.	George IX,	—	George X.
—	36	—	29.	George X,	—	George XI.
—	47	—	13.	orientale,	—	oriental.
—	48	—	5.	orginal,	—	original.
—	100	—	12.	1798,	—	1698.
—	105	—	8.	Paganum,	—	Peganum.
—	115	—	12.	derrière,	—	devant.
—	125	—	15.	toute entière,	—	tout entière.
—	—	—	20.	Gori,	—	Poti.
—	128	—	32.	d'endroit,	—	d'endroits.
—	133	—	28.	serpilifolium,	—	serpillifolium.
—	134	—	5.	brachicarpus,	—	brachycarpus.
—	—	—	7.	lamosum,	—	hamosum.
—	—	—	11.	pseudoalhegi,	—	pseud-alhagi.
—	—	—	12.	baxbaumii,	—	buxbaumii.
—	—	—	18.	Paganum,	—	Peganum.
—	—	—	20.	alopecaroides,	—	alopecuroides.
—	—	—	23.	illiricus,	—	illyricus.
—	—	—	25.	Bionias,	—	Bunias.
—	—	—	26.	nemorensis,	—	nemaurensis.
—	—	—	31.	dilata,	—	diluta.
—	—	—	33.	melastachia,	—	melanostachya ou nutans.
—	135	—	2.	thephrasanthes,	—	thephrosanthos ou Simia
—	—	—	5.	absynthifolium,	—	absinthiifolium.

PAGE	135,	*ligne*	10.	tumana,	*lisez*	fumana.
—	—	—	12.	Sentellaria,	—	Scutellaria.
—	—	—	14.	Loniura,	—	Lonicera.
—	—	—	17.	Hœnicera,	—	Lonicera.
—	—	—	21.	Citysus,	—	Cytisus.
—	—	—	25.	Valentia,	—	Valantia.
—	—	—	28.	cucularia,	—	cucullaria.
—	—	—	29.	tarulosus,	—	torulosus.
—	136	—	11.	Nepota,	—	Nepeta.
—	137	—	18.	Rogeni,	—	Royeni ou Silene viscosa.
—	146	—	17.	encontre,	—	rencontre.
—	150	—	1.	et,	—	est.
—	152	—	2.	était,	—	étaient.
—	—	—	3.	moi, et,	—	et moi.
—	159	—	16.	Gouriel,	—	Gouriël.
—	161	—	2.	Je crois,	—	Je crus.
—	163	—	23.	négocianis enx-mêmes,	—	négociants eux-mêmes.
—	170	—	19.	parfaitement,	—	en quelque sorte.
—	172	—	5.	de Mehemet bey,	—	d'Omar Aga.
—	185	—	8.	laurier rose,	—	laurier cerise.
—	189	—	8.	par,	—	sous.
—	192	—	7.	Ipsilanti.	—	Ypsilanti.
—	201	—	12.	trahi son fils,	—	trahi par son fils.
—	205	—	16.	l'Autique,	—	l'Antique.
—	211	—	25.	frère,	—	père.
—	218	—	7.	n'est pas bien informé,	—	peut-il donc tout connaître?
—	221	—	25.	Coufiote,	—	Corfiote.
—	228	—	10.	polmb,	—	plomb.
—	229	—	7.	Witze,	—	Arkhawéh.
—	249	—	26.	Mousselin,	—	Mousselim.
—	253	—	*lisez*	253	*au lieu*	de 532.
—	255	—	25.	percée travers,	—	percée à travers.
—	271	—	21	nons,	—	nous.
—	272	—	3.	jour,	—	joug.
—	276	—	23.	soignuesement,	—	soigneusement.

PAGE	300,	*ligne*	21.	ce de mot,	*lisez*	de ce mot.
—	315	—	24.	Florenee,	—	Florence.
—	330	—	15.	Mengeli Girari,	—	Mengeli Giraï.
—	336	—	26.	Sultan,	—	Sultane.
—	338	—	26.	le Patriarche-grec,	—	les Patriarches grec et arménien.
—	348	—	16 et 19.	Delecluse,	—	Delescluze.

ALPHABET GÉORGIEN.

Majuscules.	Minuscules.	Cursives.	Noms.	Majuscules.	Minuscules.	Cursives.	Noms.
Ⴀ	ⴀ	ა	*an*	Ⴒ	ⴒ	ტ	*tar*
Ⴁ	ⴁ	ბ	*ban*	Ⴓ	ⴓ	უ	*oun*
Ⴂ	ⴂ	გ	*gan*	Ⴣ	ⴣ	ჳ	*phié*
Ⴃ	ⴃ	დ	*don*	Ⴔ	ⴔ	ფ	*phar*
Ⴄ	ⴄ	ე	*en*	Ⴕ	ⴕ	ქ	*khan*
Ⴅ	ⴅ	ვ	*vin*	Ⴖ	ⴖ	ღ	*gan*
Ⴆ	ⴆ	ზ	*zen*	Ⴗ	ⴗ	ყ	*ker*
Ⴡ	ⴡ	ჱ	*he*	Ⴘ	ⴘ	შ	*chin*
Ⴇ	ⴇ	თ	*tan*	Ⴙ	ⴙ	ჩ	*tchin*
Ⴈ	ⴈ	ი	*in*	Ⴚ	ⴚ	ც	*tzan*
Ⴉ	ⴉ	კ	*kan*	Ⴛ	ⴛ	ძ	*tzill*
Ⴊ	ⴊ	ლ	*lash*	Ⴜ	ⴜ	წ	*tsil*
Ⴋ	ⴋ	მ	*man*	Ⴝ	ⴝ	ჭ	*ltchar*
Ⴌ	ⴌ	ნ	*nar*	Ⴞ	ⴞ	ხ	*chan*
Ⴢ	ⴢ	ჲ	*hié*	Ⴤ	ⴤ	ჴ	*char*
Ⴍ	ⴍ	ო	*on*	Ⴟ	ⴟ	ჯ	*jhan*
Ⴎ	ⴎ	პ	*par*	Ⴠ	ⴠ	ჰ	*haé*
Ⴏ	ⴏ	ჟ	*jan*	Ⴥ	ⴥ	ჵ	*hoé*
Ⴐ	ⴐ	რ	*rahe*	Φ	+	Φ	*pha.*
Ⴑ	ⴑ	ს	*san*				

Pl. 1

هذه قلعة مباركة . اسس بنيانها على تأييد الله ورضوانه
ورصص اركانها بتشييد الامن والامان سلطان البرين
وخاقان البحرين ظل الله الثقلين عون الله بين الخافقين
قهرمان الما والطين فاتح قلعة قسطنطنيه ابو الفتح
سلطان محمد خان بن سلطان مراد خان بن سلطان
محمد خان خلد الله تعالى سلطانه واعلى على فرق الفرقدين
مكانه في تاريخ شهر رمضان المبارك سنة ثلاث وثمانين

Pl. 2.

تاریخی سلطان احمدك جاری زبانندن اولدی

آچ بسمله ایله ایچ صویی خان احمده ایله دعا

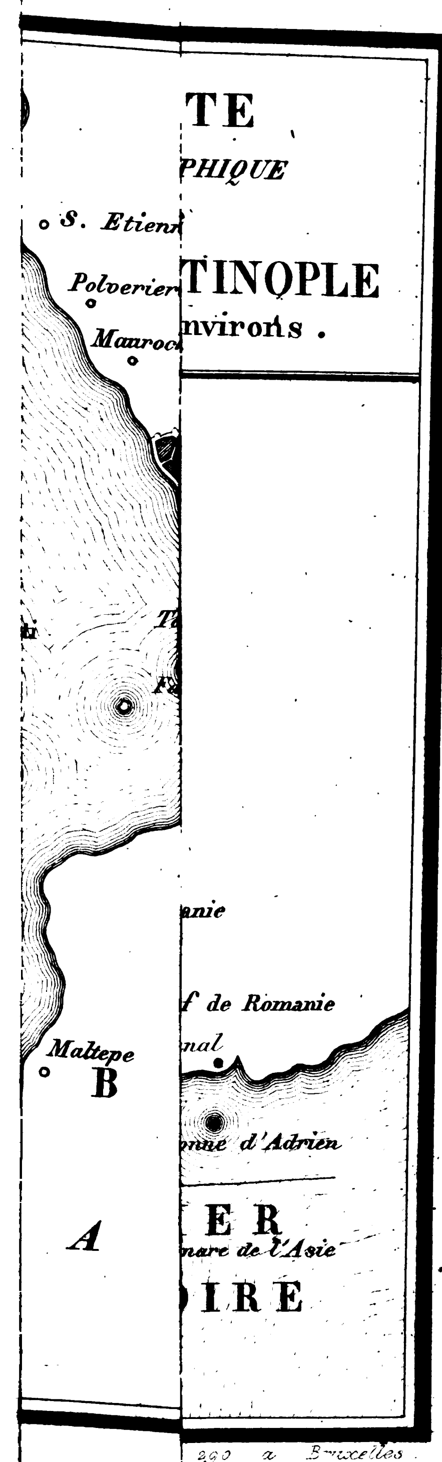
١١٤١

تقرب الى رب العظمة و الجبروت خلاق عالم الملك
و الملكوت عبده المقتدر بالقدرة الربانية وخليفته العزيز
بالعزة السبحانية القائم بامر الكتاب المكنون و اجراء احكا
مه في اكناف الربع المسكون فاتح بلاد المشارق و المغارب
منصر الله العزيز الغالب و حامله مالك ممالك العالم
ظل الله على كافة الامم سلطان سلاطين العرب
و العجم ناشر قوانين السلطانية عاشر الخواقين
العثمانية السلطان بن السلطان سليمان السلطان
خان بن السلطان سليم بن السلطان بايزيد بن
السلطان محمد بن السلطان مراد بن السلطان
محمد بن السلطان بايزيد بن السلطان مراد بن
السلطان اورخان بن السلطان عثمان لا زالت
سلسلة سلطنته متسلسلة الى سلسلة
الدوران و ارواح اسلافه متنزهة في روضة الرضوان
بانشاء هذا الجامع الرفيع البنيان البديع المبان
الشاهق منابة الناس في عمارة الملك
المعمور من العاكفين و القائمين و الركع السجود
و كانت البداية في اواخر جمادى الاولى سنة سبع
و خمسين و تسعمائة و النهاية في اواخر
ذي الحجة الحرام سنة اربع و ستين و تسعمائة ٩٥٧
بداية ٩٦٤ نهاية

هجرت سکز یوز التمش اوچ سالنده بر
جامعی سلطان محمّد یاپدی بو
کان هذا مثل جنّات النّعیم
بجمع قوام لله من اتقوا

شهنشاه جهان محمود خانك كوثر لطفى
بو مقسمدن ايدر عطشا اروای دورانى
زهى بو مقسم آب حيات افزاكه غمخوردو
بولدجوينلك برمصرعى تاريخ عرفانى
جهاندار اعظم سلطان محمود ايتدى بونيادر
بو ابهى مقسم آب زلال كوثر آسانى
١١٤١

استس لبنيان هذا المسجد الجامع المشيد اركان صا
حبة الخيرات والحسنات درة تاج السلطنة العظمة الشا
ن عصمة الملك والدنيا والدين خانم سلطان خصها الله
تعالى بمزيد الاحسان بنت خاقان الخافقين عامر معمورة
الارض بالعدل والاحسان موسس لبنيان الامن والا
مان لاهل الايمان السلطان ابن السلطان السلطا
ن سليمان خان ابن السلطان سليم خان خلد الله
خلود الزمان وتم تمته الملان في شهر ذي الحجة
الحرام من شهور سنة
اربع وخمسين وتسعمائه من هجرة النبوية
٩٥٤



290 a Bruxelles


MER NOIRE
Chateau Neuf d'Anatolie
SCUTARI
Maltepe
NICOMEDIE
Kartalo Pandiki
Turla
Arakia
Golfe de Nicomédie
Karamusal
Kumla
E
A
Delvierre quai au Sel N.° 290 à Bruxelles.



dressée par Mr. le Colonel

ROTTIERS,

Pour Servir à son Itinéraire

de Tiflis *à* Constantinople.

NOIR
GÉORGIE
LASISTAN
ARMÉNIE
PROVINCE D'ARMÉNIE
Dt. BAMBAKI
SOMGHETI
TIFLIS
Mschett
Gori
Gertiskalo
Plaine de Mougran
Aragui R.
Kour R.
Zadouban
Opplisighé
Souram
Antropea
Kzia R.
Domanice
Lori
Kars
Ani
Etchmiazin Mon.
ERIVAN
Arax R.
Mt. ARARATH
Nachchivan
Tripoli
Kessab
Espay
Zeffireh
Kerésoun
C. Zephira
Kara Bouroun
C. Kourelih
Aio Vasili
Liman
Skiefté
Euphrate R.
43
42
41
40
150


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

